

LORD RUTHWEN,
OU
LES VAMPIRES.

ROMAN DE C. B.

PUBLIÉ PAR L'AUTEUR
DE JEAN SBOGAR
ET DE THÉRÈSE AUBERT.

PARIS,
CHEZ L'ADVOCAT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES FASTES DE LA GLOIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N^{os}. 197—198.

1820.

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES.



IL est peut-être essentiel, quand on publie un roman du goût de celui-ci, de répondre d'avance à l'objection inévitable de la critique par un aveu sans détour. L'histoire qu'on va lire appartient à ce genre romantique si obstinément, et peut-être si justement décrié. La seule raison qu'on puisse faire valoir en faveur de ce choix, c'est qu'on ne connaît pas de roman chez les anciens qui puisse être considéré comme modèle classique, et qu'il ne parait pas qu'Aristote se soit occupé de tracer les règles de cette espèce de composition. Le nom même de roman qui rappelle une langue moderne, une littérature moderne, un âge moderne de l'imagination et du sentiment, exclut l'obligation de cette imitation servile de l'antiquité, condition universelle et

absolue du beau dans tous les arts. Nous sommes trop loin en effet des idées naïves du premier âge pour prendre plaisir aux pastorales amours des héros de Longus , ailleurs que dans cette histoire délicieuse de *Daphnis et Chloé* , qui a perdu chez nous toutefois sa vraisemblance avec ses modèles. Grâce au perfectionnement de nos mœurs, le grand nombre des lecteurs ordinaires de romans repousseraient les peintures cyniques des imitateurs les plus élégans de Lucien ou de Pétrone. Si l'un de ces genres a cessé depuis long-temps d'être classique, parce qu'il a cessé d'être vrai; si l'autre n'a jamais été classique pour les honnêtes gens , parce qu'il n'a jamais été moral, il faut chercher au roman moderne un autre type dans le caractère actuel de notre civilisation, et une autre source d'inspiration dans nos sentimens les plus habituels, dans nos passions les plus prononcées, dans nos superstitions les plus poétiques.

Je suis loin de considérer comme un thème bien favorable à l'imagination et au goût celles de ces superstitions qui, admises comme à regret par les peuples, n'offrent à la pensée que des scènes de terreur. De tels sujets ne doivent être abordés sans doute qu'avec une timide sobriété. Cependant, la fable effrayante des vampires ne pouvait manquer d'être consacrée chez toutes les nations qui l'ont reçue dans leur croyance, par quelques récits romantiques. Elle se retrouve dans plusieurs épisodes des *Contes arabes*. Elle a fourni des élégies chantées dont l'horreur solennelle s'augmente encore de la gravité monotone d'une bizarre mélodie, aux Esclavons des îles et du littoral de l'Adriatique. Enfin, elle a fixé quelque temps l'attention de l'Europe à la faveur d'un nom qui recommande tous les écrits auxquels il s'attache, celui du célèbre lord Byron. Aujourd'hui, pour la première fois, elle fournit une composition développée à notre moyenne littérature. C'est peut-

être assez , et la circonspection délicate qui distingue l'esprit français , prescrira nécessairement à nos écrivains d'être avarés à l'avenir de cette ressource téméraire, utile tout au plus pour émouvoir une sensibilité blasée, ou pour irriter une curiosité difficile en sensations. Je pensai toutefois quand on voulut bien me consulter sur ce sujet que deux motifs qui excusent tout en France, excuseraient la tentative de l'auteur. C'est le mérite de l'à-propos et celui de la difficulté vaincue. Je ne doute pas que le public n'accorde comme moi un autre genre de mérite plus rare et plus estimable à ce roman. J'ai cru y reconnaître du moins une grande richesse d'imagination, une variété piquante dans les épisodes, une élégance soutenue dans le style, et j'ai regardé comme une faveur de mon libraire la proposition de m'associer à sa publication.

G. N.

LORD RUTHWEN,

OU

LES VAMPIRES.

VENISE, dont la position hardie semble au-dessus de la pensée des hommes, s'élève, comme par enchantement, au milieu des eaux. Sa célébrité remonte à des siècles déjà reculés ; et, redoutable à tous les peuples, son pavillon voyageur a long-temps signalé aux terres étrangères sa puissance respectée sur les mers, le nombre de ses matelots et les souvenirs impo-

sans d'une gloire qui n'est plus. A la fois menacée et protégée par les vagues de l'Adriatique qui l'entoure de toutes parts, Venise présente à l'œil étonné un spectacle effrayant de sévérité ; tandis que non loin de ses lagunes, par un contraste qui enchante et le cœur et la vue, des bois hospitaliers, qu'embellit une nature toujours belle, parent au Lido quelques sites éclatans de verdure et d'une fraîcheur ravissante. C'est dans cette île heureuse que vivait la jeune Bettina. C'est là qu'impatientte d'espérance et d'amour, elle attend l'amant dont elle a pleuré l'absence, et auquel elle voudrait s'unir pour toujours.

Il est minuit. Le beau ciel d'Italie, pur, étoilé, éclaire encore les environs de Venise. La lune dessine au loin l'architecture majestueuse du palais des doges, précieux monument du moyen âge, et sa clarté mélancolique frappe sur les cabanes des gondoliers. Au Lido, la demeure de leur chef se distingue par son étendue et brille d'un éclat nouveau. Des guirlandes de fleurs, suspendues aux arbres, des tables dressées, des barques élégamment ornées, et captivées près du rivage, des préparatifs épars de tous côtés annoncent une fête prochaine.

Tout est calme, tout dort. Un vent léger trouble seul le silence

du bois voisin. L'heure est propice aux douces rêveries, aux amoureux mystères. Une fenêtre s'ouvre lentement. Bettina paraît. Seule, au milieu de la nuit, aucun tissu ne voile ses charmes. Le lin qui les protège sans les cacher ajoute encore à sa beauté. Ses cheveux noirs, pendant sur ses épaules, augmentent la pâleur de son visage, et donnent à tous ses traits une expression plus touchante. Sa couche abandonnée la rappelle en vain. Quel chagrin l'arrache au sommeil ? Quel est donc le sentiment qui l'agite ? Est-ce le regret d'un bien perdu sans retour, ou l'ivresse qui précède un bonheur long-temps désiré ? Une vague in-

quiétude se peint dans ses yeux. Attentive , respirant à peine , elle regarde la mer qui déroule à sa vue une distance ignorée. Le moindre bruit qui se perd dans les airs, le son de la cloche solitaire , le cri d'un oiseau dans les bois , le flot qui fuit , la vague qui s'élève , tout lui présente une image qui la charme , une espérance qui l'émeut. Tout à coup son sein se gonfle , son front se colore , sa voix retentit. Elle désigne et de l'œil et du geste un objet lointain qui semble s'approcher. Elle croit voir une barque flottante. Elle le croit , et déjà elle appelle un amant adoré. Vain prestige !... c'est un rocher isolé dont l'ombre , répétée sur les eaux ,

paraît d'abord mouvante , et reste bientôt immobile. Bettina reconnaît son erreur , et son cœur oppressé laisse échapper un soupir.

Mais , ô surprise !... Une douce harmonie se fait entendre. Qui vient à cette heure redire un chant d'amour ? Pourquoi se cacher ? Est-ce un amant étranger ? est-ce Léonti ? le bois le dérobe aux regards de Bettina. Quel mystère ! elle écoute. Hélas ! c'est une voix inconnue.

Ah ! quel plaisir délicieux ,
Lorsqu'au retour d'un long voyage ,
Au loin l'horizon radieux
Découvre le natal rivage ,
Et qu'enfin paraît à nos yeux
Le clocher vieilli du village.
Pour l'impatient voyageur

Tout est plaisir, tout est bonheur,
Et tout charme son âme émue.
Chaque site enchante sa vue,
Chaque pas fait battre son cœur.
Tout lui rappelle son jeune âge :
La fleur des bois, le vert bocage,
L'arbre, la colline, le lieu
Où naquit son premier hommage,
Où gémit son premier adieu.
Bettina !....

O ciel ! s'écrie Bettina, Léonti !..
A peine ce cri est échappé, le
chant, l'harmonie, tout cesse ; et,
comme un songe, vague délire
des sens, dont un réveil subit dé-
truit l'illusion passagère, tout a
disparu. Bettina prête encore l'o-
reille. Profond silence. L'écho seul
répond à sa voix, et le nom de
Léonti expire au loin sur le rivage.
Ce n'est donc pas lui. Mais quel

est cet amant mystérieux qui a fui au nom d'un rival préféré? Sera-t-il assez généreux pour ne point la faire repentir de s'être imprudemment trahie par un seul mot, indiscret aveu d'un cœur trop plein de ce qu'il aime.

Se livrer à des sentimens qu'il faut à la fois et cacher et sentir, se faire un besoin des alarmes, une habitude de la contrainte, trouver dans le rêve de ses peines un charme accoutumé, et dans les affections les plus chères un tourment continu ; s'attrister d'un regard, s'inquiéter d'un sourire, se trahir par un mot, se consoler par une larme, et, sur le point d'obtenir un bonheur pro-

mis, voir tous les jours, à toute heure, à chaque instant, mille craintes en troubler l'espérance; tel est le sort des femmes dans une vie qui, agitée par de longs chagrins et des succès de courte durée, s'écoule rapidement sans laisser le temps de la diriger, et qui, commençant par des erreurs, échappe à l'ennui par des souvenirs, fuit à travers l'oubli des autres, et se perd dans les regrets.

Bettina aimait Léonti. Nés sur les mêmes bords, ils avaient passé ensemble leurs premières années. Leur amour s'accrut par le temps et les obstacles. Une querelle sur des intérêts légers, une rivalité d'état divisa leurs familles autre-

fois unies par les liens d'une amitié qui paraissait à l'abri de tous les événemens orageux de la vie. Bientôt Léonti, refusé par le père de son amante, et privé, jeune encore, d'une mère adorée, quitta l'asile de ses pères, et chercha dans la carrière des armes un refuge contre le malheur. Il espérait que la gloire essuierait un jour les pleurs de l'amour, et que Torelli accorderait au défenseur de Venise ce qu'une haine injuste lui faisait refuser au simple gondolier. Il avait encore, pour vaincre sa résistance, un puissant appui dans la mère de Bettina. La bonne Vérina chérissait sa fille, et protégeait les deux amans. C'est aussi sur cette tendre

mère que la jeune vénitienne se reposait du soin de son bonheur , et tout son bonheur était de devenir l'épouse de celui qui , ouvrant son cœur à l'amour , avait fait naître ses premières alarmes et décidé du sort de toute sa vie. Léonti avait déjà combattu pour la patrie, et son régiment rappelé était arrivé depuis peu de jours. Il avait annoncé son retour à Venise , et promis de paraître à la fête des gondoliers. Il sait que tout s'apprête à la célébrer , et au milieu des jeux divers , des scènes tumultueuses de gaieté , et des danses vénitiennes , il doit s'offrir aux yeux de sa bien-aimée , et obtenir d'elle une secrète entrevue. Voilà

le sujet qui absorbe toutes les pensées de Bettina. La raison dort quand l'amour veille. La fille de Torelli a dit son secret aux vents infidèles ; elle a confié son trouble au calme de la nuit , et ses vœux impatiens ont devancé l'aurore.

Enfin , le jour paraît. Des cris de joie frappent les airs. La rame pousse avec rapidité , loin des bords , la gondole , préparée par des mains habiles. La barcarolle répétée se mêle au bruit léger de la guitare dont la corde docile bondit sous la main qui la presse , et l'écho du rivage , comme un instrument imitateur , redit au loin que le sol inspirateur de l'Italie est la patrie des chants mélodieux.

Partout la scène est animée. Tout le monde se livre à la joie. Bettina, seule, est pensive. Insensible aux hommages que lui attirent sa parure et sa taille élégantes, aux cris d'admiration qui éclatent autour d'elle, elle ne voit et n'entend rien. Elle ne se doute pas que son air distrait l'embellit, que sa mélancolie répand un nouveau charme sur toute sa personne; elle danse, on applaudit à sa légèreté, à sa grâce enchanteresse; elle ne s'en aperçoit pas. Cependant ses yeux inquiets se mouillent malgré elle; une larme tombe et trahit le secret de sa tristesse. Une seule idée la possède. La fête s'avance, et Léonti n'arrive pas.

Tout à coup un étranger se présente. Ses vêtemens, ses manières nobles décèlent un rang élevé ; mais ses traits altérés, son regard farouche, démentent la tranquillité d'âme qu'il s'efforce de faire paraître, et son front sillonné atteste à tous les yeux que des chagrins affreux ont tourmenté sa vie. On l'accueille avec un empressement respectueux, on lui demande ce qu'il désire. Il répond en ces termes :

« Fuyant le tumulte importun
» des villes, je suis venu sur ces
» bords que vous habitez. J'allais
» errant dans vos bois, doux abris,
» frais asiles, quand soudain des
» sons joyeux ont frappé mon

» oreille. Le tableau du bonheur a
 » pour moi un attrait auquel je ne
 » puis résister. Voilà pourquoi j'ai
 » dirigé mes pas de ce côté. Con-
 » tinuez vos jeux. Je ne veux point
 » les troubler. » Il a dit ; on se ras-
 sure, et les danses recommencent.

L'étranger a bientôt remarqué Bettina. A la vue de cette beauté qui a la fraîcheur de la fleur nouvelle, son visage conserve sa pâleur livide, mais un feu intérieur a rougi ses lèvres, et son sourire est effrayant. Il s'approche d'elle, l'interroge avec intérêt, devine la cause de l'inquiétude d'un cœur inhabile à cacher ses impressions rapides. Il la plaint, la console, lui offre de la servir, et captive, sans

efforts, sa confiance trop prompte à se donner par des soins empressés et d'aimables prévenances. Le plus beau présent du ciel est l'innocence ; mais elle est sans défense contre le charme empoisonné de la séduction , et , comme la fleur des champs , battue par le vent d'automne , un instant la flétrit pour toujours.

Cependant la fête continue. Pendant que les danseurs se reposent , une Tyrolienne a pénétré au milieu d'eux. Elle raconte sa vie errante ; ses succès aux terres étrangères , et dit que par son art magique elle peut prédire l'avenir. Aussitôt des groupes se forment autour d'elle. On feint d'écouter

avec indifférence ces oracles populaires ; et tel est cependant l'attrait de tout ce qui sort des règles communes , et touche au merveilleux , que , sur la foi d'une devineresse vagabonde , la châtelaine et la bergère s'affligent également d'un chagrin dont une bouche impure les menace , et se réjouissent d'un bonheur incertain , annoncé avec assurance. C'est ainsi que souvent on a vu la crédulité porter l'effroi dans le palais , et l'espérance dans la chaumière.

Les discours de la tyrolienne amusent , intéressent , et personne n'ose la consulter. Sa présence inspire mille projets secrets à l'amant sans espoir , à l'époux infidèle , et

plus d'un jeune cœur, tremblant de perdre ce qu'il aime, voudrait trouver dans la confiance de sa bonne fortune la fin prochaine du mal qui le tourmente.

Habile à lire la pensée dans les regards qui cherchent à l'interroger, Elinoda connaît les craintes et les vœux qu'elle inspire. Elle agite dans l'air sa baguette mystérieuse, compose son geste, son visage, sa voix, et commence ainsi une improvisation prophétique :

« O vous qui m'entourez, écoutez mes chants.

» Je vous dirai les prodiges d'un
» art dont l'origine se perd dans
» les traditions des premiers âges.
» Les astres consultés dans les

» champs de la Chaldée, les mys-
» tères honorés sur le rivage égypt-
» tien, et les oracles fameux de la
» Grèce nous ont révélé leurs se-
» crêts redoutables.

» Messagères envoyées sur cette
» terre d'exil, un pouvoir surna-
» turel nous a rendues les arbitres
» des destinées humaines.

» Peuples ! élevez vos prières
» jusqu'à nous. Rois de la terre !
» abaissez-vous devant nos inspi-
» rations savantes.

» Nos prédictions sont infailli-
» bles. Elles disent à l'orgueilleux
» qui triomphe : N'espère plus rien
» de la fortune ; à la faiblesse : Es-
» père encore ; à la vertu : Tu seras

» toujours pure et respectée si tu
» restes toujours oubliée.

» Nous prédisons une mort glo-
» rieuse au courage , des esclaves
» inconstans à la beauté ; l'aban-
» don au malheur ; des succès à
» l'intrigue, et des disgrâces à la
» fidélité.

» Vous tous ! qui voulez con-
» naître votre sort, paraissez de-
» vant moi. Mon regard va péné-
» trer jusque au fond des cœurs. »

Le chant d'Elmoda a cessé. Le
gondolier reste immobile, la jeune
amante a tressailli, et la voix des
oracles voyageurs, qui appelle en
vain la confiance, porte déjà l'é-
pouvante autour d'elle.

Mais l'air distingué de l'étranger

a fixé l'attention de la sibylle du Tyrol. Elle s'avance vers lui : « Seigneur, dit-elle, voulez-vous connaître votre avenir ? Je vous dirai même tout ce qui vous est arrivé jusqu'à ce jour. — Non, » répond l'étranger, d'un ton sévère. Alors se tournant vers Bettina : « Jeune fille, ajouta-t-elle, ouvrez cette belle main, donnez. Pourquoi tremblez-vous ?..... Aimable enfant ! vous avez bien du chagrin. Vous attendez quelqu'un. C'est un amant. — Un époux, dit Torelly. — Quoi ! mon père... — Il a chanté cette nuit sous tes fenêtres. Je l'ai entendu. Il est né au village voisin ; mais il a passé sa jeunesse parmi nous. — Son nom ? — Tomaso. Je

lui ai promis ta main , et je m'étonne qu'il ne soit pas venu à la fête. — Il viendra , dit la Tyrolienne à Bettina. — Qui ? — Celui que vous aimez. » Bettina répond par un soupir. — « Attendez, votre sort m'intéresse. Je veux en pénétrer tout le mystère. » Elmoda tire alors de son sein des tableaux magiques, où sont tracés des caractères divers ; elle les mêle, les consulte , recommande un profond silence , et poursuit son examen. Une vive émotion se peint dans tous ses traits. Son œil est égaré , ses mains tremblent , sa bouche frémit : grand Dieu ! je vois.... — Que voyez-vous ? répètent plusieurs voix. — Un malheur , un

crime affreux. — Parlez. — Cette jeune fille. — Bettina? — Bientôt. — Achevez. — Oui, bientôt, Bettina doit mourir !... »

A ces mots, un cri part du côté du bois. Un jeune soldat s'ouvre un passage à travers la foule, s'élance, et s'adressant à la Tyrolienne : « Malheureuse ! qu'oses-tu dire?... » C'est Léonti. Une extrême pâleur couvre le visage de Bettina. Sa force l'abandonne. « Oui continue Elmodà, ses jours sont menacés. Son sang sera desséché goutte à goutte. Tremblez pour elle, tremblez, ô vous qui m'entourez ! fuyez tous. — Fuyons. — Apprenez qu'un vampire... — O ciel ! dit Léonti, un vampire !... Est-il

possible ? Parle, où donc est-il ? — Il est sur ces bords, parmi vous, ici même, et c'est.... — Arrête, femme imprudente, dit l'étranger, en lui lançant un regard terrible. Cesse tes impostures. C'est de l'or que tu veux. En voilà. Gagne ta vie, sans prédire la mort des autres. Retire-toi, ou crains ma colère. »

« O Bettina, s'écrie Léonti hors de lui, Bettina, ma bien-aimée ! reviens à toi. C'est moi, moi, ton amant qui t'en prie, qui te presse, te couvre de larmes. C'est vainement qu'on en voudrait à ta vie. Qui l'oserait, quand je vis pour t'adorer, pour te défendre ? Va, ne crains rien ; crois en mon amour et ma rage. Avant qu'on eût péné-

tré jusqu'à toi, mon bras serait prompt à te venger ; et ce fer, plus rapide que la flèche qui fend les airs , serait mille fois plongé dans le cœur du coupable. »

Tout le monde a fui. La Tyrolienne elle-même s'est éloignée. Torelli et Vérina sont glacés d'épouvante. Bettina a repris ses sens. Son étonnement est extrême. Son sourire, auquel le malheur imprime une douceur divine, son front virginal, que la pudeur colore, son embarras et l'agitation qui le suit, tout en elle exprime qu'elle n'est occupée que de l'ami qu'elle adore, et du bonheur d'être près de lui, dans ses bras. Le reste semble effacé de sa mé-



moire. Une mère alarmée la soutient. Léonti la rassure, lui prodigue les noms les plus tendres. Sa main tremble dans la sienne. Son père le voit, l'entend, et son regard n'a rien de sévère.

« Venez, dit alors l'étranger, quittons cette foule importune. Oubliez une vaine terreur. Ne connaissez-vous pas l'audace de ces femmes qui, avides d'un salaire honteux, ne respectent rien pour l'obtenir? N'osant juger le présent plus facile à interroger, elles chargent un avenir, impénétrable à tous les yeux, des désordres de leur imagination délirante. Elles intéressent ainsi les esprits timides à leurs prédictions mensongères. Que les hommes sont

crédules ! Comme la passion les égare ! Que de faiblesses dans ces êtres si fiers , si orgueilleux dans la prospérité , et si abattus , si dignes de pitié à la moindre crainte d'un revers dont ils supposent l'existence ! Cependant ménageons la sensibilité de la jeune Bettina. Son cœur n'est que trop disposé à recevoir de tristes impressions. Venez , Torelli , précédonz-les à votre demeure. Je connais tout ce qui vous intéresse , et je veux vous offrir les conseils d'un ami. » Il dit, et tous deux, se livrant à une conversation animée, ont bientôt franchi l'espace qu'ils avaient à parcourir.

En ce moment , Léonti ne peut se défendre d'un mouvement de

jalousie et de méfiance. Cet étranger l'inquiète. Bettina se hâte de dissiper ses soupçons. « Ce sera notre protecteur, dit-elle, il me l'a promis. Tu le vois, il parle à mon père, dont la complaisance est aujourd'hui d'un heureux présage ; et si, par ses soins, ses prières, le respect qu'il inspire, il parvient à m'unir à tout ce que j'aime, je lui devrai plus que la vie. O Léonti ! cher objet de tous mes vœux ! ô ma mère !.... Elle ne peut plus parler. Elle pleure. Ce sont les pleurs d'une douce joie. Pauvre Bettina ! Son cœur palpitant se livre au plus délicieux espoir, et peut-être !... On arrive à la demeure de Torelli. On prend place autour

d'une table préparée pour le repas du soir ; et là , par son langage persuasif , l'étranger flatte la générosité de son hôte , encourage les deux amans , calme l'inquiétude d'une mère , et charme tous ceux qui l'écoutent.

Mais si toutes les pensées de Léonti se sont portées d'abord sur le danger que vient de courir sa chère Bettina, plus calme maintenant, il se rappelle le tumulte qui a terminé la fête. Les dernières paroles d'Elmoda se présentent sans cesse à son esprit, et un funeste pressentiment le poursuit, l'obsède malgré lui. Il cherche à deviner où peut être le vampire qu'elle a voulu désigner. Le nom seul de vampire lui

cause un secret effroi qu'il ne peut surmonter. Il doute, il ne peut comprendre qu'il existe des hommes capables de toutes les horreurs qu'on attribue à ces monstres, invisibles destructeurs d'un sexe, admirable ornement de la vie, et dont la faiblesse est déjà livrée à tant de périls. Il questionne l'étranger qui sourit, et d'un air aimable s'empresse de lui répondre.

« L'histoire, dit-il, en déroulant sous nos yeux le bouleversement des empires, et les révolutions des peuples, marche, à travers les siècles qui se succèdent, entourée de grandes vérités et de fictions diverses. Les

» unes sont des leçons qu'on ou-
» blie, les autres des tableaux fa-
» bleux qui plaisent, et qu'on
» reproduit sous différentes for-
» mes. Il est de ces erreurs chères
» à la crédulité populaire, et qui
» même contribuent aux délasse-
» mens des classes élevées de la
» société. Le soir d'un hiver ri-
» goureux, lorsque la neige tombe
» par flots, la pluie par torrens,
» ou que le vent des orages ébranle
» les arbres de la forêt, le bûche-
» ron fatigué se repose à la clarté
» inégale d'un feu pétillant ; il
» gronde sa jeune famille que l'ef-
» froi groupe autour de lui, et lui-
» même, écoutant avidement un
» récit qui l'attache, il croit voir

» des fantômes errans dans des
» ruines; tandis qu'au château de
» rians mensonges abrègent l'en-
» nui de la veillée.

» Long-temps on a cru que le
» vampirisme était l'emblème de
» la perversité des hommes et de
» la fatalité attachée aux êtres ver-
» tueux. Le monde n'offre que
» trop souvent le tableau de l'in-
» gratitude et de la corruption,
» écrasant de leurs succès inouïs
» l'innocence qui succombe, et la
» fidélité qui gémit dans l'oubli.
» On dit que des hommes trahis,
» malheureux pendant leur vie, et
» mourant la vengeance dans le
» cœur, reviennent après leur
» mort signaler partout leur pas-

» sage par des scènes sanglantes ;
» mais il est plus consolant de
» penser que le ciel, bornant le
» nombre de ces êtres impitoyables , a voulu les montrer au
» monde pour graver avec plus de
» force , dans le cœur des autres
» hommes, l'horreur du crime , et
» le sentiment sublime d'une vie
» éternelle ; et , comme il répugne
» à la bonté divine de produire
» deux fois de pareils monstres ,
» elle a permis que les mêmes
» âmes , recouvrant des dépouilles
» mortelles , apparussent encore
» pour désoler la terre. Étrangers
» au remords , à la pitié , les vampires
» pires choisissent pour victime
» l'être le plus charmant par sa

» forme ravissante, le plus intéres-
» sant par sa faiblesse, le plus en-
» chanteur par sa beauté; et, sem-
» blable à l'oiseau des bois qui,
» frappé d'un charme qui l'attire
» et dont il ne peut éviter le dan-
» ger, voltige à regret de branche
» en branche sans pouvoir pren-
» dre son vol accoutumé, s'avance
» malgré lui, s'arrête, jette un cri
» douloureux, et tombe enfin près
» du reptile qui l'aspire, la femme
» devient bientôt la proie du vam-
» pire qui la suit pas à pas. »

O ciel ! dit Léonti, et l'on ne dé-
livre pas la terre de ces monstres
horribles ! — Il n'est aucuns signes
certains pour les reconnaître, et,
par une bizarrerie dont le con-

traste n'est pas sans exemples dans la société, ils cachent leur perfidie sous les dehors les plus attrayans. — Ils existent donc ? — Je dois le croire, continue l'étranger, et vous allez en juger par un événement dont j'ai été le témoin.

» J'aime beaucoup les voyages ; et, pour varier mes plaisirs, je ne reviens jamais dans les pays que j'ai visités. Rien ne donne plus d'étendue aux conceptions humaines que le tableau renouvelé du caractère, des mœurs et des usages des peuples. La pensée s'agrandit par la comparaison de tant d'objets divers, et le feu du génie se rallume pour peindre à grands traits les sites romantiques de la Provence,

les riantes campagnes de l'Italie ,
l'aride sol des déserts et le climat
glacé du Moscovite.

» J'avais parcouru le vaste empire des Czars, et lorsque à mon retour j'eus traversé l'antique ville de Koenigsberg , baignée par les eaux verdâtres de la Spregel, l'horizon découvrit à ma vue les nuages qui se confondent avec l'immensité de la Baltique. Cette mer imposante, rivale de l'Adriatique et toujours couverte de matelots , hardis navigateurs , ouvre ses ports industriels aux richesses des deux mondes. Après avoir consacré quelques jours à examiner tous les produits précieux conquis par l'insatiable cupidité des hommes , je

poursuivis ma route, et côtoyant les bords ombragés de la Vistule, je portai mon œil observateur dans les fertiles contrées de la Pologne : cette belle province, si jalouse de sa liberté, est peuplée d'agriculteurs involontaires qui naissent et meurent dans la servitude. Près d'un foyer suspendu sur des pierres entassées, grossier édifice construit par des mains inhabiles, le Polonais, enveloppé d'une fourrure épaisse, semble plutôt engourdi par la paresse que par le froid rigoureux de ses hivers. Des châteaux épars, seules habitations ouvertes à l'hospitalité, annoncent que l'opulence est le partage des familles puissantes, et l'oppression,

la loi qu'une invincible nécessité impose à toutes les autres. A l'époque où les frimas couvrent la terre, une solitude profonde règne de toutes parts dans les champs de la Pologne. La nature y semble un vaste désert où l'on ne trouve que des arbres blanchis par la neige, quelques vestiges d'un passage à demi effacé, et le souffle du vent du nord, mobile indicateur souvent remplacé par la brise qui s'élève. Le voyageur, errant sans guide, interroge ces faibles indices d'un chemin dont il cherche vainement la trace perdue sous la glace. C'est alors que l'aspect importun des campagnes inhabitées inspire à l'âme d'effrayantes méditations.

Cette tristesse se prolonge jusqu'aux portes de Varsovie. Là, tout change : une ville immense, des flots de peuple répandus sur des points divers, des scènes variées et des palais magnifiques étonnent partout les regards. L'ornement bruyant des chevaux dociles au frein qui les dirige, annonce seul au loin le rapide passage du traîneau disparaissant sur la neige qui cède à ses efforts inaperçus ; et l'élégante Polonaise, protégée par une parure autour de laquelle brille l'hermine plus blanche que le sol mouvant qu'elle presse de ses pieds délicats, montre à l'œil enchanté et sa taille élancée et sa tête charmante. Pardon-

nez si je peins avec entraînement des lieux où mon cœur s'est rempli de souvenirs dont rien ne troublerait la douceur , s'il m'était permis d'oublier le récit que je vais vous faire.

» Forcé de m'éloigner de la Pologne, j'étais déjà à vingt milles de Varsovie ; ma voiture égarée dans des routes couvertes de neige, s'arrête tout à coup. Il était nuit, les chevaux ne pouvaient plus avancer ; le postillon m'indique un château et me presse d'aller y chercher un abri : je m'y décide , une porte était entr'ouverte ; j'entre , aucun domestique ne se présente : j'appelle , personne ne répond. Cependant le château était habité , une

vive lumière éclairait un appartement qu'on distinguait au fond , à travers les arbres du parc ; je marche de ce côté , non sans quelque répugnance. Le silence qui m'entourait m'inspirait même un peu de frayeur ; enfin j'arrive et je trouve , auprès d'une table servie avec élégance , une femme jeune et brillante de beauté ; mais inanimée et la tête penchée sur un fauteuil comme si , surprise par le sommeil , elle eût cédé à un assoupissement involontaire. Tout me confirma d'abord dans cette première idée : quatre petits enfans étaient près d'elle ; l'un la couvrait de caresses en pleurant , deux autres l'appelaient , et une jeune fille

dont l'âge échappait à peine à l'enfance, s'efforçait de les faire taire. Elle courut à moi dès qu'elle m'eut aperçu, et me dit avec une ingénuité touchante : — Monsieur, maman a besoin de repos, elle a tant pleuré aujourd'hui, ne la réveillez pas, voyez, elle dort. — Surpris du tableau qui frappait mes yeux, j'interroge la jeune fille, elle me répond : — Nous étions à souper, un ami de maman était avec nous ; il parlait, maman pleurait, il s'est approché d'elle, et je ne sais pourquoi, mais ce méchant homme m'a causé une frayeur !... enfin il est parti. Maman est devenue pâle, a écrit un moment sur ce papier ; tout à coup elle a crié :

Élisca!... c'est ainsi qu'on m'appelle; j'ai couru sur ses genoux, elle m'a regardée, son regard me faisait peur, et puis... voilà comment elle s'est endormie.

» Alors un sinistre soupçon s'empare de moi. Je prends le papier des mains d'Élisca. Je le lis. Il contenait quelques lignes tracées avec peine. Je me les rappelle. Les voici : Le monstre!... Je lui ai donné l'hospitalité... Je me suis perdue.... il m'a trahie.... Je l'aimais, et il m'assassine.... Je n'ai plus qu'un reste de vie... ma force s'éteint. Mon sang est tari... O mes pauvres enfans! qu'allez-vous devenir!... O ciel! prends pitié.... Élisca!.... » J'examine cette mal-

heureuse mère, j'essaie de la rendre à la vie. Vains secours !... elle n'était plus. Elle avait été la victime d'un vampire. — D'un vampire, dit Torelli. — Je le vis lui-même. — Lui-même, ajouta Léonti, en frémissant de colère. — Il revint, prit dans ses bras la jeune fille, qui s'élança sur lui pour le frapper de ses faibles mains ; et bientôt cette intéressante Élisca, image d'une fleur naissante qu'un vent brûlant dessèche sur sa tige, Élisca avait cessé de vivre. Je me hâtai de quitter ce spectacle affreux. »

« Quoi ! s'écria Léonti, vous n'avez point enfoncé un poignard dans le cœur de ce scélérat ? — Im-

possible. — Il fallait au moins le livrer à la justice. — Pour le traiter avec moins de rigueur, j'avais des raisons que je ne puis vous dire, répondit l'étranger en souriant; mais il se fait tard. Jeune homme, retirons-nous. Adieu, bon Torelli; au revoir, charmante Bettina. »

Que de sentimens confus fait naître dans l'âme de Léonti tout ce qu'il vient de voir et d'entendre! Une tristesse involontaire, indice d'un malheur prochain, le jette dans un profond accablement. Il suit l'étranger, il est près de lui, et le chemin qu'il parcourt échappe à son attention. En s'éloignant de Bettina, il éprouve cette fois une

inquiétude dont il ne peut se rendre compte. C'est surtout au moment où la gondole qui doit les conduire à Venise quitte les bords chéris du Lido, que son cœur bat avec plus de force. Un serrement inexprimable le saisit. Cette mer immense qui s'offre partout à sa vue, le calme de la nuit, peut-être même un de ces funestes pressentimens, avertissemens secrets du ciel, qui portent au fond de l'âme un trouble agitateur contre lequel l'esprit de l'homme veut vainement se révolter ; tout l'importune et redouble sa tristesse. Mais alors, par un contraste qui n'est que trop fréquent dans les scènes rapprochées de la vie, un joyeux prélude se fait

entendre auprès de lui. La barque fuit , sillonnant à peine la surface des eaux , et le gondolier qui la dirige a déjà dit le refrain d'une barcarolle aimée des jeunes filles du Lido. Bientôt il chante.

« L'étendard de Venise t'appelle
» sur des rives lointaines. Pars , ô
» gondolier ! mais n'oublie pas la
» patrie où tu naquis pour ta
» gloire , où tu aimas pour ton
» bonheur. Si le sort trahit ton
» courage , pour te consoler , sou-
» viens-toi de la beauté qui pleure
» ton absence ; et , si tu reviens
» vainqueur des combats , ne crains
» pas de confier ton impatience à
» la fragile nacelle sur laquelle tu
» dois braver les vagues d'une mer

» irritée. Hâte-toi ; on t'attend. Le
» baiser de l'amour sera ta récom-
» pense. Alors , ô gondolier ! dé-
» pose ton armure sur le rivage ;
» prends ta guitare , et redis ton
» chant de bonheur. »

A ces vers , qui semblent re-
tracer des périls et des espéran-
ces qu'il a connus lui-même ,
Léonti sort de sa profonde rêverie.
Il écoute. Le gondolier répète son
refrein, frappe les flots de sa rame,
et continue un chant que le suffrage
des Vénitiens a rendu populaire :

« Jeune 'amant ! l'hymen va
» couronner tes vœux. Le front
» virginal de ta bien-aimée se
» couvre à ta vue du charme d'une
» pudeur passagère. Entends son

* chant d'amour. Élégante et pure,
» sa voix mêle au serment reli-
» gieux ton nom qui la fait tres-
» saillir. Le flot qui fuit est moins
» doux dans sa course, les chants
» du matin, ne sont pas plus tou-
» chans, et déjà c'en est fait, Ro-
» sella est à toi. Discrète amante,
» elle t'aimait sans te le dire ;
» épouse heureuse, elle peut t'ai-
» mer encore et te le dire toujours.
» O gondolier ! chante ton bon-
» heur. »

Il a dit, et, cédant d'elle-même
à ses efforts répétés, la gondole at-
teint le rivage.

En mettant le pied sur le sol de
Venise, l'amant de Bettina sou-
pire, et son cœur n'a pas la force

de surmonter le vague sentiment de tristesse dont il est dévoré. L'étranger qui, depuis leur départ du Lido, n'avait prononcé aucune parole, et s'était montré également insensible aux gémissemens de Léonti et aux chants du gondolier, rompit enfin le silence. « Je vais vous affliger, lui dit-il, un ami a quelquefois un pénible devoir à remplir; mais, vous m'intéressez, et je dois vous instruire de votre sort. — Parlez, répond vivement Léonti, je m'attends à tout. » L'étranger reprend ainsi : « L'évanouissement de Bettina et la frayeur qu'une misérable aventurière a su inspirer à tous les esprits, a d'abord fait taire l'injuste

LORD RUTHWEN.

51

ressentiment que Torelli conserve contre vous ; mais il a bientôt repris sa première résolution. Ce n'est que par mes conseils et sur mes vives instances , qu'il a consenti à ménager la santé altérée de sa fille , et à vous recevoir dans sa demeure. Vous avez goûté quelques instans d'un bonheur qui n'a eu que la durée d'un songe. C'est ainsi qu'au milieu des soucis rongeurs d'une position désespérée , la moindre lueur d'un sort moins affreux endort un moment la douleur qui paraît loin de nous , et qui , bientôt plus vive , revient pour ne plus nous quitter. Tel est enfin le malheur qui vous menace. Perdez toute espérance. Torelli

m'a chargé de vous dire de respecter la volonté d'un père, et de ne plus reparaître dans des lieux où votre seule présence est un sujet de trouble. — Eh ! quoi ! dit en sanglotant Léonti, rien ne peut le toucher, eh bien ! je fuirai donc. Oui, je fuirai... Mais, que dis-je?... Que deviendra Bettina ? Je la connais. Elle en mourra, et j'en serai la cause... Non, non, s'écria-t-il, avec l'accent de l'égarement, je ne la trahirai, je ne l'abandonnerai jamais ! — Eh bien ! dit l'étranger, pour ne pas vous séparer d'elle, vous n'avez plus qu'un moyen. — Lequel ? Hâtez-vous de me l'apprendre. — Il faut l'enlever. — L'enlever ! grand Dieu !... Mais

comment?... Sans appui. — Vous en aurez. — Sans fortune. — Disposez de la mienne. — Ami trop généreux ! — Je vous offre du service dans l'armée d'Écosse. Vous partirez avec une lettre pour le général qui la commande. C'est mon parent, mon ami. Il aura soin de votre avancement. — Mais, mon régiment... mon colonel qui m'estime et me protège?..... — Votre fuite sera ignorée. — Mon honneur!... — L'honneur!... D'affreux revers m'ont appris à connaître les hommes et à juger les événemens. Un jour vous ne serez plus entraîné par les erreurs d'une ardente jeunesse ; alors, vous apprendrez, par la cruelle expérience que l'âge

apporte avec lui , que l'honneur ; vain mot , vrai fantôme , n'est que l'illusion d'un orgueil déguisé. Jeune homme , songez à votre bonheur. — Si je ne puis y songer qu'en devenant coupable , j'y renonce. — Vous renoncez donc à Bettina ? — Renoncer à Bettina !... impossible. — Signez donc cet engagement. — Donnez , je me livre aveuglément à vos conseils. — Je me charge de tout. — Vous protégerez notre fuite. — Une barque vous attendra près du rivage ? — Quand ? — Demain , à la pointe du jour. — C'est convenu. — Comptez sur moi. — Adieu ! dit Léontr d'une voix étouffée.

Cependant les heures de la nuit

s'écoulent lentement. Pendant que Léonti est dans la plus grande agitation, Bettina, ignorant le sort qui l'attend à son réveil, et fatiguée des scènes pénibles de la journée, cède à l'accablement d'un profond sommeil. Un songe riant agite délicieusement ses sens et flatte son imagination, qui lui présente la séduisante approche d'un avenir rempli de charmes. Son bonheur est assuré. Plus d'obstacles, Léonti est à ses pieds, ivre d'amour et de joie. Il l'appelle sa tendre amie, son épouse adorée. Son père la conduit à l'autel. Le prêtre va les unir. Tout à coup une violente tempête se déclare. L'orage éclate, les éclairs brillent, la foudre gron-

de, les portiques du temple saint s'écroulent, tout vole en éclats ; et Bettina, renversée, tombe sans vie.... Elle s'éveille en sursaut. Une pierre a frappé sa fenêtre. Elle se lève. Une voix lui crie : « Je t'attends dans le bois. » Elle ouvre avec effort ses paupières appesanties, elle regarde.... Personne ne s'offre à sa vue.

Elle reste un moment immobile d'étonnement. Est-ce une réalité ? est-ce un songe dont l'illusion se prolonge. Elle rappelle ses esprits. Le bruit qu'elle a entendu n'est point une chimère ; elle a bien reconnu la voix de Léonti. Ces mots : « Dans le bois !... » retentissent encore à son oreille. Son

père est absent. L'heure est propice pour se rendre à l'endroit indiqué. Elle revêt à la hâte ses vêtemens légers ; mais telle est la force du désir de plaire chez les femmes que, même à travers mille idées confuses, la jeune amante de Léonti donne des soins à l'élégante simplicité de sa parure. Sa belle chevelure flotte au gré du vent du matin. Un simple ruban, gage d'amour, en retient les boucles charmantes sur son cou plus blanc que l'hermine. Elle part enfin d'un pas tremblant pour le rendez-vous mystérieux.

Elle entra long-temps sans trouver Léonti. Enfin, elle l'aperçut dans un lieu écarté et près du ri-

vage. Il était pâle, rêveur, et ses regards fixés sur l'Adriatique semblaient en mesurer l'étendue. Bettina courut à lui, et lui dit, en l'approchant : « Qu'as-tu, cher Léonti, d'où vient qu'en me voyant tes traits abattus peignent l'inquiétude ? — Dis l'impatience, à Bettina ! aujourd'hui, dans un moment, je vais savoir si tu m'aimes. — Hélas ! en peux-tu douter ? » répondit-elle avec l'abandon, l'entraînement le plus passionné. Depuis que ma bouche a fait le serment de n'être qu'à Léonti, je n'ai jamais eu d'autre désir, d'autre espoir, d'autre idole que lui. En ton absence, j'ai languï dans les regrets, j'ai séché dans les larmes ;

la colère d'un père, tant de vœux dédaignés, tant d'obstacles bravés et de chagrins soufferts, rien n'a pu, cher Léonti, rien ne pourra jamais étouffer dans mon âme cet amour qui remonte au berceau de notre vie. — Eh bien ! arme-toi de courage. — Le temps des épreuves est passé. Le sort plus doux nous laisse peu à craindre, et tout à espérer. — Détrompe-toi. — Mon père t'a vu hier sans répugnance. — Il l'a feint du moins. — Il consentira peut-être... — D'après son ordre, je ne dois jamais te revoir. — O ciel ! Qui donc a pu te dire?... — L'étranger. — L'étranger?... — Il faut partir. — Partir ! Léonti, tu veux m'abandonner ? — Tu me suivras.

— Qu'oses-tu me proposer? —
C'est le seul parti qui nous reste. — Tu aimes Bettina et tu veux la déshonorer! — Je veux la sauver. — Tu prétends me sauver et tu me donnes le funeste conseil de trahir ma famille et mon honneur? cher Léonti, je t'en supplie, reviens de ton égarement. Pense au malheur qui nous poursuivrait en tous lieux. — Je ne pense qu'à Bettina. Tout est prêt pour notre fuite. — Notre fuite! Non, non, ne l'espère pas. — Adieu, donc! — Léonti! ne reconnais-tu plus cette voix qui te fut si chère? Quoi! tu pars? quoi! tu fuis? tu me laisses seule en ce lieu?... — Tu pleu-

res ? — Ingrat , que j'ai tant aimé !
— O Bettina ! ne cherche point à
me détourner d'un parti nécessaire.
En restant , je suis un obstacle à
ton bonheur. — Qu'oses-tu dire ?
— J'irai , je fuirai dans de lointains
climats , et là , sur l'âpre sommet
d'un rocher sauvage , ou sous quel-
que abri inhabité , le ciel seul sera
témoin de mon insupportable dou-
leur. Malheureux de t'avoir aimée ,
de t'adorer toujours , plus malheur-
eux de ne plus te le dire , sans
patrie , sans asile , attendant la
mort sans voir autour de moi un
ami sur les larmes duquel je puisse
compter , mes cris te demanderont
encore à la solitude du désert , cha-
que jour mes soupirs s'envoleront

vers toi ; ma triste voix nommera Bettina, et mes larmes... — Arrête! Léonti... tu me déchires le cœur... déjà mon sang se glace dans mes veines... Prends ma main... sens-tu.... ? elle est tremblante.... elle est humide d'une froide sueur. Léonti !... au nom du ciel ! prends pitié de moi ! — Il faut nous séparer. — Je ne te quitte plus. — Suis-moi. — Je ne le puis. — Le temps presse ; adieu , je pars. — Ah !... demeure. Écoute une amante qui t'adore , qui te prie... Cruel ! regarde.... je suis mourante à tes pieds.

En ce moment, l'étranger arrive avec empressement et apprend aux deux amans qu'il vient d'obtenir

de Torelli une promesse favorable. Il presse Léonti de profiter de cet heureux changement. « On vous attend, ajoute-t-il, ne perdez pas un instant. Nous allons suivre vos pas. Précédez-nous, il le faut. Moi-même, bientôt, je conduirai votre chère Bettina dans les bras d'un père déjà à moitié fléchi et disposé à céder à nos vœux réunis. »

Léonti ne lui donne pas le temps d'achever. Animé de la plus douce espérance, il part, vole, et à bientôt franchi l'espace qui le séparait du lieu où il croit trouver l'assurance d'un bonheur si long-temps attendu. Près de toucher au seuil de la porte de Torelli, il ralentit ses pas. Il écoute. Une troupe de

soldats sont rassemblés autour des gondoliers. Torelli les interroge. On demande Léonti. Il se présente. — « On vient vous arrêter, lui dit-on. — M'arrêter ! moi ?... — Il faut nous suivre, tel est notre ordre. — Qu'ai-je donc fait ? répond Léonti, que l'étonnement rend immobile. — Tu as trahi Venise en désertant tes drapeaux pour prendre du service dans l'armée d'Ecosse. — Comment ? se peut-il !... Qui vous l'a dit ? répète Léonti anéanti.... » Cette scène, qui a déjà semé l'épouvante, est interrompue par un bruit confus qui s'élève tout à coup. Un gondolier accourt au milieu d'eux. Haletant, saisi d'effroi, il parle en

mots entrecoupés. Tous les yeux se portent sur lui. « Amis, dit-il, je viens vous annoncer... un crime affreux...; ma barque, lancée loin du bord... a trouvé un obstacle dans sa course... J'ai regardé... ô surprise!... J'ai vu... j'en frémis encore... J'ai vu... un cadavre flottant sur les eaux... et j'ai reconnu la Tyrolienne qui a déclaré à notre fête qu'un vampire était parmi nous. » — Dieu! s'écrie Léonti, quel soupçon! quel trait de lumière!... La Tyrolienne sans vie, mon secret trahi... Oui, c'est lui... Torelli! soldats! gondoliers! ô mes amis! vous saurez tout. Courez tous de ce côté. Cherchons Bettina et le coupable. Je tremble

qu'il ne soit plus temps... Grand Dieu ! que vois-je ?... »

Gémissante, décolorée, les cheveux en désordre, et se traînant à peine, Bettina apparaît comme un spectre effrayant à la vue, et faisant un dernier effort... « Mon père !... Léonti !... vengez-moi... l'étranger !... » — Elle ne peut achever. La parole expire sur ses lèvres. Son dernier soupir s'échappe, et elle tombe aux pieds de sa mère.

Le désespoir, la fureur, s'empare alors de tous les cœurs. Un cri général s'élève : « Où est l'étranger ? » Léonti ne voit, n'entend plus rien. Il court, il devance tout le monde. Comme un lion furieux poussé par une faim dévor-

rante , il demande , il cherche sa proie. Torelli et les gondoliers se précipitent sur ses pas. Sa poitrine brisée n'exhale que des cris de rage. Sa voix se refuse aux mouvemens qu'il fait pour parler. Il indique du geste les lieux qu'on doit parcourir , l'homme qu'il faut frapper. On cherche de tous côtés. La vengeance respire sur tous les visages. Mille bras sont levés pour punir le coupable. On se presse, on appelle, on court au rivage, on arrive. Vains efforts !... L'étranger a disparu.

Ainsi , le bonheur est voisin d'une extrême infortune. Souvent on a vu le favori d'une opulente cour, comblé de richesses et d'hon-

neurs, oublier que le souffle de l'adversité peut faire tomber le glaive suspendu sur sa tête. Tout-puissant dans le palais des rois, il triomphe, et d'abord tout flatte son orgueil, tout sourit à ses vœux ambitieux : dans le tourbillon étourdissant d'une faveur qui semble toujours s'affermir et s'élever, il peut, il ose tout ; mais, au moment où il croit être à l'abri de tous les revers, une disgrâce survient, le prestige brillant se dissipe comme une vapeur légère ; amis, courtisans, protégés, tout fuit avec la faveur du maître ; et si, des marches du trône, il est précipité dans le dernier asile des coupables, étonné de sa chute effrayante, il

demeure accablé, sans espoir et sans force pour comprendre comment il est parvenu à ce dernier degré du malheur.

Tel est l'accablement de Léonti. Il ne verse point de larmes, faible soulagement des cœurs froissés par un chagrin qui ne doit pas durer. Les grandes douleurs sont silencieuses. Lorsque tout le corps est saisi, tous les sens suspendus par un mal qui dévore, les pleurs ne peuvent trouver un passage, l'œil est sec, le cœur brûlant, et une fièvre délirante absorbe les élans d'une sensibilité qui n'a pas la force d'éclater. Léonti était sur le point d'être le plus heureux des hommes, il le croyait du moins, et la mort

arrache de ses bras une femme adorée, l'unique bien qui l'attachait à la terre. Il est trahi, frappé, anéanti dans tout ce qu'il aime, tout est fini pour lui.

C'en est fait, Bettina n'est plus ; sa tête angélique repose sur le sein d'une mère qui veut suivre une fille chérie à sa dernière demeure. Avoir tous les attraits pour plaire, toutes les vertus pour attacher, être belle, charmante, à la fleur de la vie..., et mourir ! vains regrets ! un peu de sable va bientôt couvrir pour jamais la jeune amante de Léonti. Elle a vécu quinze printemps pour l'innocence et l'amour. Un instant a suffi pour l'enlever de

cette terre d'exil. Ainsi brille et se flétrit la fleur du désert.

Léonti ne veut point survivre à sa Bettina. Ses yeux égarés sont fixés sur ce corps décoloré, auquel peu d'instans ont ravi l'expression de la vie, et le charme si animé de la beauté. Après le premier affaïssement d'une muette douleur, la nature se réveille, et ses larmes coulent avec abondance. Il appelle une amie qui ne l'entend plus, ses forces s'épuisent dans les sanglots; et, cédant à la violence de son désespoir, il tombe sans connaissance en nommant Bettina.

On le porte chez Totelli; les soins les plus généreux lui sont prodigués : quelques jours se passent,

son mal augmente, un délire continuél le poursuit; cependant sa jeunesse combat avec succès contre la fièvre qui le consume. Sa faiblesse, et le dérangement de ses idées éloignant par intervalles un funeste souvenir, lui rendent une vie près de lui échapper. Mais il est sourd à toutes les consolations. Vainement on lui parle de son colonel qui, instruit de son malheur, lui a apporté son congé, et déchiré l'engagement pour l'Écosse, qu'une main inconnue lui a fait parvenir. Loin de se calmer, la générosité du chef qui le protège, lui rappelle la trahison de l'étranger. Toute sa fureur se rallume, il demande à grands cris ses

armes ; il veut se lever, combattre une ombre qu'il croit voir devant lui. Un profond accablement suit de près ces mouvemens d'un cœur qui ne se connaît plus. Enfin, le temps amène un calme que rend chaque jour plus favorable la raison qui reprend son empire. Léonti retrouve, avec la santé, une énergie nouvelle ; il veut vivre pour venger son amante : le premier désir qu'il exprime, est de revoir ce bois à la fois si cher et si terrible. Ils'y traîne, et là, tout l'émeut, tout l'enchanté, tout le désespère. C'est là, c'est au pied de cet arbre solitaire, qu'il reçut les premiers sermens de Bettina, que sa main tremblante pressa la sienne,

qu'à son tour il jura de n'aimer qu'elle, et qu'un baiser donné par l'amour , reçu par l'innocence , scella la promesse secrète de leur hyménée ; mais , hélas ! ces arbres , ces abris , discrets témoins des plus doux mystères , ont aussi protégé les efforts du crime. C'est encore là que Bettina , victime d'un monstre abominable , a péri à la fleur de ses ans !... Que de souvenirs enivrans , que d'affreux regrets retracent les mêmes lieux ! oh ! comme son sein bat avec violence ! il va , vient , s'arrête , examine encore , marche à grands pas , et éperdu , hors de lui , il arrive enfin à l'extrémité du bois... Mais , alors , quel spectacle frappe ses yeux ? il

voit un homme assis, dessinant les sites qui sont devant lui. Cet homme, les vêtemens qu'il porte, tout lui représente l'étranger perfide, l'assassin de sa Bettina. Il fond sur lui avec la rapidité de l'éclair, il lève le bras pour le frapper... L'étranger se retourne, son visage est inconnu, ses yeux sont mouillés de larmes. Il regarde en pleurant Léonti, dont la colère cède à l'attendrissement qui le saisit malgré lui. « Jeune étranger, dit-il d'une voix émue, pardonnez.... L'état où je vous vois dissipe une erreur que d'abord votre présence avait fait naître dans mon âme, tourmentée par une affreuse douleur. — Ah ! reprit l'étranger, vous

êtes malheureux , je le suis aussi. Reposez-vous près de moi , et tous deux nous adoucirons l'amertume de nos regrets par le récit de nos peines. » Léonti éprouve le besoin d'entendre un cœur qui réponde au sien , et déjà , attirés l'un vers l'autre par une sympathie indéfinissable , ils se livrent aux épanchemens d'une consolante amitié.

Lorsque nés sous les mêmes cieux , mais errans aux terres étrangères , des hommes , que rien n'avait unis jusqu'alors , se rencontrent par hasard si loin des champs paternels , une émotion subite les rapproche ; l'air , l'habit , le langage de la patrie les fait tressaillir , et chacun d'eux croit re-

trouver un frère, un ami, un compagnon de ses premiers jours. Ainsi un intérêt rapide réunit deux cœurs que le malheur accable. Léonti, pressé de parler le premier, raconte son amour si fidèle et si malheureux, son départ, son retour à Venise, ses craintes, ses espérances, la perfidie de l'étranger et la mort de Bettina. A ce dernier trait de son récit, son ami l'interrompt par un cri qui retentit au loin : « C'est lui ! s'écrie-t-il. — Quoi ! vous le connaissez ? — C'est l'auteur de tous mes maux. Venez, courons à sa poursuite. Vous connaîtrez tous les crimes de notre ennemi. Craignons de perdre un temps pré-

cieux , et unissons-nous pour nous venger. — Mais , de grâce , expliquez-moi !... — Venez, vous dis-je, fiez-vous à un ami dévoué. Partons, sans plus tarder. » Il dit , et force Léonti de le suivre. Un vent favorable pousse la barque qui les conduit , et bientôt la superbe Venise , échappant à leurs yeux , ne présente plus dans l'espace qu'un point lointain qui fuit et s'abîme enfin dans les eaux.

DEUXIÈME PARTIE.

LORD RUTHWEN, cet homme mystérieux, qui cachait son affreux secret sous les perfides apparences d'une amabilité remplie de charmes, avait profité d'une circonstance impérieuse pour arracher au malheureux Aubrey, compagnon imprudent de ses voyages, le serment de se taire pendant un an et un jour sur les crimes dont il avait été le témoin. On se rappelle avec effroi ce serment funeste dont l'empire extraordinaire en-

chaîna toutes les facultés d'Aubrey, au moment même où sa sœur, fiancée malgré lui à lord Ruthwen, devint la victime d'un silence qu'un pouvoir surnaturel, et la violence de la maladie, lui firent garder jusqu'au bout. Enfin la destinée, qui préside à tout et compte nos momens, acheva l'union de tout ce que le monde offre de plus vertueux et de plus aimable, avec tout ce que la perversité a de plus odieux ; et le jour d'hyménée, ce premier jour si pur, si doux, présage trompeur d'un bonheur qu'on croit éternel, et qui dure si peu, ce jour plein de vie, fut le tombeau de l'infortunée Georgina.

Une extrême douleur fit longtemps perdre à Aubrey l'usage de ses sens. La frayeur de ceux qui l'entouraient sema partout la nouvelle de sa mort, et pourtant, par un effort de la nature, au bout d'une longue léthargie, son pouls se ranima, ses yeux s'ouvrirent, et les battemens de son cœur annoncèrent son retour à la vie.

La vengeance fut le premier besoin qu'il éprouva. A peine rétabli, il part de Londres et vole sur les traces de lord Ruthwen. Il sait que le beau climat de l'Italie est l'objet des vœux et le but des voyages des hommes auxquels la fortune permet ces émigrations volontaires. Une secrète inspiration

dirige ses recherches vers ces riantes contrées qu'il a déjà parcourues dans des temps plus heureux. Il débarque à Venise, s'informe partout si l'on a vu, si l'on connaît lord Ruthwen. Vains efforts ! il ne peut rien découvrir. Alors la mélancolie le conduit sur le rivage de l'Adriatique ; et là, rempli d'un douloureux souvenir, inspiré par les sites enchanteurs qu'il admire, il trace, sur un papier baigné de ses larmes, des lieux où il voudrait pouvoir passer le reste de sa vie, avec la sœur chérie qu'il pleurera toujours.

C'est dans cette situation que Léonti trouva l'inconsolable Aubrey. Leurs cœurs s'entendirent.

aux premiers gémissemens d'une douleur qui avait la même source. Ils partirent , animés des mêmes sentimens , et jurèrent de ne plus se quitter.

Mais le cœur de Léonti était trop douloureusement affecté, et la perte qu'il venait de faire était trop récente pour trouver du soulagement dans les distractions du voyage. Ses sanglots , ses soupirs étouffés , sa profonde rêverie , tout décèle le mal qui le tourmente , et quand son attendrissement , longtemps contenu , éclate avec plus de violence par l'effort même qu'il fait pour le cacher, Aubrey le serre dans ses bras , le console , pleure avec lui , et c'est en partageant ses

peines qu'il en adoucit l'amertume. Lorsqu'ils quittèrent le Lido, le gondolier chargé de les conduire à la rive prochaine, regarda longtemps Léonti sans oser lui parler ; mais le chagrin de l'amant de Bettina faisait une telle impression sur lui, que plus d'une fois, confiant le soin de sa barque à la mer immobile, sa main abandonna la rame. Enfin, las de garder le silence, il dit : « Léonti, toutes les » Vénitiennes ont pleuré tes mal- » heurs. Tu méritais un meilleur » sort. Après avoir servi ta patrie, » tu devais trouver sur nos bords » la récompense des périls de la » guerre. Comme toi, j'ai suivi » l'étendard de Venise, j'ai bravé

» les traits de l'ennemi , j'ai com-
» battu dans la plaine d'Olmutz.
» — Dans la plaine d'Olmutz, dit
» Léonti. — Oui , continue Na-
» doli ; et c'est là, qu'entouré d'en-
» nemis , j'allais périr. Tout à coup
» un soldat arrive , voit mon dan-
» ger, et vole à mon secours. —
» Que dis-tu ? parle ; quel était ce
» soldat ? — Il portait le costume
» de nos climats , et lorsqu'il pa-
» rut, il était seul. — Seul ? — A la
» nuit. — A la nuit ? — Et rapide
» comme l'éclair , son premier
» mouvement fut d'arrêter le fer
» près de me frapper et d'immoler
» l'ennemi qui me menaçait. —
» Qu'ai-je entendu ? — As-tu
» connu ce mortel généreux ? et ,

» victime de son courage, aurait-
» il succombé ? — Il vit, il respire
» encore. — Quel est-il ? — C'est
» moi ! — O ciel ! quoi ! ce jeune
» soldat qui, sans me connaître,
» exposa ses jours pour sauver les
» miens... — C'est moi ! — Qui
» fut à l'instant poursuivi, acca-
» blé... — C'est moi ! répète Léon-
» ti. — Auquel je portai un secours
» inutile. — C'est moi ! te dis-je.
» — Et qui, à son tour, frappé
» d'un coup mortel tomba expi-
» rant à mes pieds ? — C'est moi !
» moi-même ! — Et la blessure
» qu'il reçut ! — La voilà ! » dit
avec explosion Léonti, en décou-
vrant sa poitrine. — « Grand Dieu !
» s'écrie Nadoli, c'est toi ? Léon-

» ti !... » et il tombe aux pieds de son libérateur. Léonti le relève , le presse dans ses bras : « Nadoli , » dit-il , depuis la mort de la fille » de Torelli , c'est le premier instant de consolation que je trouve , le seul peut-être qu'il me soit permis d'espérer. Sois heureux dans des lieux toujours aimés , toujours regrettés , et que je fuis à jamais. Je vais périr sous un ciel étranger. Ainsi le veut la destinée , qui détruit à son gré les vains projets des hommes. Adieu , donc ! adieu , pour toujours ! » En ce moment la barque atteignit le rivage. Il fallut se séparer. Nadoli voulait s'attacher aux pas de son libérateur. « Dis-

» pose de ma vie, disait-il, en fondant en larmes, prends-la, elle est à toi.» Léonti n'a pas la force de lui répondre. Il reçoit ses embrassemens, lui défend de le suivre et s'éloigne; mais d'une voix coupée par des sanglots déchirans, avec cet accent si vrai, si expressif qui produit un effet rapide, irrésistible, avec ce cri qui part du cœur, et dont la vibration soudaine frappe, pénètre, retentit avec tant de force dans le cœur des autres, Nadoli répétait toujours : « Ami ! mon bienfaiteur ! Ô toi ! » à qui je dois la vie, que le ciel conserve tes jours ! Léonti ! » adieu ! adieu !... » et le vent de la mer portait encore cet adieu

touchant vers Léonti , déjà loin de lui.

Aubrey attendri serre la main de son ami qui , fait pour comprendre ce muet langage, y répond par une larme. Rien n'est plus pur , plus consolant , que le souvenir d'une action généreuse ; et , pour le bienfaiteur, il est peut-être une récompense au-dessus du bienfait même, c'est l'émotion délicieuse qu'il laisse après lui.

Cependant ils furent bientôt loin des états de Venise. En poursuivant un ennemi qui leur échappait toujours, ils traversèrent beaucoup de pays sans s'y arrêter. Dans une position heureuse tout prend à nos yeux observateurs une cou-

leur riante. On contemple avec ravissement la nature, inépuisable dans ses beautés. Un site pittoresque, le penchant d'un coteau, la cime des monts, l'air pur qu'on y respire, l'avalanche suspendue sur un précipice, un espace qui se prolonge dans un bois touffu, un lointain qui fuit, le soleil qui, par une opposition magique, recouvre de mille nuances d'or et d'azur tous les objets sur lesquels ses rayons vont se briser, et rend plus obscure l'ombre voisine de ses flots de lumière; tous ces tableaux, qu'une main immortelle a placés avec profusion dans des climats favorisés, ont une admirable harmonie qui ranime le délire du poète ;

les inspirations du peintre , et l'oisive curiosité du voyageur. Mais l'homme que le malheur poursuit semble exilé sur la terre ; les facultés de son imagination s'affaiblissent. Quand l'âme souffre, tout est triste autour d'elle. Ne respirant que pour la douleur , elle ne tient à la vie que par des sensations dont le cercle rétréci la rend insensible à tout ce qui reproduit des distractions qu'elle repousse.

Tels étaient les sentimens de Léonti et de son ami. Les merveilles de la nature n'avaient aucun attrait pour eux. Si le hasard amenait sur leur chemin une scène des amours naïfs du village , une troupe bruyante de joyeux mois-

sonneurs, des amans chantant au retour du labourage, et de jeunes filles dansant sur la verte prairie, au bruit de la guitare et des voix amoureuses ; la variété de ces groupes heureux, inspirant à leur tour la gaieté qui les inspire, loin de plaire à Léonti, augmentait encore sa tristesse.

Cependant Aubrey était impatient de se rendre à Florence, où l'attendait un banquier napolitain qu'il avait connu dans ses premiers voyages. Seulement éloignés de cette ville de quelques lieues, tous deux pressaient leur marche pour y arriver, lorsqu'une aventure singulière les força de s'arrêter au premier village qu'ils avaient à tra-

verser. En s'approchant de Roverdo leurs yeux furent frappés d'une vive lumière. La nuit était peu avancée ; le village , éclairé sur tous les points par des flambeaux placés à des distances rapprochées , avait un appareil de fête , et pourtant tout était morne et silencieux. Aucun chant ne se faisait entendre. Cette absence de mélodie , dans un pays où elle semble renaître à chaque pas , n'était pas d'un heureux présage. Aubrey et Léonti s'avancent sans oser se confier le sujet de leur étonnement. Au moment où ils entrent dans le village , qui d'abord paraissait désert , un cri d'alarme part d'une fenêtre élevée. « Ils sont deux ! s'écrie une

voix , et ces mots répétés portent partout l'épouvante. On y répond par de longs gémissemens. Aubrey s'arrête et cherche à comprendre ce qui peut causer l'effroi que leur présence inspire. Léonti frappe à la porte d'une maison plus apparente que les autres. On n'ouvre point. Après de nouvelles tentatives pour y pénétrer , il a recours aux prières. Il dit : « Nous sommes deux » voyageurs égarés que le malheur » condamne à un exil volontaire. » Accordez-nous un abri pour » cette nuit , sous votre toit hospitalier. Venise est ma patrie , et si » le vent des tempêtes vous jetait » sur nos bords , nos secours empressés vous sauveraient du nau-

» frage. Pourquoi vous montrer
» moins généreux que nous ? Ha-
» bitant de Roveredo , ouvrez-
» nous. » Après un long silence ,
quelqu'un paraît à la fenêtre , et
répond , d'une voix mal assurée :

« Hélas ! prenez pitié de nous. Un
» seul vampire suffit pour mettre
» tout le village en rumeur , et
» vous êtes deux. Éloignez-vous ,
» ou nos femmes et nos filles
» vont périr de frayeur en vous
» voyant. »

« Nous, des vampires ! s'écrie
» Aubrey avec étonnement. Reve-
» nez de votre erreur. Loin de res-
» sembler à de pareils monstres ,
» nous les avons en horreur com-
» me vous, et c'est pour en déli-

» vrer la terre que nous portons
» nos pas vers ces lieux. »

A cette assurance Rodogni s'empresse de descendre et de les faire entrer dans sa demeure. Là, dans un vaste appartement, décoré avec élégance, des femmes rassemblées tremblèrent à l'arrivée des deux voyageurs; mais bientôt, rassurées par leurs discours, elles reviennent de leur frayeur, et Rodogni, cédant aux instances d'Aubrey, raconte le sujet de leurs alarmes. « Depuis deux jours, dit-il, un » vampire est apparu dans ce village. — Est-il étranger ? demande Léonti. — Non, répond leur hôte, il est de ce pays. Nous

» le connaissons , et voici son his-
» toire :

« Roberti, pauvre agriculteur de ce village, était fermier d'un domaine qui appartenait à un riche Florentin. Une mauvaise récolte le ruina. Il partit pour Florence et sollicita des secours qui lui furent refusés. Forcé de s'acquitter sans retard de ce qu'il devait, le chagrin altéra sa santé. Quand l'adversité s'appesantit sur nous, il semble qu'en nous accablant à la fois de disgrâces diverses, elle prenne plaisir à épuiser la coupe des amères douleurs. En l'absence de Roberti, on vendit le modeste champ qu'il tenait de ses pères, sa compagne chérie mourut de douleur,

et une fille , sa seule consolation , fut enlevée par un soldat étranger. Désespéré de tant de malheurs , il vint redemander au sol natal des biens perdus sans retour , et n'y trouva que d'inutiles regrets. La fièvre le saisit , son mal empira , et peu d'instans suffirent pour le conduire au tombeau. Ici commence un prodige dont je suis moi-même encore confondu. Il y a trois jours que Roberti fut porté au dernier asile des mortels , et la terre était déjà entr'ouverte pour le recevoir , lorsque s'élançant tout vivant de son cercueil , il disparut à travers nos champs. A cette apparition inattendue , les prêtres épouvantés se couvrirent le visage , la croix

sainte échappa de leurs mains, les flambeaux religieux s'éteignirent, et les femmes effrayées accoururent nous annoncer cette incroyable nouvelle.

» Cet événement miraculeux donna lieu à mille conjectures. On sait qu'inaperçu dans les vastes cités, un incident, bien plus léger que celui-ci, acquiert rapidement une grande importance au village. Dans cette circonstance remarquable, en ma qualité de podestat du lieu, j'assemblai autour de moi l'élite des habitans, et, après avoir consulté dans mes livres les savans de tous les siècles et de tous les pays, il fut décidé, d'un accord unanime, que Roberti, revenu subitement à la

vie, était un vampire dont il fallait prévoir le retour. Le danger était imminent. On l'avait vu rôder dans nos environs. Je donnai des ordres. Les hommes s'armèrent, les femmes coururent au temple, et l'on fit des prières publiques ; mais, hélas ! vaines précautions ! hier, à la dixième heure du soir, le vampire a traversé le village en courant. Son passage a glacé tous les courages, et, en ce moment, nous attendons en tremblant l'heure fatale qui va sonner. »

En effet, à peine Rodogni a prononcé ces paroles qu'un grand tumulte se fait entendre au dehors, des cris partent de tous les côtés. Léonti et Aubrey, cachés sur le

seuil de la demeure du podestat, se précipitent sur un fantôme qui fuyait devant eux. Mais, alors, rejetant le noir manteau qui le couvrait, l'homme mystérieux s'arrête et les rend immobiles de surprise, en répondant à leurs menaces par des éclats répétés d'un rire immodéré. Ils se hâtèrent de conduire le prétendu vampire chez Rodogni, aussitôt qu'il fut entré, tout le monde s'écria : « C'est Antonio ! le fou Antonio ! » Dès ce moment, la frayeur fit place à la gaieté la plus vive.

Les deux voyageurs ne comprenaient rien à tout ce qui se passait autour d'eux. Ils en demandèrent l'explication à Antonio lui-même,

qui promet le récit de son vampirisme, et commença ainsi :

« Chacun apporte en naissant un
» caractère qui, de coutume, s'ac-
» corde avec sa physionomie. La
» mienne n'est pas triste, et même
» je suis gai jusqu'à la folie. C'est
» assurément pour m'en punir
» qu'on m'a enfermé dans un lieu
» maudit où je n'ai trouvé que des
» hommes qui entrent en fureur
» quand je parle, et qui pleurent
» quand je ris. Ce sont des insen-
» sés, je le sais, je les plains ; mais
» enfin leur société n'était pas de
» mon goût. Ma prison me déplai-
» sait à tel point que, chose sur-
» prenante, je commençais à de-
» venir sérieux. Je sentis que si

» l'ennui me gagnait j'étais un
» homme perdu, et je guettai une
» occasion favorable pour me sau-
» ver. Elle se présenta. On avait
» oublié de fermer une secrète
» issue. Je m'en aperçois, je pars
» et me voilà libre. Mais ce n'est
» pas tout. Ma fuite connue, on
» allait se mettre à ma poursuite.
» Que faire ? Je m'abandonne à
» mon étoile qui me guide tou-
» jours à merveille. Je cours vers
» ce village. Je rencontre sur ma
» route une chapelle. Elle était ou-
» verte. J'entre. J'étais seul, je
» m'approche de l'autel, et dans un
» cercueil, que j'eus la curiosité de
» découvrir, je reconnais... devi-
» nez qui ?... mon ami Roberti.

» C'était un brave homme, et je le
» revoyais avec plaisir. Mais pen-
» dant que je le regarde, j'entends
» du bruit aux portes de la chapelle,
» et je distingue des flambeaux. On
» venait chercher Roberti. Mon
» embarras était extrême. Com-
» ment sortir sans être aperçu?
» Heureusement qu'un esprit com-
» me le mien est fertile en expé-
» diens. Il me vient une idée
» unique, singulière, charmante.
» Je me glisse sur le pauvre dé-
» funt, et, ainsi caché, je me
» laisse emporter avec lui. Pour-
» tant, vous comprenez que je
» n'avais pas envie de me faire
» ensevelir tout vif. Aussi, quand
» arrivé au lieu de la sépulture, le

» cortège s'arrête et me dépose sur
» la terre; à l'instant, je dis adieu
» à mon ami, j'étends les bras, je
» m'empare de ce qui le couvrait,
» je me lève, et prompt comme
» l'éclair, je me salue à travers la
» foule. Apparemment que les gens
» qui m'entouraient ont cru que le
» défunt revenait de l'autre monde,
» car il fallait les voir pâlir, détour-
» ner les yeux, jeter des cris et fuir
» en toute hâte; vraiment rien
» n'était plus plaisant. L'aventure
» était trop divertissante pour
» que je ne prisse pas plaisir à la
» pousser à bout, et mon projet
» était de revenir tous les soirs à
» la même heure épouvanter les
» bonnes âmes de ce village, qui

» ont du courage, comme vous savez, et qui m'ont pris, pour je ne sais quoi. Je faisais ma seconde course nocturne, lorsque vous m'avez arrêté. Après cela, qu'on dise que je suis fou. Vous m'avez entendu, vous me voyez, jugez. »

Ainsi parla Antonio. Son retour et sa folie furent bientôt connus de tous les habitans de Roveledo, et ce plaisant objet de la terreur générale devint alors un sujet intarissable de gaieté. On le reconduisit aux sons des instrumens, et par des sentiers détournés, dans la demeure qu'il avait fuie. On donna des éloges au courage des voyageurs qui, plus fatigués que satisfaits de cette aventure, se levèrent

le lendemain au point du jour , et prirent la route de Florence.

Aubrey trouva dans cette ville le banquier napolitain auquel il avait écrit le motif de son voyage en Italie. Alberti était son nom. Il témoigna à Aubrey tout le plaisir qu'il avait à le revoir , et accueillit Léonti avec l'abandon toujours si doux d'une amitié heureuse d'être sentie en faisant les premières avances. Il les força d'accepter un asile dans l'hôtel qu'il occupait ; et là, il dit à Aubrey : « Je pars cette nuit pour Naples. Une affaire pressante m'y appelle. La fille de Ganem-Ali , négociant de Bassora, la malheureuse Palmire , confiée à mes soins , est morte hier à Flo-

rence. Il y a peu de jours que j'espérais encore lui sauver la vie, et même la rendre au bonheur. C'est dans cette idée qu'un seigneur anglais, que j'ai rencontré ici, et que j'ai vu autrefois avec vous, est allé s'embarquer à Naples pour ramener à Palmire l'amant qu'elle adorait. Maintenant ce voyage est inutile, et je désire arriver à temps pour empêcher lord Ruthwen de l'entreprendre. » — Au nom de lord Ruthwen une pâleur soudaine couvrit le visage d'Aubrey, Alberti s'aperçut de son agitation et lui en demanda la cause. Lorsqu'il eut appris tous les crimes de l'odieux vampire, il pressa lui-même les deux amis de partir.

avec lui. En effet, ils étaient tous trois animés d'un tel désir de s'emparer de l'abominable Ruthwen, qu'ils voyagèrent avec une extrême rapidité. Dès leur arrivée à Naples ils firent de tous côtés les recherches les plus actives; mais elles furent inutiles. On n'avait vu en aucun lieu l'homme qu'ils désignaient. Alberti ne douta plus que Palmire n'augmentât le nombre des victimes de ce monstre, qui portait partout sur son passage le désespoir et la mort, et qui échappait toujours par la fuite à la vengeance des hommes. Aubrey et Léonti désirant connaître les aventures de la jeune amante de Salem, il promit de leur en faire

le récit dans son château d'été, où il les invita à le suivre.

Ils avaient déjà traversé la ville et atteint les bords de la mer, lorsqu'une scène extraordinaire attira leur attention. Une jeune fille était poursuivie par le peuple, et un batelier qui l'avait accompagnée assurait à tout le monde que c'était une sorcière dont il fallait se méfier. Il se plaignait de n'avoir pas reçu le prix convenu entre elle et lui pour le voyage. Aubrey s'informa de ce qu'on lui devait et le lui paya. Dans le même moment des cris confus annoncèrent qu'on continuait à la poursuivre. Léonti courut pour la protéger. Les habillemens de cette étrangère rappe-

laient ceux des jeunes filles de Venise, et sa pâleur était extrême; il s'élance, écarte la foule et jure de la défendre si on insulte encore à son malheur. Mais quelle est sa surprise, lorsque entendant une voix qui le nomme, il se retourne et croit reconnaître dans la jeune fille poursuivie.... Dieux!... Bettina! Il l'appelle, et se précipite sur ses pas; mais la foule les a séparés et la jeune fille a disparu.

Le peuple, étonné de son désordre et de sa douleur, l'entoure, le presse, l'interroge. Aubrey le croit en danger, il accourt, le prend dans ses bras et l'entraîne dans un lieu où ils peuvent enfin s'entretenir en sûreté.

Depuis ce moment Léonti croit toujours voir le fantôme qui a frappé ses regards. « Oui, je l'ai vue, dit-il, c'était bien elle! » Vainement Aubrey, qui connaît la cause du désordre de ses esprits, le rassure et attribue son effroi au délire d'une imagination préoccupée; il persiste à soutenir qu'il a vu Bettina. Il veut parler au batelier. — Quel est-il? d'où vient-il? arrive-t-il de Venise? Pour le calmer, Aubrey envoie à sa recherche, mais on ne le trouve pas; seulement on apprend que cet homme, soit par méchanceté, soit par superstition, avait dit que cette jeune fille, morte depuis peu de temps, était revenue à la vie et s'était mise à la poursuite de son amant.

Aubrey sourit au récit du batelier. Il croit comprendre alors pourquoi le peuple , dont la crédulité adopte avidement tout ce qui est merveilleux , avait poursuivi la jeune fille. Il regrette de ne l'avoir pas vue pour la secourir. « C'est sans doute, ajoute-t-il, une malheureuse en proie à la misère , ou peut-être une victime de la séduction et de l'amour. »

Alberti confirmait cette opinion par des explications qui piquèrent vivement la curiosité des deux amis.

Les habitans de nos contrées , dit-il , ont presque tous dans les idées une exaltation déréglée qui leur fait préférer au calme de la raison les émotions des plus fortes.

Chez nous, la tête et le cœur agissent avec une égale rapidité, et le sentiment plus vif étouffe la réflexion tardive. Le peuple, plus turbulent, est moins civilisé que partout ailleurs; il a tous les défauts qui semblent appartenir aux climats du midi, sans posséder les qualités qui en tempèrent l'effervescence. Il veut être ému, n'importe par quels moyens, et c'est ce besoin d'agitations continuelles qui inspire un goût si vif pour les événemens extraordinaires. Je me persuade que toute la scène dont nous parlons n'a d'autre cause qu'une histoire touchante bien connue à Naples. C'est l'histoire de la femme blanche, que je vais vous raconter.



LA FEMME BLANCHE.

Un seigneur napolitain, qu'une disgrâce subite avait éloigné de la cour, s'était retiré dans un château à peu de distance de la ville. Là, oubliant les vains plaisirs du monde, et les hommes dont il avait éprouvé l'injustice, il élevait dans la solitude un fils, unique héritier d'un nom illustre et d'une grande fortune. Le jeune Mancini partagea d'abord son temps entre l'étude et les amusemens de la campagne ; mais bientôt arrivé à un âge où l'imagination s'exalte, où le sang bouillonne, où le cœur s'élance

et se précipite au-devant des sensations dont il est avide, ses idées prirent une direction nouvelle. Un vague désir de changement lui faisait préférer la chasse à d'autres plaisirs moins agités. Dès les premiers rayons du jour, il quittait le château, fuyant un ennui qui le suivait partout, et il parcourait ainsi des champs plus éloignés. C'est dans une de ses promenades qu'il rencontra une jeune fille dont la beauté le frappa. Maria avait cette simplicité, cette fraîcheur des champs, parure charmante d'une bergère à la fleur de l'âge. Son embarras, sa démarche incertaine, le son de sa voix, son trouble à la vue de Mancini, tout lui donnait

une grâce plus piquante que la beauté. Ses défauts mêmes avaient un attrait de plus. Telle est la nature ; elle est inimitable ; l'art qui cherche à la surprendre reste toujours au-dessous d'elle ; les ornemens en voilent le secret , et on en détruit le charme en cherchant à l'embellir.

L'amoureux Mancini ne vivait plus que près de Maria. Il obtint d'elle la permission de la voir , de lui parler , de l'entendre tous les jours , à des heures convenues. Ces heures , toujours trop tardives , étaient toute la vie de Mancini. Avec quelle impatience les battemens de son cœur répétaient des coups de l'horloge qui les annon-

çait ! Qui n'a connu la violence d'un premier amour , et cette enivrante illusion d'un bonheur dont le terme , souvent éloigné , quelquefois inaccessible , paraît toujours si prochain ? Hélas ! ce bonheur dont le trouble est si doux , ne se retrouve plus dans l'orage des passions , dans l'inconstance qui les suit , et le vide affreux qu'elles nous laissent ; mais , comme une impression lointaine qui ne nous quitte jamais , son doux souvenir console toute la vie.

Mancini séduisit sans effort un cœur simple et ouvert à l'amour. Maria devint mère ; et dès lors son amant fut tout pour elle. Elle vit en lui son premier ami et son

dernier asile. Pauvre Maria ! elle ignorait que le bonheur s'envole loin d'une femme qui a tout donné à l'amour , au moment même où il paraît à jamais fixé près d'elle.

Cependant le père de Mancini , inquiet des courses matinales de son fils et de son changement d'humeur , avait fait suivre ses pas et épier toutes ses démarches. Il connut bientôt le secret de ses amours avec Maria. Alarmé d'une liaison qui contrariait toutes ses vues , il se hâta de l'arracher à la solitude dangereuse qui l'avait perdu. Conduit à Naples , Mancini fut d'abord surveillé de si près qu'il ne put s'éloigner un seul jour pour voir la victime de sa séduction. On l'en-

toura de distractions et de fêtes ; avide de plaisirs nouveaux pour lui , il oublia Maria , et peu de mois s'étaient à peine écoulés depuis son départ du château , que son mariage fut décidé avec la fille du duc Orlandi.

Pendant que l'ingrat Mancini est tout entier à sa nouvelle épouse, que devenait la malheureuse Maria ? Étonnée de ne plus le voir, elle ne savait à quoi attribuer son absence ; mais le cœur est prompt à excuser l'objet qu'il aime. Il épuise toutes les apparences , toutes les erreurs qui flattent , avant de le croire coupable. Enfin une inquiétude qui croît à toute heure éclaire et détruit des espérances

toujours déçues. Ne pouvant plus résister à sa peine, Maria va à la recherche de son amant. Sa tendresse de mère s'éveille, et déjà lui donne la force de tout supporter. Elle lui suggère l'adresse de se présenter au château sans faire connaître ce qui l'amène. Elle frappe : « Ouvrez, dit-elle, ouvrez ! je suis égarée..... malheureuse. » — Elle n'entend rien. La porte du riche est-elle donc si difficile à s'ouvrir aux pleurs du pauvre qui supplie ? — Elle frappe encore, même silence. « Eh quoi ! continue-t-elle, avec un douloureux soupir, quoi ! n'est-il personne dans ce château qui reconnaisse ma voix, qui me ré-

ponde?... Ouvrez ! c'est un peu de pain que je vous demande, prenez pitié de ma misère !.... » — Vaine espérance ! sa touchante prière se perd autour d'elle, et personne ne semble l'avoir entendue. En effet, le château était désert. Maria l'ignorait. Elle n'appelle plus. Muette, maintenant, et le cœur gros de soupirs, elle s'éloigne en pleurant. Le lendemain elle retourne aux approches de la nuit. « Pour cette fois, dit-elle, il m'entendra, le sommeil ne l'a point encore rendu insensible à mes cris. Le sommeil !.... peut-il dormir quand je souffre, quand là, près de lui, je le demande, je l'appelle au nom de l'enfant de notre amour !

oh! non, il m'entendra. Que mes chants portent jusqu'à lui un reproche que je serais trop heureuse d'oublier dans ses bras. Essayons. » Elle dit, et, d'après l'usage de nos climats, elle prend une guitare suspendue à ses épaules, et chante en tremblant le refrain mélancolique d'une romance que lui apprend Mancini.

Aux lieux où je vivais tranquille,
Quand vint s'offrir un séducteur,
Souvent, dans mon discret asile,
Je répétais son chant flatteur,
Il disait : Si l'amour extrême
Cause un plaisir délicieux,
N'être plus aimé quand on aime,
Ah! cela fait un mal affreux.



Au sentiment qui vient d'éclore,
Mon cœur, empressé de s'ouvrir,

Ignorait qu'on pût, jeune encore,
A la fois aimer et souffrir.
Hélas ! je le vois par moi-même,
L'amour n'est pas toujours heureux.
Il ne m'aime plus ! et je l'aime !
Ah ! cela fait un mal affreux.

Mais déjà tremblante, interdite,
Je dois... et n'ose fuir ces lieux ;
Mon cœur plus oppressé s'agite,
Et des pleurs coulent de mes yeux.
Il m'abandonne ! ô peine extrême !
Mancini ! je meurs.... tu le veux !
Mais mourir sans voir ce qu'on aime,
Ah ! cela fait un mal affreux !

Sa guitare avait cessé de retentir. Le plus profond silence régnait autour d'elle. Elle écoute encore, et, le pied suspendu, elle retient son haleine captive.... Tout se tait. Plus d'espoir. Elle tombe, sa guitare frappe la terre, se brise

et résonne au loin comme un gémissement qui se perd dans l'espace.

Attiré par le bruit , un étranger accourut. Il avait quitté sa voiture. Il paraît que ses secours furent inutiles. A son arrivée à Naples il apprit la mort de Maria. Cette nouvelle se répandit rapidement dans la ville. Elle fut le sujet de toutes les conversations. Mancini en dévoila le mystère. Il courut, chercha Maria , la vit gisante au pied d'un arbre , l'inonda de ses larmes , et voulut la rappeler à la vie. Vœux tardifs ! efforts superflus ! son amie est perdue pour lui. Désespéré de son coupable oubli et des suites cruelles qu'il avait

eues, il n'hésita pas à confier sa vive douleur et ses remords à une épouse digne de lui. Emilia le consola, approuva sa résolution de vivre au château d'où son père l'avait arraché pour le malheur de Maria, et l'y suivit en lui disant ces paroles touchantes : « O Mancini ! pleure ton amie. Pleure-la toujours. Ton attachement, tes regrets tardifs, mais généreux, me rendent ta tendresse plus chère. Aime-moi comme elle. Fais venir ton enfant, je lui apprendrai à te chérir. Il est étranger à notre amour ; mais j'aurai toujours un sourire pour lui. »

Depuis ce temps ils habitent le château, et l'on dit que tous les

ans, à la même époque, à la même heure, une femme blanche apparaîtrait la nuit. Quand dix heures sonnent on entend frapper à la porte. Plus d'une fois on a cherché à découvrir le secret de cette apparition mystérieuse ; mais , par une bizarrerie qui reste encore à expliquer, lorsque placées de différens côtés, toutes les personnes du château guettent le moment de l'arrivée du fantôme, on entend frapper, mais on ne voit rien, et la porte s'ébranle à plusieurs reprises sans que l'on puisse en distinguer la cause.

Mille bruits ont couru sur cette aventure extraordinaire. Les uns prétendent avoir reconnu Maria,

d'autres l'avoir entendue demander son enfant ; la crédulité, qui se repaît de chimères, a rendu cette version populaire, et c'est à cause de ce souvenir que la jeune fille qui a paru ce matin sur la place publique a fixé l'attention générale. Telle est l'histoire de la femme blanche.

« L'histoire de Maria, qui réunit à des malheurs vrais des événemens peu croyables, me rappelle ; dit Aubrey, une autre aventure arrivée en Moravie. Des personnes dignes de foi m'ont assuré qu'une jeune Morave, trahie par son amant, revint après sa mort pour le poursuivre en tous lieux. S'il en faut croire tout ce qu'on raconte,

ce serait le premier exemple d'une femme vampire. Ah! dit Léonti frappé de ce qu'il vient d'entendre; si un hasard incroyable avait rendu Bettina à la vie, ce serait pour se réunir à moi, pour me protéger et pour finir mes tourmens qu'elle s'attacherait à mes pas. »

« Je vois bien, lui dit son ami en le serrant dans ses bras, que la scène dont nous avons été les témoins tourmente toujours votre pensée. Ce tableau affligeant a trop de rapports avec vos malheurs; il faut quitter des lieux qui entretiennent de douloureux souvenirs. Demain nous partirons pour Rome. Là, les chefs-d'œuvre des arts, un climat inspira-

teur étonneront votre imagination et apporteront peut-être à notre douleur un calme nécessaire. »

Le lendemain ils dirent adieu à Alberti qui fit de vains efforts pour les retenir.

Pendant le voyage, Léonti silencieux s'abandonnait à ses tristes rêveries. Long-temps Aubrey ne put l'en distraire. Enfin, par l'attrait d'une conversation à la fois tendre et spirituelle, il fit luire à ses yeux une espérance que les malheureux ne perdent jamais, et parvint à mêler à sa tristesse quelques douces consolations. Quel empire n'a pas sur nous un véritable ami, par ses soins généreux, ses discours aimables, son émotion vraie et cet

abandon qui en est le plus sûr témoignage? Son éloquence persuasive pénètre jusqu'au fond du cœur, double les jouissances qu'il éprouve, adoucit les peines qu'il partage, embellit les unes et les autres, et cette voix toujours si chère, souvent perdue pour l'amour ne l'est jamais pour l'amitié.

On parlait alors à Rome d'un jeune Arabe que des malheurs ignorés de tous avaient exilé de sa patrie. Rien ne rapproche plus les hommes que la conformité de caractère ou de position. Aubrey et Léonti recherchèrent Nadour-Héli. Le hasard leur fit partager la même demeure. Accoutumés à se voir, à désirer de se trouver en-

semble, ils formèrent une liaison que chaque jour resserra davantage; et bientôt, fuyant la gaieté importune de tous les voyageurs que la curiosité ou l'étude des beaux-arts attiraient dans la ville immortelle, ils se réunirent enfin pour ne plus se quitter.

Nadour-Héli était à la fleur de l'âge, il avait un port noble, une tête charmante, et son air sévère, son front basané et ses yeux étincelans donnaient à toute sa physionomie un caractère remarquable.

Ses nouveaux amis ne tardèrent pas à s'apercevoir que, comme eux, il conservait le souvenir d'une grande infortune. Des confidences mutuelles suivirent de près des en-

tretiens vagues ou de peu d'intérêt. La confiance s'établit, leurs larmes coulèrent sur les malheurs d'un amour réduit au désespoir par la perte d'un objet adoré, et bientôt un soupir, poussé par Léonti, répété par Aubrey, interrogea la douleur de Nadour-Héli. Il parla d'une jeune Grecque, captive en Arabie, et promit le récit de ses infortunes. Quelques jours se passèrent sans que le jeune Arabe parût disposé à satisfaire leur curiosité, seulement sa tristesse avait redoublé.

Un jour qu'ils examinaient les chefs-d'œuvre que Michel-Ange a légués à l'admiration de tous les siècles, ils remarquèrent dans la foule une Romaine dont les vêtemens an-

nonçaient l'opulence et un rang élevé. Cette dame avait les yeux fixés sur Nadour-Héli et ne cessait de le regarder. Aubrey s'en aperçut, et ce qui l'étonnait davantage était l'indifférence de Nadour-Héli dont l'attention était toute entière attachée sur les ornemens admirables qui décoraient une voûte où le souffle du génie avait tout animé.

Cependant l'heure était avancée, il fallut partir. L'inconnue qui les suivait des yeux fit un geste, donna un ordre à un domestique, monta dans une litière brillante, et le cortège s'éloigna. Cet incident fit penser à Aubrey que Nadour-Héli avait à Rome quelque intrigue amoureuse ; mais, ne voulant point

pénétrer un secret qui lui était étranger, il ne fit part d'aucune de ses observations.

Rome est remplie de monumens superbes ; mais , entourée seulement de quelques monts fameux dans l'histoire , son étendue offre peu de lieux ombragés pour éviter la chaleur du jour. Dans ces climats brûlans , le moment où commence la fraîcheur d'une belle soirée est impatiemment attendu. Aussitôt qu'elle se déclare , la campagne se couvre de parures élégantes , et , dans la ville , l'artisan assis sur le seuil de sa demeure , et joyeux d'échapper au travail accoutumé * , célèbre par des chants

* *Dolce far niente.*

mélodieux l'air pur qu'il respire, et le bonheur de vivre sous le beau ciel de l'Italie. Heure du soir si chère aux amans, que de vœux ont hâté ton retour, que de discrètes voix ont chanté tes plaisirs!

Après avoir erré sur le mont Palatin, les trois amis dirigèrent leur promenade du côté où le Tibre roule ses flots dorés. Arrêtés sur des bords illustrés par tant d'antiques souvenirs, ils contemplèrent les effets lointains du soleil qui, ne colerant plus que faiblement la terre, frappe encore les eaux de ses feux mourans et semble disparaître à regret aux approches des ombres de la nuit. Nadour-Héli était inspiré par ce spectacle

imposant. « O Cymodore ! s'écria-
» t-il , je crois te voir encore au
» milieu des ruines d'Athènes ac-
» corder ta lyre sonore aux mu-
» gissemens des vagues de la
» mer !... » Il a dit , et s'arrête
confus d'avoir trahi ses secrets en
prononçant le nom charmant de
Cymodore ! Aubrey le regarde
avec attendrissement , et par une
touchante prière il l'invite à épan-
cher son cœur désolé dans le sein
de l'amitié. Nadour-Héli paraît un
moment indécis , puis , s'asseyant
au milieu d'eux , il essuie une larme
qui sillonnait son visage. Il va
parler , et déjà Aubrey et Léonti
prêtent une oreille attentive. Ils
sont interrompus par la course ra-

pide d'un coursier qui fait voler dans les airs un nuage de poussière et s'arrête devant eux. Un esclave remet une lettre à Nadour-Héli, et, sans prononcer un seul mot, il presse de nouveau les flancs du coursier agile, qui, reprenant le chemin de Rome, disparaît bientôt à leurs yeux.

Nadour-Héli fut le premier à consulter ses amis sur la lettre qu'il venait de recevoir. « Il faut, leur dit-il, que je vous confie ma position. Elle est embarrassante. Connaissant mieux que moi les usages du pays que nous habitons, vous me donnerez peut-être un conseil utile. Je vous promets de le suivre aveuglément; mais avant

tout, je vous dois quelques explications sur ce qui a précédé l'événement d'aujourd'hui. J'appartiens à une des familles les plus célèbres de l'Orient. Un affreux malheur m'a exilé du rivage chéri d'une patrie toujours regrettée. A mon arrivée à Rome, je fus forcé de céder aux instances des principaux seigneurs de la cour du pontife chrétien. J'assistai à des fêtes d'où ma profonde douleur aurait dû me bannir. C'est dans une de ces réunions nombreuses, qu'entouré de plaisirs tumultueux, je fus l'objet de la curiosité de tous, excitée sans doute par mon air étranger. Une dame eut pour moi des attentions flatteuses. Le hasard m'avait placé

près d'elle. Ma tristesse l'intéressa. Elle m'interrogea sur mes malheurs. Je parus sensible aux témoignages de sa bienveillance ; mais j'évitai de lui raconter des secrets que je devais taire. Ma réserve accrut son désir de me connaître davantage. Avant de me séparer d'elle, elle m'indiqua son palais et exigea de moi la promesse que je la reverrais. Je me retirais du lieu bruyant où je l'avais rencontrée lorsqu'un homme vint à moi et, dans l'élan d'une fureur dont je connus trop tard le motif, il me mit dans la nécessité de défendre ma vie qu'il attaquait. Je sortis vainqueur de ce combat malheureux. Mon agresseur expira dans

mes bras , en m'apprenant qu'il était l'amant de la duchesse d'A**.

Cette aventure , dont je déplorai les suites , me fortifia encore plus dans le parti que j'avais pris de ne plus voir la dame romaine. La mort de son amant fit un grand bruit à la cour. Sa famille est puissante. Elle voulut le venger ; mais on ignorait et la main qui l'avait frappé et des détails que j'avais intérêt à cacher. Ma sûreté était compromise. La moindre indiscretion m'eût perdu. Pour ne point éveiller les soupçons de mes ennemis, j'ai vécu depuis dans la solitude, ne confiant à personne et mes chagrins et mes alarmes.

J'appris que les parens du sei-

gneur qui avait succombé sous mes coups faisaient toujours des recherches. Cependant la duchesse qui avait sans doute deviné le coupable, loin de me faire connaître et de me livrer aux poursuites de mes ennemis, n'a cessé de me donner des preuves d'un intérêt véritable. J'en ignore la cause et ne sais que penser de tout ce qui m'arrive. Elle était hier près de nous, au monument fameux que nous avons visité, et voici ce qu'elle m'écrit. »

Nadour-Héli remit alors la lettre. Aubrey la lut. Elle engageait le jeune étranger à se trouver à une heure de la nuit dans un lieu indiqué, d'où un messager dévoué le

conduirait au palais où il était attendu.

La lecture de cet écrit donna lieu à un débat très-vif entre les trois amis. Aubrey et Léonti prétendirent que ce rendez-vous, dont on n'expliquait pas le motif, était un plan concerté par les ennemis de Nadour-Héli, et que, dans un pays où la perfidie aiguissait souvent dans l'ombre le poignard de la vengeance, on devait plutôt consulter la prudence qu'une bravoure entourée de dangers sans honneur. « Eh bien ! s'écria Nadour-Héli, si l'on en veut à ma vie, je saurai la défendre contre de vils assassins. — Ami, dit Aubrey, cédez à nos sages conseils, et laissez à notre

expérience le soin de rendre inutiles les coups que l'on veut vous porter. J'irai à votre place au rendez-vous de la nuit. — Non, dit Léonti ; accoutumé au langage de ces contrées , je me présenterai pour vous. Je saurai faire échouer toutes les tentatives criminelles. — Je n'y puis consentir , reprit le jeune Arabe , je ne souffrirai point que vous vous exposiez à des dangers qui me sont réservés.

Le ton avec lequel Nadour-Héli prononça ces paroles, ne permit plus d'insister sur des offres généreuses qu'une noble fierté lui faisait refuser. Aubrey eut donc recours à la ruse pour le garantir

malgré lui du danger qui le menaçait. Il obtint de lui la permission de l'accompagner. Un regard expressif fit comprendre à Léonti qu'il comptait sur lui pour l'exécution d'un projet qu'ils avaient à concerter à l'insu de Nadour-Héli. Tout étant ainsi arrêté, ils se rendent, la nuit, à l'endroit déterminé. Mais, d'après un plan convenu avec Aubrey, Léonti les a précédés. Il marche le premier au rendez-vous ; seul, mais armé, il est sans crainte, et d'avance, fier d'exposer ses jours pour sauver ceux d'un ami, son courage brave le danger attendu. L'heure sonne. Un esclave, enveloppé d'un large manteau, se présente et nomme tout bas Na-

dour-Héli. A ce nom Léonti lui prend la main et suit son guide qui ouvre une porte secrète, l'introduit dans un vaste jardin et disparaît.

Léonti s'avance à travers les bosquets sombres. Il écoute, des pas légers semblent venir de son côté. Il s'arrête. Une main presse la sienne; c'est celle d'une femme. Est-ce le présage d'un bonheur mystérieux? Il se reproche alors d'avoir privé son ami d'une heureuse rencontre à laquelle son cœur ne peut prendre part. Il se laisse conduire sous un feuillage épais, discret confident des plaisirs amoureux qu'on doit lui offrir. « O toi ! dit une voix passionnée, toi que

mes regards ont distingué, que mon cœur a choisi, apprends-moi si le tien veut partager tout ce que je ressens pour toi depuis le jour où je t'ai vu ; dis un mot , parle , et je vole dans tes bras. » — Léonti , interdit à ce discours , ne sait que répondre. Tout à coup un bruit peu éloigné , semblable au froissement d'une tunique , épouvante la femme qui vient de parler. Elle se serre contre Léonti , et , d'une main qu'elle pose rapidement sur sa bouche , elle donne le signal du silence ; elle-même n'ose respirer... La feuille desséchée sur la terre a frémi de nouveau. Plus de doute. On marche avec légèreté. Quelqu'un approche , et une voix se

faisant entendre près du groupe attentif : « Léonti ! dit-elle, Léonti ! tu oublies Bettina. » — Grand Dieu ! qu'ai-je entendu ? s'écria Léonti hors de lui, c'est elle ! c'est sa voix ! Bettina ! où donc es-tu ?... A ces cris imprudens une agitation soudaine se manifeste dans le palais. Des flambeaux circulent de toutes parts. Léonti, resté seul, ne sait de quel côté sortir. Il cherche le chemin qu'il a parcouru, il retrouve la première issue ; mais, près de s'échapper, il est atteint par des esclaves armés qui fondent sur lui. Il se défend avec fureur ; Aubrey et Nadour-Héli accourent à son secours. Le sang coule. Deux hommes du palais tombent sans

vie. Une éclatante lumière paraît au loin, et éclaire déjà le lieu du combat. Les trois amis fuyant sans se séparer, prêts encore à repousser une attaque nouvelle, rejoignent leur demeure à pas précipités.

Ils confient leur position à la loyauté éprouvée de leur hôte, qui s'empresse de les servir. Il leur apprend que la duchesse d'A** était la nièce du cardinal le plus puissant et le plus vindicatif de la cour de Rome. Son caractère altier est connu et redouté. On ne pourrait long-temps se soustraire à ses poursuites et à son autorité. Le moindre retard à fuir serait funeste. Il presse donc leur départ,

lui-même en fait les apprêts, et la nuit couvrait encore les campagnes de Rome de ses voiles sombres, lorsqu'ils prirent la route du duché de Modène.

Leur guide les conduisit chez un ami du généreux Romain. Ils y trouvèrent une discrète hospitalité. Là, retirés dans une maison des champs, à peu de distance de la ville, un repos que rien ne troublait, qu'embellissaient les soins les plus assidus, dissipa bientôt de trop justes alarmes. Mais on avait d'abord ignoré que Léonti avait reçu une blessure en se défendant. Nadour-Héli s'en aperçut le premier. Il fit à Léonti les reproches les plus tendres, lui prodigua les

secours les plus pressés, et lui fit promettre de ne sortir qu'après sa parfaite guérison.

Cette aventure, dans laquelle ils avaient couru les mêmes périls, resserra encore plus les liens qui les unissaient déjà. Léonti seul paraissait en conserver un souvenir qui, par intervalles, troublait sa raison. Aubrey obtint l'aveu de ses nouvelles inquiétudes. L'apparition de Bettina dans le jardin du palais poursuivait partout Léonti. Il la voyait le jour, lui parlait la nuit. Rien ne pouvait lui ôter de la pensée que Bettina était vivante; mais plus il y songeait, et moins il comprenait ce mystère impénétrable. Enfin, pour éclaircir ses doutes,

il pria Aubrey de lui raconter l'histoire de la jeune Morave revenue après sa mort pour suivre en tous lieux son amant, — Cher Léonti, lui répondit Aubrey, calmez-vous, je consens à vous satisfaire. J'ai conservé le manuscrit du récit que vous demandez, et je vais vous le lire.



HISTOIRE DE LA JEUNE MORAVE.

LA Moravie, qui s'étend vers le nord jusqu'aux champs de la Bohême et de la Silésie, touche du côté du midi au puissant empire dont elle est tributaire. Ses terres fertiles sont arrosées par des eaux

abondantes , dont les sources s'échappent des monts nombreux qui les traversent et qui ajoutent leurs sites agrestes aux cultures fleuries de la vallée , et la Morava roule avec rapidité ses flots bleuâtres auprès de la superbe Olmutz , antique capitale de la Moravie.

Au premier rang de la noblesse impériale brillait avec un éclat mérité la célèbre famille d'Alberg, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les d'Alberg s'étaient rendus fameux par une suite non interrompue de services signalés et de périls glorieux. Aussi, fiers de leurs droits conquis par des exploits qui créent les héros et les vertus qui les font chérir , ils vou-

laient transmettre d'âge en âge, et pur et respecté, leur nom devenu depuis long-temps historique. *Sacrifier la vie à l'honneur*, telle était leur devise.

Il restait de cette illustre maison deux frères qui, vaillans à la guerre, soutenaient la gloire de leurs aïeux, et une jeune princesse, modèle de grâce et de beauté.

Elzine vivait, en Moravie, dans le château de ses pères. Depuis quelque temps ses frères étaient revenus auprès d'elle, et, impatiens d'entendre le signal des combats, leurs vœux en hâtaient le retour. Pour oublier l'ennui d'un repos qu'ils supportaient avec peine, ils donnaient des tournois

où se réunissait l'élite des chevaliers de la Moravie. Elzine faisait les honneurs de ces fêtes avec cette bonté ravissante qui, indulgente pour tous, aimable pour le bonheur qui brille, mais plus occupée du malheur qui souffre, va au-devant de ses besoins, et ne permet pas à sa plainte de se faire entendre.

Mais déjà Elzine cherche la solitude. Les hommages l'importunent, et, seule avec Athalise, l'amie de son cœur, la confidente de ses secrets les plus chers, la généreuse Athalise qui a pour elle le dévouement le plus absolu, Elzine répand des larmes qu'il faut cacher

à l'orgueil soupçonneux de ses frères.

Bientôt la guerre se déclare. L'ordre est arrivé de partir sans retard. « Ma sœur, dit en s'éloignant le jeune d'Alberg, appelée comme nous à soutenir le nom honoré de notre maison, en notre absence, vis dans la retraite. Ne permets pas qu'un souffle impur s'élève jusqu'à la vertu d'Elzine. Souviens-toi que pour une jeune beauté l'honneur est la fleur de la vie. Si le sort trahit le succès de nos armes, tu apprendras que notre amitié a tout prévu et rien oublié. Adieu, ma sœur... — Adieu ! répète, à voix basse et les yeux humides de larmes, un jeune cheva-

lier qui suit d'Alberg , adieu , Elzine !..... songe à notre amour et aux gages ignorés et si chers que je laisse après moi. Ils sont déjà loin, et cette voix discrète retentit encore douloureusement dans le cœur d'Elzine qui tombe dans les bras de sa chère Athalisé.

Conduite dans son appartement, Elzine veut se cacher à tous les yeux. Elle défend à tout le monde d'approcher de la demeure écartée qu'elle a choisie. Là , ses pleurs coulent avec abondance. Elle en arrose sa couche, elle en couvre le sein de son amie , qui pleure avec elle , la console , lui prodigue les plus touchantes cares-

ses, et ne peut rappeler le calme dans cette âme tourmentée.

« O Athalise ! chère Athalise ! dit Elzine, j'en mourrai. Toi seule me reste pour appui dans la plus cruelle douleur. Que faire ? que devenir ? ô ciel ! prends pitié de moi ! »

La fièvre s'est déclarée. Son mal augmente. Minuit sonne. Le côté du château qu'elle habite est désert. La nuit favorise un projet hardi. Athalise part. Seule, sans témoins, elle frémit d'effroi. Son pied tremble au moindre froissement de la feuille qu'elle foule dans l'obscurité ; mais peut-être que par le mystère de son éloignement elle sauve son amie. Le cœur

d'une femme, faible pour ses propres souffrances, est animé d'un courage divin, d'un dévouement sublime pour servir les êtres malheureux qu'elle aime.

Le lendemain de cette nuit cruelle, Athalise ne parut point au château. Elzine alarmée comptait les heures, les momens. Mille obstacles s'offrirent alors à ses tristes pensées. Le bonheur de toute sa vie, sa vie peut-être dépendait du secret dangereux d'une démarche que tout la forçait à cacher, et qu'un rien pouvait trahir.

Enfin, une marche vive et connue d'elle se fait entendre. La porte s'ouvre : c'est Athalise. Son regard assuré, son doux sourire

annoncent une heureuse nouvelle. Elle a réussi. Elzine attendrie la serre long-temps dans ses bras, et son silence expressif parle au cœur de son amie.

Cependant quelques mois s'étaient écoulés, et Elzine se plaignait de n'avoir point reçu de nouvelles de l'armée, lorsqu'un courrier arriva en toute hâte au château, et lui remit une lettre. « Allez, dit Athalise au messenger, rejoignez les frères d'Elzine, et dites-leur que leur long silence et les dangers de la guerre ont alarmé sa tendresse, et l'ont mise dans l'état où vous la voyez. Leur prompt retour lui rendra la santé. »

Le messenger s'éloigne. Elzine

brise, le cachet et lit d'une voix
tremblante :

« Chère Elzine !

» Le succès a couronné nos ar-
» mes. Nous avons perdu des
» guerriers chers à notre amitié ;
» mais une paix glorieuse est le
» prix de nos exploits. Demain
» nous arriverons au château avec
» le gouverneur de la Moravie qui
» désire te voir. Prépare-toi à lui
» témoigner tous le plaisir que nous
» fait éprouver l'honneur qu'il nous
» accorde.

» A demain, ma sœur.

» ÉRIC D'ALBERG. »

« Athalise, as-tu bien entendu ?
Nous avons perdu des guerriers

chers à notre amitié, dit mon frère. Tiens, lis, je tremble. — Rassurez-vous, dit Athalise, la guerre moissonne les guerriers ; mais le sort épargne souvent parmi eux l'objet de nos vœux les plus chers ; et d'avance ne vous livrez pas à de cruelles alarmes. — Ah ! répond la princesse, comment cacher ma douleur aux yeux de mes frères ? — Il le faut, prenez courage. — Et le prince Adalbert, que vient-il faire ? — Il désire vous voir — Me voir !... que veut-il ? Athalise, je ne sais pourquoi ; mais tout m'effraie, tout me tourmente.»

Le lendemain le château se remplit d'écuyers. Une troupe de chevaliers précédait l'arrivée du

gouverneur. Elzine avait rassemblé toutes ses forces pour cacher sa tristesse et recevoir ses frères. Ils parurent, ils volèrent dans les bras d'Elzine. Mais elle cherche des yeux un chevalier qu'elle ne voit pas. Elle n'ose interroger tout ce qui l'entoure. « Mon frère, dit-elle enfin à Éric, j'ai tremblé pour vos jours. Vous avez triomphé, j'en bénis le ciel ; mais, s'il faut vous en croire, votre amitié a fait des pertes bien chères. — Oui, ma sœur, dit d'Alberg, la victoire coûte souvent plus de larmes aux vainqueurs qu'aux vaincus. — Et Fernand, votre compagnon d'armes?... — Hélas ! — Il vous avait sauvé la vie dans un combat. —

C'était mon fidèle ami, je le regrette, je le pleure. — Il n'est plus ? dit Elzine en s'appuyant sur Athalise. — Il est mort avec gloire en vous nommant, ... il était si dévoué à notre maison. — Fernand n'est plus ! répète Elzine d'une voix mourante. — Tel est le sort des armes, ajouta d'Alberg. »

Le gouverneur arrive en ce moment. « Ma sœur, dit Éric, voilà le prince. Excusez-la, ajoute-t-il, en s'adressant au gouverneur, les dangers que nous avons courus ont affaibli ses forces, et sa tendresse pour nous nous la rend encore plus chère. — Et plus belle ! dit Adalbert en regardant Elzine. »

Elzine se retira dans ses appar-

temens. Ses frères même, alarmés de sa pâleur, exigèrent qu'elle évitât les fatigues d'une fête. Le gouverneur la vit s'éloigner à regret, et l'exprima avec un intérêt si tendre, qu'Elzine en fut troublée; mais tout le monde se méprit sur le sujet de son émotion.

Ses craintes n'étaient que trop fondées. Ses frères songeaient depuis long-temps à lui donner un époux digne d'elle et de leur ambition. Ils en avaient parlé au prince, leur ami, et sa visite au château n'avait pas d'autre but.

Adalbert avait souvent entendu répéter l'éloge d'Elzine. Dès qu'il l'eût vue, il trouva sa beauté au-dessus de sa renommée, et le

même jour il déclara son désir de s'unir à elle. Les d'Alberg lui donnèrent leur parole, et sur-le-champ ils avertissent Elzine de se préparer à un hyménée qui comblait tous leurs vœux. Que répondre à des frères que l'ambition seule dirige? Quelle résistance opposer à des désirs non partagés, mais que nul obstacle ne peut arrêter? Quel aveu fallait-il faire?... Obéir était le seul parti qui restait à Elzine, et le cœur gros de soupirs, les yeux remplis de larmes qu'il fallait dévorer, elle fut à l'autel promettre un cœur perdu pour le bonheur.

Mais son extrême abattement un jour où tout devait sourire à ses vœux, inquiète l'amour d'A-

dalbert ; empressé de la conduire à Olmutz dans son palais , il prodigua tous les plaisirs de sa cour pour plaire à Elzine que rien ne pouvait distraire de sa profonde tristesse. Le prince attribua cette constante mélancolie à la réserve d'une jeune beauté élevée dans la solitude ; et bientôt , plus heureux près d'une épouse adorée , il eut d'elle un fils qu'on nomma Oscar.

Athalise avait suivi son amie ; mais le gouverneur lui avait vainement offert de se fixer à la cour. Elle refusa toujours de quitter une demeure délicieuse qu'elle habitait non loin de la ville. C'est dans cette retraite charmante , embellie par l'amitié d'Elzine , qu'Athalise vi-

vait heureuse, élevant avec un soin extrême la jeune Thélémy qui l'accompagnait toujours dans ses visites au palais.

Oscar et Thélémy étaient à peu près du même âge. Ils croissaient, embellissaient ensemble. Oscar était vif, turbulent, mais généreux et prompt à réparer le mal qu'il avait fait. Thélémy toujours douce, caressante, semblait résignée à souffrir. Ainsi le caractère naît, s'annonce et se développe avec nous.

Au milieu de tous ces jeux, vains plaisirs d'un âge ignoré et qui s'ignore lui-même, le jeune prince, né pour commander, voulait déjà tout diriger. A la moindre

résistance, il s'empportait et renversait ces édifices mobiles qui avaient coûté tant de soins à leurs mains impatientes; mais une aimable sensibilité suivait de près sa colère. Il volait aussitôt dans les bras de Thélémy, l'embrassait, la consolait, et plus sage, désormais, il jurait de lui obéir. Thélémy pleurait et disait avec une expression touchante : « Que je suis malheureuse ! » Hélas ! ce cri de l'enfance, échappé à un chagrin aussi léger que l'objet qui l'a produit, sera peut-être un jour le seul que son cœur pourra redire.

Ainsi passent ces premiers moments de la vie, à peine sentis, aussi vite oubliés; ainsi s'envolent

ces années heureuses où, si près des passions qui commencent et si loin d'en prévoir les orages, on jouit d'une tranquillité qui, bientôt perdue, ne revient jamais, et qu'on regrette toujours.

Thélémy était parvenue à cette époque charmante où tout s'embellit à nos yeux. Chaque printemps faisait éclore en elle une grâce de plus. Cette amitié si naïve, si pure, qui jusqu'alors l'avait unie à Oscar, devenait tous les jours, en dépit d'elle, un sentiment plus tendre, et le besoin de le sentir avait fait naître le désir de le cacher.

De son côté, Oscar, plus timide en approchant de Thélémy, ne pouvait se rendre compte du nou-

veau trouble qu'il éprouvait. Tous deux étaient plus silencieux , plus réservés. De loin ils faisaient mille projets de tout se dire, et de près ils n'osaient parler. Forcés de se voir plus rarement, ils le désiraient davantage, et c'est alors qu'échappant à cet épanchement accoutumé de l'enfance, à cet abandon délicieux du cœur, ils se livraient innocemment à tous les charmes d'un danger encore ignoré, mais tout près d'éclater.

Un bal que l'on donna à la cour leur apprit qu'un amour tumultueux avait remplacé leur confiance ingénue. Thélémy y parut avec tous les attraits du bel âge, ne cherchant point à plaire et plaisant

à tout le monde ; elle était l'objet de tous les vœux , le sujet de toutes les remarques flatteuses. Belle sans vouloir le paraître, et légère comme la bergère des bois, elle dansait, sa grâce était ravissante. Oscar était ému, enchanté. A chaque cri d'admiration excité par elle, on le voyait tressaillir , et lorsqu'on louait Thélémey, on eût dit que la louange lui était adressée, tant elle flattait son amour. Mais au milieu des groupes variés où chacun se livre au plaisir d'une danse animée, chaque fois qu'une main étrangère pressait la main de son amie, il pâlisait, rougissait tour à tour, et lui-même, s'il essayait de former quelque pas près d'elle, le désir qu'il avait de

lui plaire augmentait son embarras. Ainsi, toujours agité par l'espoir d'être aimé d'elle, et encore plus par la crainte de ne pas l'être, Oscar, jeune, charmant, oubliait tous ses avantages et devenait le plus timide des hommes, parce qu'il en était le plus amoureux. O trouble des sens, délire du cœur, vagues désirs, tourmens si doux, délices d'un premier amour ! Quels plaisirs que les vôtres ! C'est alors que la vie n'est que le plus beau des rêves, pourquoi ne dure-t-il pas toujours ?

Cependant Athalise dont la santé s'altérait chaque jour, était trop faible pour venir au palais. Elzine allait souvent la consoler et la ser-

vir. Le jeune prince était tourmenté de ne pas voir Thélémy. Ne pouvant plus résister à son inquiétude, il prie, presse et décide sa mère à l'envoyer lui-même chez Athalise.

Il a bientôt franchi l'espace qui le séparait de sa jeune amie. Le premier objet qui frappe sa vue est Thélémy occupée à broder une écharpe. Interdite à son approche, et ne trouvant point de paroles pour exprimer sa surprise, elle se lève, se trouble, et cet embarras, indice d'un amour qui se trahit, donne au jaloux Oscar des soupçons qu'il n'ose encore faire éclater; mais ses regards parlent pour lui. Après un moment de silence : « Ma

présence vous gêne, je le vois, je suis indiscret. — Indiscret ! vous ? et pourquoi ? dit Thélémy. — Cette écharpe... — Qu'avez-vous ? — Cette écharpe charmante est pour un chevalier ? — Oui, Oscar, elle est pour un chevalier. — Il vous aime ? — Je le crois. — Et vous l'aimez ?... » Thélémy se tait et soupire. « Ah ! dit Oscar avec un mouvement de dépit, si je savais !... — Arrêtez, prince, et n'outragez pas votre amie. Une jalousie qui blesse est un sentiment indigne de tous deux. — Pardonne, pardonne, ô Thélémy ! je crains de n'être point aimé de toi. — O mon Dieu ! l'entendez-vous ? il dit que je ne l'aime pas ! Oublie-t-on jamais

son premier ami? — Ton premier ami! oui, je le suis; mais l'amitié, chère Thélémy, l'amitié suffit-elle toujours à tous nos vœux? Ah! je sens... — Parle?.. — Je t'aime comme une sœur! — Je te chéris comme un frère! — Je voudrais te voir à toute heure, à tous momens, en tous lieux. — Je le voudrais aussi. — Quand je te vois... — Quand tu parais... — Mon cœur s'arrête d'abord. — Le mien s'arrête de même à ta vue; et puis... — Et puis... il bat avec une force! — Cher Oscar! — Thélémy!.. » Un doux silence succède à cette scène animée; mais le plus tendre aveu est près de les trahir.

« Thélémy, reprend Oscar, je

vais partir. — Tu pars? — Cette nuit pour l'armée. Mon père l'ordonne. — O ciel! pour l'armée! tu vas exposer des jours qui me sont si chers! — Dans trois jours je serai de retour près de toi. — Tu le promets? — Je te le jure. — Eh bien! attends... prends cette écharpe. C'est pour toi que je l'ai préparée. Qu'elle soit ta parure. Regarde sous ce pli, c'est ton nom. Lis : Pour Oscar. Voilà le chevalier auquel je la destine. — Ah! dit Oscar enchanté, permets à ma joie... » Thélémy s'échappe de ses bras, en lui criant : « N'oublie pas Thélémy. — Moi! l'oublier? jamais! jamais! » répète le prince à sa bien-aimée qui déjà ne l'entend plus.



Fier de porter cette écharpe chérie, il se croit invincible, il court, se précipite, arrive au palais, va, vient, retourne cent fois dans les lieux chers à ses premiers souvenirs. Il parcourt les bois aimés de son enfance. Il voit l'antique chapelle où son cœur, vierge encore, fit le premier serment d'amour, et le bosquet solitaire, discret asile d'un bonheur sans alarmes, et la rose blanche, préférée par elle, simple ornement d'un sein plus charmant que la fleur qui le pare, et l'arbre hospitalier dont l'écorce mobile change, se reproduit, change encore, et toujours conserve l'empreinte de son chiffre amoureux. Tout l'attendrit, tout le char-

me , tout parle à son âme émue. Cependant, couvert de son armure et paré de son écharpe, il a pris les ordres de son père ; il va partir pour l'armée. Il part !... mais déjà, plus impatient d'amour que de gloire , il rêve au moment du retour.

Athalise ne se rétablissait pas. Thélémy se rend aux ordres d'Elzine qui désire lui parler. Elle pénètre dans les vastes jardins du palais, et s'avance à pas lents dans des lieux jadis si animés. Maintenant ils paraissent déserts. Oscar n'y était plus. Un charme involontaire l'attire vers un oranger, son arbre chéri, que ses jeunes mains ont

soigné. O surprise ! un papier est suspendu à une branche. D'un pied léger elle s'élance , saisit l'écrit mystérieux , l'ouvre en tremblant et lit :

Amour pour elle !

La voir , l'aimer , être aimé d'elle ,

Voilà mes vœux.

J'y pense à toute heure , en tous lieux.

Je l'aime tant ! elle est si belle !

Que je redis la nuit , le jour :

Amour pour elle !

Amour !

Ami fidèle ,

Long-temps je sus qu'elle était belle.

Amant jaloux ,

Bientôt je fis des vœux plus doux.

Au cœur l'amitié suffit-elle ?

Quand on redit la nuit , le jour :

Amour pour elle !

Amour !

Amour pour elle !

Est un cri charmant, digne d'elle ,

Il part du cœur.

Loin de son regard enchanteur ,

J'attends ; je cherche , je l'appelle ,

Et je redis la nuit , le jour :

Amour pour elle !

Amour !

Elle relit mille fois cet aveu si tendre qu'Oscar a écrit, qu'il n'a point osé prononcer. Rayonnante de joie, elle paraît devant Elzine qui lui dit : « Vous m'apportez une heureuse nouvelle. — Hélas ! non , répond Thélémy en rougissant. Connaissiez la cause du contentement que vous avez pu voir d'abord sur mon visage. Chaque fois que j'arrive dans ce palais où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie, je ne

puis résister à une émotion que tout fait naître. Ces lieux me rappellent tant de doux souvenirs ! Tout m'y plaît , ici j'aime tout.... jusqu'à l'air qu'on y respire. — Poursuis, Thélémy, j'éprouve à te voir , à t'entendre , un plaisir !... mais réponds. Au milieu de tous les objets qui flattent ici tes yeux , réveillent tes souvenirs , intéressent ton cœur , ne sens-tu aucun désir qui t'amène , t'attire vers moi ? — Je suis la fille d'Athalise. — La fille d'Athalise ! répond tristement Elzine. — Vous êtes l'amie de ma mère. Ce titre m'est bien cher , il m'inspire pour vous du respect , une vive reconnaissance.... — Et rien de plus. — Le

reste est pour ma mère. — Pour ta mère, Thélémy ! et pour moi ? — Je n'ai point , je ne puis avoir pour vous le même amour. — Arrête , Thélémy , tu me perces le cœur. — Madame , pardonnez..... — Chère enfant ! reprit Elzine d'une voix émue , tu aimes donc bien Athalise ? — Qui n'aimerait pas une mère ? Une mère nous donne la vie , ouvre notre berceau , protège nos premiers pas , sèche nos premières larmes , s'embellit de notre bonheur. Son amour nous suit en tous lieux. Elle ne nous abandonne jamais.... Madame , qu'avez-vous ? je vous vois pâlir et pleurer. — Continue , Thélémy , parle , parle encore , parle

toujours. Je ne puis me lasser de ta vue, de tes discours, de tes sentimens. Je t'aime aussi... je t'aime peut-être beaucoup plus que je ne puis te le dire. Ainsi donc, Athalise? — Son état alarme toujours ma tendresse. — Le ciel nous épargne un tel malheur; mais, enfin, si tu la perdais... — Ah! ne me donnez pas cette crainte cruelle. — Si elle s'éloignait de toi? — Elle! s'éloigner de moi! impossible. Elle ne le voudrait pas. Je la suivrais partout. Une mère ne quitte jamais son enfant. — Cruelle Thélémy, ajoute Elzine, en fondant en larmes; non, tu ne sais pas, tu ne sauras jamais peut-être tout le mal que tu fais à mon cœur. Écoute.

Quelquefois une mère est forcée de quitter son enfant. Un malheur, un malheur affreux, des raisons puissantes, que te dirai-je enfin?... Il est dans la vie des positions terribles, inexplicables, que tu ignores encore. Une mère semble abandonner l'enfant de son amour. Elle dévore ses larmes, cache ses soupirs, et souvent, victime d'un rigoureux devoir, là où vit sa fille chérie, dans le même lieu, près d'elle, dans ses bras, alors que tous ses sens sont agités, son âme émue, sa poitrine brisée par des chagrins soufferts dans le silence, alors même, elle ne peut montrer, on ne doit voir dans son sourire qu'une indiffé-

rence feinte , dans ses yeux qu'une tristesse cachée, et sur son visage qu'une froide insensibilité. Chère Thélémy , plains une mère forcée de quitter son enfant , plains-la , pleure sur elle. Elle est bien coupable ; mais elle est encore plus malheureuse. Elle languit , elle souffre , son cœur peut se trahir , elle est morte à la vie. Ah ! ma fille... — Madame , vous avez du chagrin , j'en ignore la cause. Mais je le vois à vos pleurs , vous êtes bien à plaindre. — Oh ! oui , bien à plaindre ; mais en ce moment ta voix me console. — Elle vous consolera toujours. — Toujours ! — Du moins , je l'espère. Si vous vouliez , vous pourriez me tenir

lieu de mère, être ma mère aussi.

— Ah ! parle, que veux-tu dire ?

— J'aime Oscar. — Je le sais. L'amitié vous unit. — L'amitié ! non, c'est bien davantage, maintenant, Oscar m'aime aussi comme moi, et c'est... — Achève. — D'amour.

— Malheureuse ! — Grand Dieu ! madame, vos regards me font trembler. Écoutez-moi. Je ne suis point coupable. C'est Oscar qui le veut. Je ne l'ai point séduit ; mais séduite comme lui, je l'aime ! oh ! je l'aime tant que mon cœur peut aimer. Mes vœux sont purs, et si je pouvais être son amie, son amante, son épouse... — Toi ! l'épouse d'Oscar ! impossible ! — Hélas ! je le sais, Oscar est un prince

puissant, sa mère règne en ce palais, la mienne vit de ses bontés; moi, je ne suis rien... peu de chose... je suis la fille d'Athalise. — Thélémy, éloigne-toi. J'ai besoin d'être seule. Que ce secret reste entre nous. Renonce à ton amour. N'aime plus Oscar. Je te le défends. Ne viens plus au palais. Un jour je te dirai... tu sauras tout. Ne t'afflige pas. Embrasse ton amie. Va, pars, retourne chez Athalise, dis-lui... mais non, j'irai te rejoindre, te consoler... Adieu, adieu!... » Pauvre mère! ses sanglots lui coupent la parole. Elle serre Thélémy dans ses bras, lui fait signe de se retirer, et cache de ses deux mains son visage inondé

de larmes, en répétant d'une voix déchirante : « Que je suis malheureuse ! Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !... » Thélémy, confuse, interdite, s'éloigne en pleurant.

Mais déjà Oscar est de retour. Il arrive, animé de la plus douce espérance, et le premier objet qui s'offre à lui dans le jardin qu'il traverse avec rapidité, est Thélémy désolée. — « Arrête, dit-il, pourquoi ces pleurs ? Ils redoublent à mon approche. Tu ne me réponds point. Thélémy, hâte-toi, parle, parle, enfin, explique-toi, je le veux, je l'ordonne, je t'en supplie. — Oscar, nous ne nous verrons plus. C'est la dernière fois. — Quel langage !

— Ta mère... — Eh bien ! — Me défend de t'aimer. Notre union est impossible. Trop de distance nous sépare. — Dissipe tes craintes, confie-toi à ma foi. Je verrai, je parlerai, je déciderai ma mère. Elle ne pourra résister à mes vives instances. Elle entendra la voix d'un fils qu'elle aime, la prière d'un amant qui t'adore. Elle nous unira, j'ose te l'assurer. Tiens, la vois-tu à travers la fenêtre de son appartement ? Tendre mère ! elle nous suit des yeux. Elle nous regarde avec amour, elle pleure, elle m'a reconnu, elle m'appelle. Entends-tu ? Viens, viens, Thélémy, courons nous jeter à ses pieds. »

Il dit, entraîne Thélémy qui fait

de vains efforts pour s'y opposer. Il n'entend plus rien. Il n'a plus qu'un vœu, qu'un espoir, qu'une idée. Il tombe aux genoux d'Elzine, et lui présentant Thélémy : « O ma mère, dit-il, voilà l'amie de mon enfance, la compagne de toute ma vie, l'épouse que mon cœur a choisie. Consentez à notre bonheur. — Oscar ! mon cher fils ! reviens de ton égarement. — Unissez-vous. — Vous unir ! que demandes-tu ? Jamais, jamais ! — Eh bien ! craignez mon désespoir. Encore un refus, et j'expire à vos yeux. — Oscar ! arrête, je t'en conjure. Tremble. Tu m'y forces. Apprends donc quel est l'obstacle invincible qui s'oppose à tes vœux. Thélémy est

ta sœur. — Je suis la sœur d'Oscar ! — Qui ? moi ! frère de Thélémy. — Oui, je suis votre mère à tous deux. Mes enfans ! j'ai parlé ; je l'ai dû pour prévenir un crime affreux. Ce secret terrible m'est échappé. Gardez-le bien. Ma vie, mon honneur, le vôtre, tout dépend de votre silence. Athalise, cette généreuse amie qui a pris soin de Thélémy... Mais, près de moi... un bruit... O ciel ! mon époux ! Tout est perdu. »

« Gardes ! s'écrie le gouverneur, chassez cette jeune fille ; vous, Harold, conduisez mon fils dans ses appartemens. Je le confie à votre zèle. Vous m'en répondez sur votre tête. — Gardes ! dit Oscar, res-

pectez-la , ou craignez ma colère. »

Elzine est portée mourante sur son lit. Adalbert s'est éloigné. Instruit de l'arrivée de son fils, il venait le voir, lorsqu'en approchant de l'appartement d'Elzine, le débat qui s'y passait avait arrêté ses pas. Frappé de surprise en écoutant, il avait redoublé d'attention. C'est ainsi que le hasard découvrit un secret qu'une prudence nécessaire avait rendu impénétrable pendant tant d'années. Maintenant que fera le gouverneur? L'orgueil du rang, sa confiance trahie, un mystère si long-temps protégé, tout irrite ses esprits troublés, et étouffe en son âme les sentimens généreux. Il peut

tout, et déjà son seul désir est d'abuser de son autorité. Retiré dans son cabinet, il ne forme que des projets de vengeance, il donne les ordres les plus sévères et refuse de se rendre aux vœux d'Elzine qui demande à le voir, à lui parler avant de mourir.

Oscar apprend le danger de sa mère, un ami fidèle lui a donné cette triste nouvelle. Vainement son père a ordonné qu'il restât enfermé dans ses appartemens. Il saisit le fer d'un garde qui veut le retenir et menace d'en frapper l'imprudent qui oserait s'opposer à son passage. La résistance disparaît. On respecte un jeune prince animé par la colère et l'amour filial.

Rien ne l'arrête. Il court à l'appartement d'Elzine, il ouvre. Quel tableau ! Des femmes en pleurs, un morne silence, et sa mère expirante ! Elzine lui tend la main, et lui montrant le ciel : « Cher Oscar, dit-elle, d'une voix éteinte, nous nous reverrons dans un autre monde. C'en est fait, je vais mourir. Ton père n'a pas voulu entendre ma justification à mon dernier soupir. Tu plaideras ma cause près de lui. O mon fils ! viens, je te sens encore presser ma main glacée. Reçois mes derniers embrassements. Veille sur le sort d'Athalise et de Thélémy... Adieu, Oscar, cher Oscar !... souviens-toi de ta mère... » Ses yeux se ferment et sa

voix expire sur ses lèvres en nommant Thélémy !..

Le désespoir d'Oscar est impossible à décrire. La perte d'une mère est un de ces malheurs qui, absorbant toutes les forces de la douleur, n'en laissent point pour l'exprimer. Oscar éclate tantôt en sanglots entrecoupés, et tantôt, le regard fixe, immobile près d'Elzine inanimée, il la considère avec ce calme effrayant, cette stupeur qui est l'indice d'un profond accablement. Enfin sa sensibilité se réveille; on l'arrache à l'appareil de mort qui l'entourne. Il traverse en furieux les flots tumultueux du peuple rassemblé devant le palais et demandant à grands cris que

l'on sauve sa bienfaitrice. Elzine est morte pour eux ; mais elle vivra toujours dans le souvenir des malheureux qu'elle a consolés.

Oscar est arrivé à la demeure d'Athalise ; il ne trouve plus que des débris. Épouvanté de ce qu'il voit, il ne peut en croire ses yeux. Il interroge. Il apprend qu'un ordre du gouverneur publié depuis plusieurs jours, avait fait démolir cette maison ; qu'Athalise et Thélémny étaient bannies à jamais de la Moravie, et que nul ne pouvait leur porter du secours sans encourir la disgrâce du prince. Accablé, anéanti de tout ce qu'il entend, il ne sait plus que devenir, de quel côté tourner ses pas. Il s'avance au

hasard sur la route qui s'offre à lui. Il questionne tous ceux qui se présentent sur son passage et se hâte de poursuivre ses recherches pour sauver, s'il en est temps encore, et l'amie de sa mère et sa sœur bien-aimée.

Cependant, chassées de leur demeure, Athalise et Thélémy ont fui devant les gardes qui les poursuivaient. Errantes, abandonnées du ciel et des hommes, sans asile, sans amis, elles se traînent sur le chemin de l'exil dont l'étendue effraie par avance leurs cœurs abattus. Athalise, à peine sortie d'une douloureuse maladie, sent à chaque instant ses forces s'affaiblir. Son âme seule la soutient encore et

se montre supérieure à l'adversité. Elle s'est perdue pour son amie. Cette idée lui donne le courage de supporter ses souffrances. Le malheur qui abaisse et humilie les caractères timides relève l'énergie des âmes élevées. Mais Thélémy, désespérée par le tableau de tant de misère, suit sa mère adoptive et verse un torrent de larmes. « O Dieu ! dit-elle, tout le monde nous abandonne. Voyez, chacun détourne ses regards de nous. On nous fuit. Oscar aussi. Ne sait-il pas que je souffre ? — Il faut l'oublier, répond Athalise. — L'oublier !.. quand l'amour me dévore. — Thélémy, c'est ton frère. — Il ne l'est à mes yeux que depuis quelques jours, et

il fut mon ami, mon amant, depuis que je respire. Le cœur oublie-t-il un si long bonheur pour un seul moment d'infortune? — Mon enfant, tu t'égares, n'aggrave pas les tourmens de notre position. Tu le vois, elle est affreuse. — O ciel! ne m'avez vous fait naître que pour le malheur. — Calme-toi, je t'en conjure, disait Athalise attendrie. — Ah! ce n'est que pour vous que je pleure. — Aimable enfant!.. — Vous avez tout fait pour Thélémy. — Paix! Thélémy, silence! — Je vous dois tout, je vous dois plus que la vie, et c'est moi, moi qui vous fais mourir. — Silence donc! tu me fais mal. — Vous ne m'avez jamais abandon-

née, vous ! Cependant vous n'étiez pas ma mère, et celle qui l'était... — Que dis-tu ? quelles plaintes oses-tu faire ? Chère enfant, la douleur rend ton cœur coupable. N'accuse pas ta mère, tu n'as que ton malheur ; elle en a deux : un seul, le tien est pour elle le plus horrible de tous. Ta mère n'y résistera pas. Je la connais. Peut-être même, peut-être qu'en ce moment, près de perdre la vie, elle bénit l'enfant qui la condamne. — Ma mère ! dit Thélémy, en jetant un cri douloureux ; pardonne, ô ma mère ! pardonne à ton enfant malheureux. Athalisé ! à genoux, prions pour elle !... » Si une âme pure, une prière fervente et des

pleurs religieux plaisent au Dieu par qui tout vit, tout souffre, les vœux d'Athalise et de Thélémy s'élèveront jusqu'à lui.

Deux jours se passèrent ainsi. Déjà le besoin se faisait sentir. « Arrêtons-nous, dit Athalise, je ne puis plus me soutenir... - j'ai froid... j'ai soif... un peu d'eau !... » et en prononçant ces paroles de détresse, elle tombe au pied d'un arbre. Thélémy voit le danger de son amie. Son corps défaillant se ranime. Le désir de la sauver est sa seule pensée. Elle court, cherche partout un secours pressant... le dernier peut-être. Elle donnerait sa vie pour trouver une eau limpide, une source, son seul espoir,

son seul refuge. Elle avance dans les champs, à travers les ronces et les graviers rocaillieux. Ses pieds délicats sont meurtris ; mais elle ne ressent aucune douleur. Elle fait ainsi beaucoup de chemin, et tous ses efforts sont inutiles. Enfin, au détour d'un bois, et sous un roc écarté, elle croit entendre le doux murmure d'une cascade qui jaillit. Elle vole de ce côté. Une eau claire arrose la verdure. Elle en remplit ses deux mains ; et, haletante, couverte d'une froide sueur, elle se presse de rejoindre Athalise... Grand Dieu ! elle est étendue sur la terre. Sa tête est tournée du côté où elle a vu partir Thélémy. Sa bouche est entr'ouverte et

semble redire un dernier adieu. Thélémy la croit assoupie. Elle l'appelle. Point de réponse. « Athalise ! dit-elle, amie si chère , réveille-toi , c'est Thélémy !... Elle t'apporte la vie. Athalise ! entends-moi. » Tout se tait. L'effroi s'empare de Thélémy , l'eau échappe de ses mains. Elle prend Athalise dans ses bras, la serre sur son cœur éperdu, l'inonde de larmes, et redit encore son nom avec l'accent le plus douloureux. O qu'alors la voix de Thélémy était déchirante ! mais hélas ! vains efforts ! plus d'espoir ! Athalise ne la reverra plus. Son cœur est froid. Il ne bat plus sous la main de sa fille désolée ; ses

yeux sont fermés pour toujours.

Thélémy n'a plus la force de résister à ce dernier malheur. Elle court échevelée sur la route. Une voiture passe. Elle se jette aux pieds des chevaux. La voiture s'arrête. Un étranger descend. Thélémy ne parle pas ; mais sa main indique l'objet de ses cruelles alarmes. Elle entraîne l'étranger qui considère Athalise avec attention. L'œil de Thélémy est fixé sur les regards du protecteur que le ciel lui envoie. Il ne tarde pas à s'apercevoir que tous les secours de l'art sont inutiles. Il prononce l'arrêt fatal. Soudain un affreux sourire se montre sur les lèvres décolorées

de Thélémy. Sa tête s'égare. Elle répète des discours qui sont l'indice effrayant d'une démente qui commence.

En ce moment, Oscar, qui depuis long-temps suivait les traces de Thélémy, l'aperçoit de loin. Il se précipite vers elle et s'écrie : « Thélémy ! Thélémy ! je te retrouve enfin... O ciel ! dans quel état !... C'est moi ! regarde, reconnais-moi. » — Thélémy le regarde, mais ne le reconnaît plus. Oscar la prend dans ses bras ; elle y perd connaissance. Pendant que l'étranger emporte le corps d'Athalise, le jeune prince au désespoir soutient Thélémy. Ils montent et la voiture s'éloigne.

• Cet étranger était Odolzi, médecin célèbre qui consacrait des talens admirés en tous lieux aux souffrances de l'humanité. Dans un château, placé au pied d'une chaîne de montagnes ombragées d'arbres, site enchanteur et favorable aux secrets de son art, il donnait à des malheureux que des désastres inattendus, des infortunes diverses et leur raison perdue, avaient exilés du monde, les soins les plus habiles, fruits précieux d'une étude approfondie. On voyait dans cette demeure, embellie de tous côtés par une nature riante, des insensés jadis heureux, enviés ; maintenant, tristes objets de pitié et encore pleins de vie, ils ignorent qu'ils

ont vécu pour la société, dont ils sont à jamais oubliés. Tableau douloureux de la destinée des hommes ! Hélas ! plus d'une femme victime d'une sensibilité trop exaltée , injustement trahie , demandait encore à l'écho muet de la solitude l'amour perdu d'un amant toujours adoré!... C'est là que fut conduite Thélémy.

FIN DU PREMIER VOLUME.

59705460

LORD RUTHWEN,

OU

LES VAMPIRES.



SUITE DE L'HISTOIRE DE LA JEUNE MORAVE.

OSCAR était inconsolable. Il ne voulait plus s'éloigner de Thélémy. Il la servait, suivait partout ses pas. Plus d'une fois il faisait entendre à son oreille les noms si doux et de frère et de sœur. Thélémy était insensible à tout ce qu'il disait. Rien ne pouvait la tirer de sa silencieuse douleur.

Quelques jours s'écoulèrent, et le désespoir d'Oscar annonçait qu'il avait perdu toute espérance. Odolzi voulant apporter quelque soulagement à sa peine : « Venez, prince, lui dit-il un jour, venez être témoin d'une scène intéressante qui peut-être rendra un moment la raison à l'amie que vous pleurez. Il est peu d'âmes assez oubliées de la nature pour être insensibles aux effets d'une musique harmonieuse. Déjà divers essais tentés avec succès m'ont rendu fier d'une découverte dont quelques jours le génie obtiendra des résultats surprenans. L'avenir achèvera ce que j'ai commencé. Dans cet abandon affreux des autres et de soi-même où se

trouvent les malheureux auxquels je consacre mes soins, la démence n'absorbe pas toutes les facultés. La nature intelligente est morte, la raison est absente, l'esprit dort; mais l'âme veille. C'est un foyer qui se rallume au premier feu d'une sensation nouvelle. Le sentiment a une mémoire qui ne se perd pas. L'amour est le roman de la vie, et dans les passions les femmes sentent et ne raisonnent point. La musique porte surtout son active influence sur les âmes tendres. Qui de nous, en s'avancant dans la vie, n'est pas touché d'un chant entendu à une époque déjà loin de nous, et qui nous rappelle des affections chères à nos souvenirs ?

Le son harmonieux d'une harpe, le bruit léger d'une guitare, une romance chantée dans des temps plus heureux, par une femme que nous avons aimée, toutes ces sensations se reproduisent avec un charme qui nous pénètre, nous séduit, nous émeut. Voilà pourquoi les chants mélancoliques plaisent à la douleur. Leur douceur ramène le calme dans un cœur tourmenté par un bien perdu sans retour. Vous allez en juger. »

Aussitôt, à un signal donné, un pâtre paraît au haut de la montagne. Une musique invisible se fait entendre. Elle est si délicieuse, si plaintive, qu'Oscar en est ému, malgré sa sombre tristesse. Le val-

- lon d'où partent ces accords ravissans lui semble un lieu magique. Bientôt Thélémy arrive. Elle gravit le rocher ; et, parvenue à la cime , elle s'assied. Son bras arrondi se place sur la pierre , et sa tête abandonnée s'incline sur la main qui la soutient. Le chant du pâtre commence.

Plus ne veux rire !
Disait Elmire ,
A son berger.
Tu veux changer ,
Quand je soupire ,
Et ne désire ,
N'aime que toi ?
Autour de moi ,
Tout semble dire :
Plus ne veux rire !...

LORD RUTHWEN.

Dans le vallon ,
L'écho répond :
Plus ne veux rire !

L'onde si pure ,
Plus ne murmure .
Tout se flétrit .
L'arbre jaunit ,
La feuille est morte .
Le vent emporte
La fleur des bois .
Ah ! tu le vois ,
Tout semble dire :
Plus ne veux rire !

Dans le vallon ,
L'écho répond :
Plus ne veux rire !

Amour ; délire ,
Regard , sourire ,
Tout me charmait ,
Quand il m'aimait .
Il est volage ,
Biens du jeune âge ,

LORD RUTHWEN.

7

Adieu vous dis !
Au loin je fuis ,
Pour toujours dire :
Plus ne veux rire !

Dans le vallon ,
L'écho répond :
Plus ne veux rire !

« Voyez, dit Odolzi, Thélémy se lève, elle demande une harpe. — Approchons-nous; mais ne vous montrez pas encore; surtout ne l'interrompez pas. Laissez-la se livrer à tout ce que la musique vient de lui faire éprouver. Bientôt, peut-être, elle vous reconnaîtra. » Transporté de cet espoir, Oscar est docile aux conseils d'Odolzi. Il se cache derrière elle. Oh ! comme au haut de ce mont, Thé-

lémy dessine sa taille divine ! Quelle grâce lui donnent sa touchante mélancolie , la pâleur de son visage , sa chevelure flottante et cette main enchanteresse qui fait gémir les cordes de la harpe retentissant dans le vague des airs ! Oscar l'admire , il croit voir un être céleste , un ange inspiré du ciel. — « Aimable Thélémy , dit le médecin , quel sentiment éprouvez-vous en ce moment. — Un mal qui me plaît. J'ai le cœur brûlant... mes idées se confondent ; mais autrefois j'étais bien.... très-bien près de lui. Il m'aimait alors ! maintenant.... je suis bien malheureuse !... — Thélémy !... s'écrie Oscar. — Silence ! lui dit Odolzi. — O mon Dieu !

continue Thélémy, j'ai cru entendre... mais, non. C'est une erreur. Plus de bonheur pour moi ! aussi, je veux mourir et je ne le puis ! — Vous voulez donc pleurer toujours ? — Pleurer toujours, dit-elle. — Calmez-vous. Ici tout le monde vous aime. — Non, il ne m'aime plus. Il ne doit plus m'aimer. — Pourquoi cette crainte ? — Pourquoi ?... Il le demande. On voit bien qu'il ne sait pas tout. Eh bien ! je vais vous le dire. Écoutez :

Je vis ! et je dis à toute heure :
Jamais mourir ! pleurer toujours !
Le ciel ne veut pas que je meure,
Adieu, bonheur, adieu, beaux jours.

LORD RUTHWEN.

Ils ne sont plus ! aussi je pleure ,
Je pleure Oscar et nos amours.
Je vis ! mais je dis à toute heure :
Jamais mourir ! pleurer toujours !

Je l'aimais tant ! je l'aime encore !
Eh bien ! il a pu me trahir.
L'ingrat ! il croit que je l'ignore ;
Mais je le sais... Je veux mourir.
Qui , je le veux. Hélas ! je pleure ,
Je pleure Oscar et nos amours.
Je vis ! et je dis à toute heure :
Jamais mourir ! pleurer toujours !

Je voudrais le voir et l'entendre ;
Mais lui ! ne veut plus me parler.
Mon nom dans sa bouche est si tendre !
Mais il ne veut plus m'appeler.
Je l'appelle encore ! et je pleure ,
Je pleure Oscar et nos amours.
Je vis ! et je dis à toute heure :
Jamais mourir ! pleurer toujours !

Comme il m'aimait ! « Toute ma vie ,
Disait-il , tu seras mon bien . »

LORD RUTHWEN.

171

Il le disait. J'étais ravie !
Puis , je pleurais... je m'en souviens.
Et je pleure encore , oui, je pleure,
Je pleure Oscar et nos amours.
Je vis ! et je dis à toute heure :
Jamais mourir ! pleurer toujours !

Il était charmant , j'étais belle ,
Nous étions aimables tous deux ;
Chacun nous prenait pour modèle ,
Chacun disait : Ils sont heureux !
Heureux !... vous le voyez... je pleure ,
Je pleure Oscar et nos amours.
Je vis ! et je dis à toute heure :
Jamais mourir ! pleurer toujours !

Tout à coup , qu'ai-je appris ? ma mère !
Quel secret faut-il publier ?
Je suis la fille du mystère ,
Seule ! au milieu du monde entier.
Pardonne , ô ma mère ! je pleure ,
Bénis l'enfant de tes amours.
Je vis ! et je dis à toute heure :
Jamais mourir ! pleurer toujours !

LORD RUTHWEN.

Sans famille , à tous étrangère ,
Pas une voix ne dit : Ma sœur !
Pas un cœur ne se dit mon frère !
Le sourire fuit le malheur.
Hélas ! que devenir ? je pleure ,
Je n'ai plus d'amis ! plus d'amours !
Je vis ! et je dis à toute heure :
Jamais mourir ! pleurer toujours !

Tout vit , tout s'unit sur la terre ,
L'abandon suivit mon berceau ,
Orpheline près d'une mère....
Silence !... voilà son tombeau !
Je ne l'accuse pas , je pleure....
Je pleure Oscar et nos amours.
Je vis ! et je dis à toute heure :
Jamais mourir ! pleurer toujours !

Ainsi donc , à la fleur de l'âge ,
Abandonnée et sans appui ,
Il devait m'aimer davantage ,
J'étais malheureuse !... il m'a fui.

Voilà, voilà pourquoi je pleure ,
Je pleure Oscar et nos amours.
Je vis ! et je dis à toute heure :
Jamais mourir ! pleurer toujours ! »

Le chant de Thélémy a cessé,
Oscar se présente à sa vue. Il couvre sa main de baisers et de larmes. « Chère Thélémy, s'écrie-t-il, ne reconnaîtras-tu jamais ton frère ? — Toi ! mon frère ? Ah ! s'il était vrai ! mais qu'as-tu dit , malheureux ? Un frère ! moi ?... je n'en ai point. Je n'en ai jamais eu. » Puis elle ajouta d'une voix basse : « Silence ! garde bien ce secret terrible. Si on nous entendait , tout serait perdu. Pour l'honneur de ma mère on doit

ignorer que je suis sa fille. Tu le sais toi ?

J'en suis l'enfant de ses amours.

Je vis ! et je dis à toute heure :

Jamais mourir ! pleurer toujours !

— Chère amie ! ma sœur ! ô toi que j'aime , que j'adore toujours , tu reconnais donc la voix d'Oscar.

— Oscar ! toi ? Oscar !... Oui , c'est lui ! » Après ce cri qui retentit au loin dans la vallée , Thélémy s'échappe avec effroi , et bientôt les détours du bois la dérobent à tous les regards.

« Ne la suivez pas , prince , dit Odolzi. Évitez le danger d'une émotion trop prolongée. Elle est trop faible pour soutenir tant de

sensations à la fois. Je vais envoyer sur ses traces. On la ramènera au château. Fiez-vous à mon zèle, et rassurez-vous. »

La nuit s'avancait, et depuis une heure divers messagers de la cour étaient arrivés. Le prince Adalbert avait découvert la retraite de son fils, et Harold avait l'ordre de l'amener avec Odolzi. Tout était préparé pour obéir au gouverneur. Cependant on cherche vainement Thélémy. On ne la trouve pas. Elle n'est point rentrée au château. Le cor résonne dans la montagne. On se réunit à ce signal. On recommence les recherches dans le vallon, dans la forêt, en tous lieux. Thélémy ne paraît point.

Elle ne répond point aux voix qui l'appellent. Nul vestige n'indique l'abri qu'elle a choisi. La nuit est d'une obscurité effrayante. Des flambeaux brillent sur tous les points. On se dirige sur leurs lueurs lointaines, on arrive enfin sur les bords d'un torrent, et le jour qui commence découvrir un indice qui glace tous les cœurs d'épouvante. Un voile flottant sur les eaux du torrent, est suspendu à un saule sauvage. C'était le voile que portait Thélémy. On se hâte de porter cette nouvelle au château. Odolzi ordonne de garder le silence sur un soupçon que le temps seul peut éclaircir; et, d'après son conseil, on profite du sommeil

profond dans lequel les fatigues de tant de tourmens soufferts avaient plongé le prince, pour le transporter encore endormi. Le signal du départ est donné. Rapides comme le vent, les coursiers du gouverneur suivent la route d'Olmutz. »

Aubrey a cessé de parler. Les larmes de ses deux amis avaient souvent coulé au récit des malheurs de la jeune Morave. Nadour-Héli aimait le caractère, les sentimens et la conduite d'Oscar ; mais Léonti n'avait été frappé que du sort de Thélémy. Il prêtait encore une oreille attentive et semblait attendre la fin d'une histoire interrompue. Aubrey gardait le silence.

« Ami, lui dit alors Léonfi, pourquoi t'arrêter au moment où ton récit m'intéresse le plus ? dis-nous ce qu'est devenue Thélémy. Tous ses liens d'existence et d'affection étaient rompus. Elle ne tenait au monde que par le malheur. Trahie dans ses espérances et détestant la vie, elle a dû mourir. Mais s'il est vrai que le torrent ait vu la fin de ses peines, quelle ressemblance peut elle avoir avec l'homme cruel que nous poursuivons. Tu l'as annoncé, et c'est ce que je désire savoir. Une amante vampire ! Ma pensée repousse une horreur impossible. Ami, une femme est un être enchanteur. Parée de toutes les grâces et belle de tous les senti-

mens généreux, c'est le chef-d'œuvre de la nature. Séduisante par sa beauté, plus intéressante par sa faiblesse, toujours victime, elle cède à l'oppression et n'opprime jamais. Oubliant le bonheur qu'elle donne, elle ne se souvient que de celui qu'elle reçoit, et son cœur si tendre, rempli d'énergie pour aimer, souffrir et pardonner, n'a point de force pour haïr, encore moins pour se venger. »

Aubrey reprit ainsi :

De retour au palais de son père, Oscar se fit raconter mille fois la fuite de Thélémy dans la forêt, la nuit cruelle qui l'avait soustraite à toutes les recherches, enfin le voile trouvé au point du jour et

encore humide des eaux du torrent. Il ne douta pas que ces eaux, impitoyables, n'eussent englouti celle qui fut à la fois pour lui l'amante la plus adorée et la sœur la plus chère. Les fêtes brillantes de la cour, l'éclat d'un rang superbe, les périls enivrants de la gloire, rien ne put le distraire de ses regrets. Le temps emporte avec lui les plaisirs passagers ; mais une profonde douleur vit de souvenirs, et, même en fuyant, elle laisse au fond de l'âme une impression pénible qui ne s'efface jamais.

Plusieurs années s'écoulèrent, Oscar était toujours insensible aux vœux de mille beautés empressées

de lui plaire. Mais l'ambition toujours croissante du pouvoir, et l'orgueil d'un nom fameux, déterminèrent le gouverneur de la Moravie à choisir une épouse à son fils. Il fallut obéir. Déjà tout se prépare pour célébrer une royale fête. Le bandeau nuptial pare le front de la princesse Amélie. Elle va engager sa foi. L'autel est dressé. Le chant religieux commence. Oscar prononce le serment d'hyménée... Tout à coup la porte du temple s'ouvre. Une harpe résonne. Une voix chante :

Je vis ! et je dis à toute heure :

Jamais mourir ! pleurer toujours :

Et l'on voit paraître... — « O ciel,

s'écrie Léonti. — Qu'avez-vous? — C'est elle! — Qui? — Bettina!... Oui, dit Bettina, c'est moi-même. C'est moi que tu as revue à Naples, entendue à Rome et qui repars à tes yeux pour t'apprendre que l'étranger perfide est ici, tout-puissant à la cour de Modène. — Notre ennemi est à Modène? dit Aubrey. — Il est premier ministre, et se nomme lord Seymour. — Lord Seymour? est-ce bien là son nom? — C'est le vampire, vous dis-je, je l'ai reconnu. — Courons nous venger. — Arrêtez, ajoute Bettina. L'entreprise est difficile, conduisons-la avec prudence. Le moment n'est pas encore venu de faire éclater notre vengeance. Le

gouverneur du palais, le duc de Modène est le fidèle ami du prince.

Il hait le ministre insolent qui trahit la confiance de son maître. Il

est prévenu du secret important que je dois lui révéler, et j'attends ses ordres. — Chère Bettina, dit

Léonti ému jusqu'aux larmes, est-ce bien toi que je revois ? Si ce n'est

point un songe, si tu m'es rendue, ne cherche plus à fuir un malheu-

reux qui t'aime, demeure auprès de ton amant. — Un vœu reli-

gieux me le défend jusqu'au jour de la mort du vampire. — Mais,

de grâce, prend pitié du trouble où je suis, dis-nous les mystères

inconcevables de ton retour. Parle, comment, en quel lieu, par quel

pouvoir surnaturel as-tu retrouvé la vie? »

Il a dit. Bettina sourit et promet cet incroyable récit. Elle invite Nadour-Héli et Aubrey à s'asseoir près d'elle, regarde Léonti avec amour, et commence en ces termes :

« Lorsque, empressé de suivre un conseil perfide, et rempli de l'espoir de fléchir mon père, tu me laissas avec l'étranger, hélas ! jeunes, innocens tous deux, nous ignorions que souvent le crime emprunte le langage de la vertu, et que la trahison se cache sous les dehors si doux de l'amitié. Cet odieux étranger était le vampire annoncé par les prophéties d'El-

moda. Devenue sa victime, je tombai mourante sur le sable du rivage; mais le désir de te voir encore une fois avant de te quitter pour jamais, ranima mes forces défaillantes, et je me traînai jusqu'au lieu où j'entendis le son de ta voix tant aimée. Je te vis, cher amant, et, moins malheureuse, mon regard éteint put t'adresser un dernier adieu. Il t'en souvient de ce douloureux adieu!.. mais alors, que te dirais-je? soit qu'aimé par le rapide souffle d'une inspiration divine, soit que brûlant d'un amour plus fort que la vie, mon cœur se survécût à lui-même; alors, ô Léonti! en expirant à tes yeux je ne crus pas mou-

rir pour toujours, et il me sembla que mon âme en s'échappant me donnait la flatteuse assurance que je te reverrais encore.

» Le lis et la rose blanche ne fleurissent pas aux champs funéraires. Leur culture, aimée des cieux, ne se plaît à embellir que l'asile heureux de l'espérance, et pourtant leurs tiges verdoyantes commençaient déjà à s'élever sur ma tombe couverte des pleurs d'une mère et des baisers d'un amant, lorsque, par un prodige supérieur à l'esprit des hommes, tout parut s'agiter autour de moi. Je sentis dans mes veines un feu qui me dévorait. Mes yeux brillèrent dans la profonde obscurité,

mes lèvres brûlantes frémirent, la terre ébranlée s'ouvrit, et semblables aux éclats effrayans de la foudre, ces terribles paroles retentirent au milieu des airs : « Femme vampire ! sors du tombeau. »

.. » J'apparus alors à une nouvelle vie, et d'abord jetant autour de moi des regards égarés, je ne vis que de sombres tableaux. J'étais seule, séparée du reste des vivans que ma présence eût glacé d'épouvante. La lune, amie de nos climats, était sur son déclin et éclairait de sa clarté douteuse un horizon lointain qui fuyait à ma vue. Le calme imposant de la nuit ajoutait au désordre de mes esprits. Je ne savais quel parti prendre. Mes

idées confuses ne me laissent comprendre qu'un vague désir de vengeance. Mais sur qui pouvais-je assouvir cette aveugle fureur qui faisait bouillonner mon sang ? Quel est le coupable que je devais punir ; l'ennemi qu'il fallait frapper ?... Léonti ! pardonne. Je ne sais quelle divinité cruelle avait bouleversé tous mes sens ; mais de tous les objets que j'avais connus dans ma première vie , je ne me souvins que de toi seul , et ce cœur qui t'avait tant aimé , le croirais-tu ? ce cœur formait le barbare projet de te désespérer ; oui , c'est toi , c'est toi-même que je voulais poursuivre , et c'est ainsi que , docile jouet d'une destinée impé-

rieuse, inexplicable, horrible, Bettina avait choisi pour victime l'enfant qu'elle adorait toujours.

« Cependant cette affreuse idée tourmentait mon âme, et dès que j'en eus repoussé toute l'amertume, une émotion plus douce calma mes sens éperdus, mes pleurs coulèrent, mes cris retentirent, mes pas errans se dirigèrent au hasard. Une gondole était près du rivage. Je m'y précipite, et voguant en pleine mer, je m'abandonne à l'influence divine qui guidait mes mouvemens involontaires. Le jour commençait à paraître et colorait de ses premiers feux les monts d'alentour. Tout s'animait dans les riantes vallées, sur les vertes cob-

lines. Le laboureur matinal confiait ses espérances à la terre fertile. Un chant pur et mélodieux s'élevait dans les airs. De jeunes filles groupées sur une rive ombragée d'arbres répondaient à des hymnes répétés sur la rive opposée. Cette suave harmonie que rend plus ravissante encore le spectacle majestueux des eaux, porta dans mon âme un calme délicieux. Dans cette enivrante extase, le premier besoin que j'éprouvai fut d'offrir mes vœux à l'auteur de la nature. J'étais pénétrée de ce pieux devoir quand un bois s'offrit à ma vue. Je guidai ma barque près du bord et m'élançai du côté d'une chapelle consacrée aux matelots.

Mes genoux fléchirent sur les marches de l'autel révééré d'un Dieu que le malheur n'implore jamais en vain. Mais au moment où mes prières s'élevaient vers le ciel, je sentis mes paupières s'appesantir malgré moi, et un sommeil subit s'empara de mes sens. C'est alors qu'un songe flatteur me fit entrevoir une destinée plus heureuse. Un ange du ciel m'apparut. Je le vis. Il était suspendu dans les airs, un nuage d'azur soutenait ses ailes déployées, et son auréole éclatante annonçait le messager d'un Dieu puissant.

« Jeune fille du Lido, dit-il, ta
» prière a fléchi l'Éternel. Par une
» faveur qui peut seule émaner de

» la grandeur divine, ton âme,
» pure dans ses premiers jours,
» conservera sa bonté dans la nou-
» velle vie qui va s'ouvrir devant
» toi. Tu ne seras point l'épouvante
» des mortels comme ces mons-
» tres, fléau détesté du ciel et des
» hommes. La femme souvent
» méconnue, toujours opprimée
» sur la terre des vaines erreurs,
» fière de remplir une mission di-
» gne d'elle, ne doit y revenir que
» pour être l'effroi des coupables
» et la sauvegarde des êtres ver-
» tueux. Ainsi le veut le Dieu que
» tu adores. Bettina ! tu seras dé-
» sormais destinée à protéger l'ob-
» jet de tes chastes amours. Ré-
» veille-toi. Pars, dirige tes pas

» vers l'Orient. Le ciel te guidera ;
» mais tu ne seras réunie pour
» toujours à l'ami que tu vas re-
» trouver, que lorsque le vampire,
» dont tu fus la victime, sera rendu
» à la terre des tombeaux, qui se
» fermera bientôt sur lui pour l'é-
» ternité. Promets d'obéir aux vo-
» lontés célestes. » Je le jure ! m'é-
criai-je... et à ces mots je m'éveillai.
Mes yeux qui s'ouvrirent cherchè-
rent en vain dans les airs les images
que le sommeil m'avait présentées.
Palpitante, inspirée, je parus sur
les bords de la mer. Un batelier
accourut à ma voix. Je lui ordon-
nai de me conduire. J'ignore si ce
que je venais de voir et d'entendre
avait imprimé à tous mes traits

une expression divine ; mais l'habitant du rivage des mers me regarda avec étonnement, et aussitôt sa barque docile à la rame s'enfuit à travers les eaux.

» Dans ce voyage, dont le terme m'était inconnu, le batelier suivit partout mes pas. Il fut mon guide fidèle à travers les villes que j'ai parcourues. Mais arrivé à l'extrémité de l'Italie, son zèle se ralentit. Il m'interrogea sur mes courses lointaines. Mes réponses mystérieuses firent naître dans son esprit des soupçons qui rendaient à chaque instant ma position plus pénible. Moi-même j'ignorais ce que j'allais devenir et je comptais sur les inspirations célestes pour

me conduire où mon sort m'appelait. C'est au milieu de tant d'incertitudes que parvenue aux champs napolitains... » En ce moment, le récit de Bettina est interrompu par un bruit qui la fait tressaillir. Un messenger entre et remet un ordre de la cour. Bettina le lit et dit au messenger : « Je vous sais. » Puis, se tournant vers Léonti : « A demain, je t'attends au palais. — Au palais ? dit Aubrey. — Oui, répond Bettina. Le duc Albini qui en est le gouverneur nous fournira les moyens de confondre notre ennemi. — Demeure encore, ô Bettina ! dit Léonti. — Je ne le puis. — Arrête ! — Adieu ! .. » et, comme une ombre légère, elle fuit loin

des trois amis étonnés de ne la plus voir, et plus encore de l'avoir vue.

L'arrivée et les discours de Bettina avaient produit une telle impression sur Nadour-Héli, que, plus d'une fois, pendant qu'elle parlait, son extrême étonnement éclata malgré lui. Aussitôt qu'elle fut partie : Je ne puis comprendre, dit-il, les crimes mystérieux de l'ennemi que vous poursuivez, et, cependant, ils me rappellent un perfide ami que je dois croire l'auteur de mes plus cruelles infortunes. — Et cet auteur de tes infortunes, dit Aubrey, à quelle nation appartenait-il ? était-il de vos climats ? — Non, il était Anglais. — An-

glais ? et son nom ? — Je l'ignore.
— Je ne sais, continue Aubrey ,
mais un pressentiment m'annonce
que nous avons à nous venger
d'un ennemi commun. Réunis-
sons-nous pour l'accabler. Demain
nous irons au palais. En atten-
dant que le jour paraisse, profi-
tons du peu de temps qui nous
reste. Apprends-nous, cher Na-
dour-Héli , la cause du sombre
chagrin dont tu es dévoré. A Ro-
me , il t'en souvient , assis sur les
bords sablonneux du Tibre, et près
de recueillir les épanchemens de
ton cœur , déjà nous t'écoutions,
et ta voix a prononcé le nom de
Cymedore.

Ce nom fit encore tressaillir Na-

Nadour-Héli. Son visage pâlit, ses yeux étincelèrent, et il se manifesta dans tous ses sens une vive agitation qu'il s'efforçait vainement de contenir. Il se leva, ouvrit la fenêtre qui donnait sur les champs de Modène. La nuit tombante commençait à couvrir de ses voiles les verts paysages d'alentour. Mais le ciel était étoilé. Tout était calme. Seulement un vent frais agitait la cime des arbres, et, semblable à la corde qui se brise sur une harpe inoccupée, le cri sauvage de l'oiseau des nuits se faisait entendre par intervalles. Nadour-Héli regardait fixement la campagne qui se déroulait devant lui, et, dans cet état, il resta long-

temps immobile. Enfin, il sortit de son profond recueillement ; et s'approchant d'Aubrey et de Léontine qui, témoins de son émotion, n'avaient point osé l'en distraire, il leur dit : « Amis, vous le voyez, je vais donc confier à votre foi mes secrets les plus chers. » Il appuie alors la main sur son front, réfléchit un moment, et commence ainsi l'histoire de sa vie.

HISTOIRE DE MADOUR-HELP
ET DE CYMODORE.

Obéir et trembler, est la destinée des peuples de nos climats. Illustré par la gloire des armes, un guerrier jouit-il d'une éclatante faveur? Premier, esclave d'une orgueilleuse cour, un seul instant suffit pour anéantir ses nombreux services. Sa foi soupçonnée devient criminelle. Le supplice est près du triomphe. La même voix qui élève un favori jusqu'aux marches du trône, ordonne sans remords l'horrible chute d'un ministre qui cesse de plaire; et toujours une mort

prompte, inévitable, terrible, est la loi d'un maître impitoyable et le prix d'un rapide moment de grandeur.

Tel fut le sort de mon père. Il était trop puissant, il parut coupable. Un ordre cruel souleva contre lui les gardes de son propre palais. Il fut massaché, et tel est encore l'abrutissement des soldats du despotisme que ses compagnons d'armes, qu'il avait si souvent conduits à la victoire et comblés de bienfaits, ne frémissent pas de plonger eux-mêmes un poignard dans le cœur généreux du chef qui les avait si longtemps protégés.

Au moment de cette sanglante catastrophe qui me priva d'un père

adoré et de toute ma famille, j'étais à l'armée, et, déjà fier d'essayer mon jeune courage, je combattais aux plaines de Pharan. Un esclave dévoué, échappant au carnage du palais, accourut m'apporter cette affreuse nouvelle. Irrité de la disgrâce de mon père, dans le premier élan de mon désespoir je voulus me précipiter à travers des flots de guerriers et périr au moins par la main d'un ennemi; mais le fidèle Azem, m'arrachant à cette ardeur fougueuse, guida mon coursier loin des lieux où ma vie était à la fois menacée et par le fer des combats, et par la volonté du prince qui avait condamné des jours consacrés à le défendre.

Forcé d'abandonner ma patrie, j'errai long-temps en fugitif, déplorant mes malheurs et détestant la vie; mais, né d'un père qui a légué aux races futures un nom redoutable à la guerre, un insatiable besoin de gloire ranima mes esprits abattus. Je portai mes pas sur les rives du Gange. Les Marattes avaient envahi les états du raja de Benarès. Le plus grand désordre régnait de toutes parts chez un peuple plus accoutumé à la mollesse des sérails qu'au choc bruyant des armes. Les barques tremblaient sous le poids des richesses entassées, et les Indiens épouvantés s'éloignaient à la hâte avec un précieux fardeau qui ap-

pélait sur eux un danger qu'ils voulaient éviter. Je pénétré dans Benarès à travers le tumulte. Impatient de courir à de nouveaux périls, mon sang bouillonnait dans mes veines, et semblait près de faire éclater mon cœur. Je m'avance vers le palais, il était désert, et déjà pressé par l'approche des ennemis, entouré d'une garde qui menaçait de devenir indocile à ses ordres, le raja lui-même songeait à la fuite. Je parus alors. « Prince, m'écriai-je, au milieu des malheurs qui t'environnent et de tes indignes soldats, tremblans devant tes ennemis, permets à un étranger de t'offrir le secours de son noble courage. La fuite est le honteux

refuge de la faiblesse. Gardez ! souffrirez-vous qu'élevé loin de ces herds, et pourtant prêt à remplir un devoir glorieux qui vous appartient, je combatte seul pour un maître que vous avez promis de défendre. Armez-vous à ma voix. Les Marattes effrayés par une attaque inattendue fuirent devant nous, j'en eus l'assurance. La victoire couronnera notre intrépidité. Suivez tous Nadou-Héli. Il marche à notre tête. Partons. » A ces mots, soit que mon nom parvenu jusqu'à eux ranimât leur confiance, soit qu'inspiré par d'ardeur guerrière et qui respirait dans tous mes traits et dans mes discours, ils sentissent soudain le be-

soin de repousser la honte et de préférer un trépas glorieux, je les vis se presser autour de moi, et jurer de mourir ou de vaincre. Aussitôt je les guide. On se précipite dans les rangs ennemis. Le succès le plus prompt passe mon espérance. Les Marattes sont dispersés et je ramène aux pieds du raja ses gardes étonnés de revenir vainqueurs.

Dans l'ivresse d'un bonheur inespéré, le prince ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance. Je refusai les richesses qu'il m'offrit; mais j'acceptai le commandement de son armée, et depuis, fixé à sa cour, je devins son conseil et son ami.

Une longue paix ramena bientôt à Benarès la molle oisiveté qui règne dans les palais d'Asie. L'aloès parfuma les airs. Les Bayadères reparurent. Leurs danses voluptueuses s'unirent à l'harmonie des concerts, et l'amour des plaisirs reprenant son empire, fit perdre jusqu'au souvenir des Marattes, peuple belliqueux, tourmenté de l'esprit turbulent des conquêtes.

C'est dans une brillante fête que je vis pour la première fois la fille du raja. Entourée d'une troupe de jeunes esclaves qui présentaient à l'œil enchanté le ravissant assemblage des attraits de tous les climats, Azolida était plus séduisante encore, et légère, charmante,

admirée en tous lieux, on eût dit que sa beauté l'aurait appelée au rang suprême si sa naissance l'en eût éloignée. Jamais la harpe amoureuse ne gémit avec plus de charme que lorsque sa main en tirait des sons harmonieux. J'avais appris les arts d'Europe, et quelquefois près d'Azolida ma lyre faisait entendre des accords ignorés d'elle. Puis, préludant avec douceur, je répétais ce chant arabe :

Fleur du matin ! je sens que je t'adore.

Quand je te vois, l'amour dévore

Mon cœur et mes sens éperdus,

Et mes yeux te cherchent encore.

Alors que je ne te vois plus.

Fleur du matin ! je ne te verrai plus.

Fleur du matin ! seul charme de ma vie,

Tu me seras bientôt ravie.

L'honneur parle , il faut obéir ,
Et , dans les champs de l'Arabie ,
Combattre et peut-être mourir.
Fleur du matin ! adieu , je vais partir.

Fleur du matin ! connais mon espérance.

Dans les combats où je m'élançe ,
Si le ciel épargne mes jours ,
A mon retour j'ai l'espérance ,
En t'aimant d'être aimé toujours.

Fleur du matin ! je t'aimerai toujours.
Toujours !



Attentive et ravie, Azolida aimait l'expression de ma voix , et le chant avait cessé qu'elle écoutait encore.

Cependant la renommée porta jusqu'à nous le nom admiré d'un des descendants de ces rois chevaliers qui avaient jadis apparu non loin des déserts de l'Arabie. Je

voulus voir un peuple si fameux par son courage et ses mœurs élégantes. Je promis au raja de recueillir sur l'art de la guerre et la politique d'Europe des connaissances précieuses pour nos climats. Il consentit à ce voyage utile; mais il me prescrivit d'en abrégér la durée, et quand je partis, une larme d'Azolida me dit de presser mon retour.

Je touche à une époque de ma vie où de nouveaux malheurs, plus affreux peut-être que les premiers, ont fait à mon cœur une cruelle blessure qui ne se fermera jamais. J'étais depuis quelque temps dans les belles contrées où m'avait conduit mon admiration pour les

peuples guerriers, lorsqu'un ordre du raja me rappela à la cour de Benarès. J'obéis ; mais, cédant au désir que j'avais de parcourir des lieux rendus à jamais célèbres par d'héroïques exploits, je me dirigeai d'abord vers Athènes. Là, j'interrogeai ces ruines éparses, cette terre illustre, foulée par les coursiers de l'Attique, arrosée du sang des héros dont les tombeaux recouverts d'une mousse sauvage ont disparu aux regards attristés qui en cherchent la trace.

Un jour que, promenant mes rêveries sur les bords de la mer Égée, j'admirais les îles dont elle est couverte, assis près d'un palmier solitaire, j'entendis le frottement

d'une tunique. Semblable à une vive gazelle, détachée de ces troupeaux légers qui parcourent les rives ombragées de l'Euphrate, une jeune beauté s'élance, passe rapidement devant moi, et sa vue me laisse dans une surprise et un ravissement dont mes expressions ne peuvent donner qu'une imparfaite idée. Elle avait une taille élevée, la tête haute, la démarche fière, la chevelure flottante, un arc et des flèches suspendus à ses épaules. Sa main tenait une lyre, et elle réunissait ainsi les divers attributs des divinités fabuleuses des Grecs. Mes yeux charmés suivaient au loin la fille d'Athènes. Jem'approche sans être aperçu, et caché près d'elle, j'écoute les sau-

vages accords que ses doigts hardis
font éclater sur le rivage.

« Vents impétueux, soufflez dans
» la plaine , soulevez la vague des
» mers. Sans effroi, j'apparais au
» milieu des ruines. J'aime le bruit
» des tempêtes. Ma lyre résonne
» dans l'ébranlement des orages.
» Je fuis l'air souillé par la pré-
» sence des hommes. Je suis li-
» bre. » Ainsi chantait Cymodore.
Sa fierté , son énergie , l'âpreté
d'un langage qui ne semble appar-
tenir qu'à ces Grecques courageu-
ses , éternel honneur des siècles
héroïques , firent sur moi une im-
pression profonde. Curieux de con-
naître le sort de cette femme ex-
traordinaire , je me lève et me pré-

sente à ses regards. Aussitôt qu'elle me voit, elle saisit vivement une flèche, et son arc tendu se dirige sur moi. Je courbe ma tête et lui demande de m'écouter. Mon air suppliant l'étonne et la désarme. Je m'avance vers elle ; mais alors, reprenant sa course légère, elle traverse les rûnes, gravit la colline et disparaît.

Non, jamais je ne pourrai dire le trouble délicieux que laissèrent dans mon âme les charmes, la voix et l'absence de Cymodore ; je regardai long-temps du côté où elle avait fui. J'errai sur le rivage. Je cherchai le sable mouvant qui avait conservé l'empreinte de ses pas. Je croyais l'y voir courir en :

core : je reconnus quelques traces de son passage, et mon cœur enchanté redemandait Cymodore aux lieux qu'elle avait quittés.

Tourmenté par le plaisir de l'avoir vue, et la crainte de ne la plus voir, j'allais m'éloigner. Je marchais au hasard, et malgré moi un charme involontaire me ramenait toujours vers la place où elle s'était armée à ma vue. J'avais la tête courbée vers la terre. J'aperçois un écrit recouvert de quelques feuilles de lierre sauvage. Je le relève, je le déploie, et je trouve des vers recueillis de cette muse de la Grèce qui a chanté l'amour et ses malheurs, et qu'a vue périr un rocher, célèbre par son dernier adieu,

Je ne pouvais comprendre comment Cymodore qu'irritait le seul aspect d'un homme, avait pu lire sans émotion la délirante expression du sentiment le plus tendre. Mais de nouveaux caractères étaient tracés à la suite des vers immortels de Sapho ! J'étais impatient de connaître les pensées de la fille d'Athènes ; elles devaient à jamais rester gravées dans ma mémoire. Je lus.

PENSÉES DE CYMODORE.

« Malheureuse Sapho ! à quoi t'a servi ton génie ? Phaon fut ingrat. Les hommes le sont tous. »

« Femmes ! fuyez l'amour si vous craignez l'abandon et le malheur. Il traîne après lui la douleur qui flétrit la beauté, et l'absence qui la fait oublier. »

« Avec quel empressement tu cours à ta perte, ô Palmyre ! vierge charmante et qui rougis de l'être encore, tu suis un amant adoré. Il te promet le bonheur. Tu crois au vain prestige qui t'éblouit, et délirante, éperdue, tu voles dans ses bras. Imprudente, où vas-tu ? L'ivresse de l'amour n'a que la durée d'un songe. Oh ! que le réveil sera douloureux ! Bientôt tu seras l'image d'une fleur décolorée. Tes yeux perdront leur éclat, tes lèvres leur fraîcheur vermeille et ton doux

regard, digne d'inspirer le sourire des dieux, n'obtiendra plus que le succès du désespoir : la pitié des mortels. Les cruels ! ils passeront près de toi sans te regarder, et, jeune encore, tu apprendras que, pour une amante délaissée, la vie n'est qu'une lente agonie. »

« Et vous ! filles de l'Orient ! Bayadères qui brillez sur d'autres rivages ; jeunes odalisques, vains ornemens des palais d'Asie, quel est votre sort ? l'esclavage. »

« Moi ! fille du désert, je hais les hommes. Je les fuis. Je suis libre !.. »

Quelles réflexions ne fis-je pas alors sur cette liberté dont le sentiment naît avec la vie, qui égare tant de cœurs généreux et que nul

mortel ne possède? — Je suis libre!.. disait Cymodore. Elle le croyait; elle ignorait que, condamnée à subir le joug d'une force supérieure, une femme ne peut échapper à sa destinée, et que tout pour elle, même les succès passagers préparent à sa faiblesse les chaînes de l'esclavage. Nous mêmes, esclaves d'un pouvoir invisible, nous obéissons aveuglément à la fatalité qui nous conduit. C'est cette fatalité, reine du monde, qui a mis en mes mains le secret de Cymodore, et je la reverrai!

Rempli de cet espoir, je revins aux lieux où mon cœur m'appelait. Mon attente ne fût point trompée. Cymodore se fit entendre. In-

quiète, elle cherchait des pensées abandonnées aux vents du rivage. Je suivais tous ses mouvemens. Empressé de faire naître en son âme une émotion nouvelle, je fis résonner une lyre accordée sur le mode lydien, et je jouis de sa surprise. O comme alors elle fut interdite au bruit inconnu d'une voluptueuse harmonie ! quel charme de la voir tremblante, agitée, l'oreille attentive, les mains étendues et respirant à peine de peur de troubler l'air sonore qui portait mes accords autour d'elle ! Son attitude charmante décèle à la fois le désir de m'entendre, et la crainte d'être aperçue. Un moment elle veut résister à l'impression qu'elle

éprouve. Vains efforts ! son trouble l'emporte. Elle est séduite en dépit d'elle. Ses pas légers effleurent la terre. Elle s'approche pour écouter de plus près. Je l'entends, je la vois, tout à coup l'harmonie cesse, et je parais.

« Fille de la Grèce, lui dis-je, rassure-toi. Je ne cherche point à troubler ton innocence, à te ravir ta liberté. Non, je le jure, et tu peux en croire un étranger qui t'admire, une voix qui te supplie, je ne veux que jouir du bonheur d'entendre de ta bouche le récit des malheurs de ta patrie, et m'éloigner après si tu l'ordonnes. Né pour commander, je deviendrai ton esclave. Parle, j'obéirai. »

Ce langage, nouveau pour elle, dissipa sa frayeur. Elle me regarda avec étonnement. Son émotion était visible. « Étranger, dit-elle, apprends-moi par quel enchantement tu fais entendre des sons si purs et si touchans. Ton art est dangereux. Il est rempli de charme ; mais l'harmonie doit réveiller le courage et non l'énerver par l'enivrante mollesse de ses accords. Ne sais-tu pas que, dans les beaux jours d'Athènes, un Grec fut poursuivi pour avoir inventé une septième corde à la lyre ? — Oui, lui répondis-je, mais Timothée allait subir sa sentence, lorsque, conduit sur la place publique, il aperçoit la statue d'Apol-

ton tenant à la main une lyre semblable à la sienne. A cette protection inattendue, il jette un cri, montre au peuple l'instrument divin qui lui avait servi de modèle, se prosterne, et ses juges n'osèrent plus condamner une invention consacrée par les attributs d'un dieu. »

Ma réponse surprit Cymodore. Elle rougit, garda un moment le silence, puis elle me dit : « Je dois te l'avouer, la mâle fierté de ton visage, la douceur de tes discours, tout en toi m'inspire une confiance que je croyais impossible. Mais, dis, quel est ton dessein ? Quel espoir t'amène sur ces bords désolés ? Viens-tu contempler nos temples superbes, admirer les antiques

monumens de la gloire des Grecs ?
Tu le vois, ils ne sont plus. Il ne
reste aucun vestige et de ces aréo-
pages fameux et de cette tribune
aux harangues où tonnait la fou-
droyante éloquence de Démos-
thènes, et du char élégant d'Alci-
biade faisant voler la poussière
dans l'arène des jeux olympiques.
Semblables à ces feux dévastateurs
qui dévorent tout ce qui s'offre sur
leur passage, les barbares ont passé
sur le sol d'Athènes, et l'ancienne
Athènes a disparu. Ils ont ravagé nos
champs fertiles, ébranlé nos porti-
ques, profané la tombe des héros, li-
vré aux flammes les inspirations du
génie, et brisé les statues de nos
dieux. Comme l'indigne matelot,

saisi d'effroi à l'approche des temples , le Grec dégénéré a fui devant l'impiété de ces peuples ennemis des dieux et des hommes. Moi-même, pour échapper à leur fureur, j'ai dérobé ma vie errante à leurs lois sacrilèges. Recueillie dans les ruines d'un temple chrétien, autrefois fondé par un prince franc , sur le point le plus obscur de nos rivages , adoptée par le savant Alcidas , prêtre vertueux qui a élevé ma jeunesse dans les sentimens religieux de nos pères et la haine de l'esclavage, j'ai vécu près de lui , dans les bois , loin des mortels qui sont toujours oppresseurs et parjures. Hélas ! Alcidas n'est plus. Les dieux ont

fermé ses paupières appesanties par l'âge. Mes yeux baignés de larmes l'ont vu expirer. Mes mains ont creusé la terre qui l'a reçu. Mais au moment où je te parle de cet ami généreux, je ne sais quel effroi s'empare de mes sens. Je crois entendre encore sa voix mourante. Elle me dit : Cymodore ! fuis les hommes et tu seras libre... J'en ai fait le serment sur ses lèvres glacées. O mon père ! je le tiendrai ce serment terrible. Je serai pure et libre comme toi, et mon âme qui dédaigne la faiblesse des esclaves, et s'émeut au seul récit d'une action généreuse, conservera l'énergie que tu as su lui inspirer. » Ainsi disait Cymodore, et son ac-

cent animé avait une magie, un éclat, une majesté qui tenaient de la divinité. J'étais dans une extase impossible à décrire. Je ne pouvais me laisser de la voir et de l'entendre. Surprise de mon long silence, elle jeta les yeux sur moi. Quels regards que les siens ! Ils embrasèrent mon cœur, Mon trouble s'augmenta. J'étais entraîné malgré moi ; mes genoux fléchirent. Je tombai à ses pieds. Elle rougit, et, se levant avec colère, elle voulut partir. « O Cymodore ! lui dis-je alors, pardonne. Je ne puis résister à l'ascendant qu'ont sur moi et ta beauté et l'expression de ta voix. L'abandon où tu me laisses peut-il t'inspirer de l'effroi ? C'est toi qui

fais naître l'ivresse où je suis, c'est pour toi seule que j'ai ressenti cet amour que tu condamnes et qui peut te condamner lui-même, lorsque c'est toi qui l'inspire. Si tu défends à Nadour-Héli, admirateur des héros de ta patrie et connu lui-même dans les combats, d'élever ses vœux jusqu'à toi, accepte au moins les secours de son bras. La guerre peut encore désoler ces climats, des brigands infester ces rivages. Redoute-les. Au nom d'Alcidamas dont tu as invoqué la mémoire, au nom de ces dieux mêmes que tu sers, ô Cymodore, permets-moi de te protéger contre les périls qui t'environnent. — Me protéger ! dit-elle, n'ai-je pas mes

flèches depuis long-temps éprouvées, malheur à qui oserait les braver! — Quitte des lieux où ta liberté est menacée. — Je suis libre!... s'écria-t-elle avec fierté. » Je vis alors que le temps seul pouvait disposer sa raison à comprendre des dangers encore ignorés. « Eh bien, lui dis-je, dissipe tes alarmes. Cède à ma prière, demeure, raconte-moi les malheurs d'Alcidas, et dis par quel événement remarquable la fille élégante d'Athènes est devenue la vierge solitaire des bois. — A demain, répondit-elle, l'heure du soir approche. L'horizon se voile, la nuit s'obscurcit, il faut que je m'éloigne. Adieu! » A ces mots elle s'é-

chappe. Mais , moins impatiente dans sa course accoutumée, elle ralentit ses pas, tourne ses yeux vers moi, reprend sa marche, parvient au haut de la colline, s'arrête, me regarde encore, et fuit enfin des lieux que bientôt peut-être elle ne reverra plus.

Que d'impressions diverses ne produit pas sur nous le départ d'une femme aimée ! Que de souvenirs son absence rappelle à la fois à nos sens éperdus ! Au moment où elle nous quitte il semble que notre âme la suit et s'éloigne avec elle. Le feuillage qui ombrageait sa tête, la place qu'elle a occupée, la fleur qui ornaît sa chevelure, les plis de sa tunique flottante, la

pierre que sa main a touchée, les lieux qu'elle a parcourus, et jusqu'à l'air qu'elle a respiré, tout est rempli de son image, tout semble nous redire encore l'adieu qu'elle a prononcé. A demain ! a dit Cymodore. Elle l'a dit ! elle hait, elle fuit les hommes, et ma présence a cessé de l'irriter. Je lui parle, elle m'écoute, elle me permet, ... Que dis-je ? elle m'ordonne de la voir. A demain ! ... je la verrai, je serai près d'elle, je jouirai de son regard, je m'enivrerai de son sourire, et peut-être qu'alors, mille fois répété par l'ami qui l'adore, un tendre aveu, un mot, un seul mot, long-temps retenu sur ses

lèvres charmantes , s'échappera enfin en dépit d'elle.

Le lendemain, la chaleur était brûlante à Athènes. J'attendis avec impatience que la brise du soir eût rafraîchi les airs, et je courus au lieu où je croyais devancer Cymodore. Mais comment vous peindre mon désespoir, lorsque, parvenu sur la rive, je vis au loin une barque sillonnant les eaux, et Cymodore, déjà captive, tendre vers moi ses bras chargés d'odieuses chaînes, pour réclamer un secours inutile? Je reconnus les ravisseurs. C'était ces pirates mercenaires que repousse, sur l'immensité des mers, l'or des harems de l'Asie. Je déployai à leurs yeux des signes ré-

véres dans nos climats, un poignard éclatant de pierreries, indice de mon rang élevé ; mais vainement ma voix terrible porta jusqu'à eux les cris de ma rage impuissante. Leurs âmes viles, fermées à tous sentimens humains, ne s'ouvrent qu'à la seule avidité des richesses. Ces brigands, impitoyables dévastateurs des rivages, furent insensibles aux éclats répétés de ma douleur, et bientôt je ne vis plus ni la barque ni Cymodore.

Il est dans la vie des positions cruelles dont on ne peut retracer l'amertume. Un trait affreux qui déchire le cœur épuise nos forces réunies pour le sentir, et n'en laisse pas pour l'exprimer. Le sort de

Cymodore absorbait toutes mes pensées. « Je ne la reverrai plus, m'écriai-je. Qu'est devenue cette superbe fille d'Athènes, si fière de sa liberté ? Esclave sous un ciel étranger, elle ne foulera plus le sol protecteur de la patrie. Elle mourra loin du tombeau de ses pères. »

Cymodore m'était ravie. Je n'avais plus l'espoir de la retrouver. Je pris en horreur les lieux qu'elle avait fuis pour jamais ; et, cherchant partout un vaisseau pour me conduire, je m'embarquai à Corinthe, et je partis pour Bénarès.

Je fis rapidement le voyage. La nouvelle de mon retour se répandit bientôt dans Bénarès ; et, quand

je parus , les airs retentirent du bruit pompeux des instrumens et des cris de joie d'un peuple immense qui couvrait les rives du Gange. Le raja lui-même vint au-devant de moi. Azolida l'accompagnait. Portée par des esclaves sur un riche palanquin, elle s'arrêta près du rivage ; et, lorsqu'elle souleva son voile, je fus ébloui de sa beauté et de l'émotion qui animait tous ses traits. Je fléchis le genou, elle tendit sa main que je sentis trembler dans la mienne, et me força de me placer à ses côtés. Les hommages qu'on me rendait ressemblaient aux honneurs d'un triomphe. C'est avec ce cortège brillant, précédé des Bayadères

formant des pas gracieux, qu'entouré de mes gardes et des Indiens qui m'appelaient leur libérateur, nous arrivâmes au palais. Là, tout avait un appareil de fête. Un banquet somptueux était préparé. Le raja m'invita à m'asseoir auprès d'Azolida, et me dit en présence de toute sa cour : « Nadour-Héli, apprends le motif qui m'a fait presser ton retour. Azolida n'a pu supporter ton absence. Son chagrin avait alarmé ma tendresse. Elle m'a fait l'aveu de son amour pour toi. Je te dois une récompense digne de moi et des services que tu as rendus à mon peuple qui t'aime, et je te choisis pour être l'appui et l'héritier de mon trône.

Demain, tu seras uni à ma fille chérie.

La gazelle qu'atteint à la course la flèche du chasseur, le guerrier que frappe un coup mortel, le voyageur errant que renverse sur le sable du désert l'inévitable éclat de la foudre, ne sont pas plus saisis que je ne le fus à cette nouvelle inattendue. Azolida fixait sur moi des yeux remplis de la plus douce espérance, et semblait attendre ma réponse. Je m'en aperçus. Je me remis de mon trouble; et, m'efforçant de sourire, j'inclinai ma tête devant le raja comme un témoignage de ma reconnaissance; mais mon cœur, occupé d'un

amour étranger à celui dont on m'offrait l'hommage flatteur, frémissait malgré moi des malheurs que sans doute je prévoyais. Bientôt le signal des concerts est donné. Le raja, cédant à la joie la plus vive : « Amis ! dit-il, chantez les exploits de Nadour-Héli !..... A peine mon nom est-il prononcé, qu'un cri part du milieu des esclaves du harem, encore éloignées de nous. Il me parut d'un sinistre présage. J'en fus interdit. Azolida rougissait, pâlissait tour à tour, et son inquiétude était extrême. Mais alors tous les plaisirs de l'Orient nous entourent, les parfums s'élèvent, les chants commencent, et

mon trouble échappe aux yeux de tous, à travers le tumulte des danses variées et des brillans accords qui remplissent le palais.

Cependant le raja ordonne qu'on fasse silence , et me demande le récit de mes voyages. J'obéis. Je trace rapidement le tableau des diverses contrées que j'avais parcourues depuis mon départ de Bénarès ; les sites enchanteurs de l'Helvétie, la gloire et les talens honorés dans les champs fortunés de la France, les beaux-arts admirés dans l'Italie, et les ruines de la superbe Athènes. Avec quel charme je rappelai les lieux si chers que je venais de quitter ! Entraîné

par une inspiration soudaine, mon cœur s'agite, mes traits se parent d'une expression plus animée, ma voix éclate, et je dis quels furent les héros fameux de la Grèce, les monumens élevés par le génie sur le sol de l'Attique, et enfin la sauvage harmonie des accords entendus sur le rivage de la mer Égée.

— Le raja m'écontait avec une attention flatteuse. Il était ému, et, quand j'eus fini de parler, il s'écria : « Sélim ! fais approcher la nouvelle captive. » — Il a dit. Une jeune esclave s'avance, prend la lyre, prélude ; son voile tombe, je regarde... Dieux !... c'était Cymodore !

Nadour - Héli est interrompu.

On a heurté avec force à la porte de la maison dans laquelle les trois amis s'étaient réfugiés. On ouvre.

Un envoyé du duc Albini entre avec mystère, se fait connaître et explique ainsi le sujet de son message : « J'ai l'ordre de vous conduire au palais par une secrète issue. Le gouverneur vous attend.

— Quel est son projet? — Je l'ignore. — Où verrons-nous le ministre? — A la fête qu'on donne ce soir à la cour. Vous y serez. C'est tout ce que je puis vous dire. Hâtons-nous de partir.

En ce moment le jour commençait à paraître. Nadour - Héli,

Aubrey et Léonti suivirent leur guide qui leur recommanda la plus grande prudence, et bientôt ils parvinrent par une route détournée au palais du duc de Modène.

TROISIÈME PARTIE.

LE MINISTRE DU DUC DE MODÈNE.

ALFONSE II, duc de Ferrare, mort sans enfans en 1597, déclara, par testament, César d'Est son héritier universel. Le nouveau duc fit part de son couronnement au pape Clément VIII. Mais la cour de Rome, sur les raisons les plus frivoles, prétendit que le duché de Ferrare était dévolu au saint siège ; et, loin de reconnaître César pour légitime successeur d'Alfonse II, le pontife publie une sentence par laquelle il le déclare

incapable de succéder au duché de Ferrare, excommunie ce prince avec tous ceux qui l'aideront à s'y maintenir, et soumet cette ville à l'interdit.

Les troupes du pape , au nombre de vingt-cinq mille hommes , s'approchaient du Ferrarais. Le duc César, ne pouvant obtenir du secours d'aucune puissance, se détermine à solliciter un commandement, et à demander une suspension d'armes.

Il fallait un homme habile pour conduire cette négociation importante. Le duc en chargea un seigneur anglais qui avait captivé toute sa confiance. Homme d'état, profond politique, paré de tous

les dehors brillans et de cette souplesse d'esprit qui décide les succès à la cour, lord Seymour, arrivé depuis peu de temps à Ferrare, était devenu l'ami, le confident du prince. Il accepta avec empressement une ambassade qui ouvrait une porte à son ambition.

Le cardinal Aldobrandin, neveu du pape et légat à Bologne, se transporta à Faënza, lieu choisi pour les conférences, et, par son adresse, le ministre du duc lui fit signer une capitulation, portant que César serait absous de toutes les censures, en renonçant à la possession du duché de Ferrare et de ses dépendances, et en cédant au pape la moitié de l'artillerie et

dés armes qui étaient dans la ville.

Le duc sortit de Ferrare, et alla établir sa cour à Modène. Il donna ses soins à l'embellissement de sa nouvelle capitale, et la rendit bientôt plus brillante que la ville qu'il avait abandonnée aux prétentions de la cour de Rome. En peu de temps Ferrare fut dépeuplée et déserte.

Lord Seymour fut nommé premier ministre du duc de Modène. Cette cour naissante eut d'abord pour elle toutes les espérances qui se rattachent à un gouvernement nouveau. Mais l'amour de la nouveauté, léger comme elle, ne résiste point au froissement des par-

tis. L'esprit de parti émoussé, dénaturé, perdu sous un gouvernement fort, se réveille, croît, s'étend et gouverne sous un prince faible. En politique, le pire des systèmes est de n'en pas avoir. Une marche incertaine qui abaisse le lendemain ceux qu'elle a élevés la veille, a toute la physionomie de la perfidie, et la perfidie conduit au désordre. Telle fut bientôt la situation du gouvernement du duc de Modène. Les Ferrarais, qui avaient quitté les champs de leurs pères, voulaient qu'on leur tînt compte de leur émigration volontaire, et les Modénois critiquaient avec l'aigreur de l'envie des étrangers qui aspiraient à toutes les fa-

veurs. Le prince avait abandonné les rênes de l'état à son premier ministre, que l'on accusait d'un penchant irrésistible pour le mal. Plus d'une fois on le vit protéger le vice aux dépens de la vertu, étouffer la voix de la justice, le cri de la plainte, la voix de l'honneur ; et, dès lors un mécontentement, qui prenait chaque jour plus d'étendue, aurait pu conduire à de grandes calamités publiques ; mais, à ces époques heureuses, la fidélité reculait devant l'abîme des révolutions.

Le duc Albini, ancien ministre du duc de Ferrare, était gouverneur du palais de Modène, et son fils en commandait la garde. De nombreux services et un dévoue-

ment à toute épreuve donnaient à ce vieillard respectable le droit de faire entendre la vérité dont le langage n'est que trop méconnu à la cour des princes. Il avait vu avec peine un étranger s'emparer d'un pouvoir qui lui était dû. Accoutumé à dévoiler les intrigues d'une politique astucieuse, il prévoyait que le nouveau favori aurait une administration orageuse, et quelquefois il avertit le duc des malheurs qu'il redoutait. Mais sa voix courageuse ne fut point écoutée. Dans le palais des rois, la vertu paraît souvent criminelle, tandis que le langage perfide de la flatterie corrompt tout ce qui l'environne, conspire, triomphe, et en-

dort la prudence du monarque sur les dangers que le présent prépare à l'avenir.

Cependant lord Seymour, parvenu au faite des honneurs et de la puissance, voyait tout fléchir sous ses lois. La sévérité de son regard et l'altération de ses traits paraissaient l'effet de son application aux affaires publiques; mais, dans les fêtes qu'on donnait au palais, il montrait tant d'adresse dans l'esprit, tant de grâce dans le langage, que toutes les femmes de la cour enviaient ses hommages.

Le duc n'avait qu'une fille qu'il chérissait, et, d'après ses ordres, on se réunissait dans les appartemens de la princesse où, pour em-

bellir les loisirs d'une belle soirée, on se livrait à des conversations spirituelles et variées. Là, chacun racontait un événement vrai ou supposé, une aventure amoureuse récemment arrivée, ou bien quelques contes ingénieux dont la morale était toujours applaudie, lorsqu'elle amusait. Un soir qu'on parlait de sortilèges et d'un vampire qui avait fait périr une jeune fille de Florence, lord Seymour, pressé à son tour de payer son tribut à l'assemblée, céda avec grâce aux désirs de la princesse. Les courtisans se groupent autour de lui. Tout le monde écoute attentivement. Il commence :

« On sait que tous les peuples

ont leurs préjugés et leurs superstitions. Il en est de bizarres. Telle est la superstition du *mauvais œil* dont les Siciliens redoutent singulièrement l'influence. Le mauvais œil, dit-on, agit subitement ; il cause une maladie soudaine ; il remplit l'imagination de visions lugubres ; il ôte les moyens de continuer un projet commencé. La même superstition existe en Écosse ; elle existait chez les anciens et s'est conservée dans la Grèce moderne. J'ai lu dans un livre grec ce passage fort étrange : « Je n'appelle point le mauvais œil une » superstition , mais une certaine » faculté vénéneuse de la raison. » J'ai moi-même été témoin de

» plusieurs effets du mauvais œil,
» et particulièrement un jour que
» je me trouvai par hasard avec
» un de ces fascibateurs dont les
» yeux avaient frappé plusieurs en-
» fans, et, la veille même, une vi-
» gne. Je lui fis beaucoup de ques-
» tions ; et tout ce qu'il me dit,
» c'est qu'il sentait dans la fasci-
» nation une certaine âcreté, une
» certaine chaleur dans les yeux,
» et un désir d'entraînement vers
» l'objet ; je voulus voir une expé-
» rience, et je dis que l'on nous
» amenât quelque animal beau et
» bien nourri. Effectivement, on
» nous amena un jeune buffle très-
» gras et de toute beauté. Dès que
» le sorcier l'eut aperçu, voulez-

» vous, me dit-il, que je le frappe
» de mon regard? — Oui, je le
» veux bien. — Et, ayant fixé ses
» yeux sur le buffle, à l'instant
» même il tomba comme mort,
» écumant et grinçant des dents.
» Il accourut bien vite et toucha
» trois fois de sa main droite cette
» pauvre bête, qui ne tarda guère
» à se relever, et retourna au trou-
» peau. » Ce qu'il y a de plus bi-
zarre dans cette historiette, c'est
qu'elle est racontée par un des
hommes les plus instruits de la
Grèce.

» En France, où tout semble se
reproduire avec cette légèreté,
cette grâce chevaleresque qui a fait
de cette nation puissante le peuple

le plus aimable et le plus admiré, les fables qui plaisent et les préjugés établis se distinguent par un mélange piquant de sérieux et de gaieté. Tels sont les contes des sorciers et des revenans.

» Il est aussi en Espagne diverses superstitions transmises d'âge en âge. Les unes tiennent au caractère de ces peuples religieux, et les autres leur ont été apportées par les Maures, lorsqu'entraînés loin de leurs climats par l'esprit des conquêtes, ils envahirent le royaume de Grenade.

» Mais les orientaux mêlent surtout des superstitions à toutes les actions de la vie. Après avoir admis le fatalisme, ils créèrent les

génies du bien et du mal, et sans doute que le vampirisme est encore un rêve de leur imagination portée aux conceptions extraordinaires.

» On parle beaucoup depuis quelque temps d'un vampire qui voyage dans tous les pays; et laisse partout des victimes sur son passage. L'ignorance a accrédié cette nouvelle, et toutes les femmes tremblent de rencontrer un voyageur vagabond dont l'effroi a fait un monstre redoutable. Je ne nierai point l'existence des vampires; j'ai même vu, à quelques époques de ma vie, des malheurs qui pourraient m'y faire croire; mais je pense que le crime horrible que

signale le vampirisme, est plutôt une allégorie dont la morale a de nombreuses applications. Par exemple, un conquérant qui ravage de paisibles contrées, et dont l'ambition insatiable fait verser le sang des peuples; un fils ingrat et prodigue qui réduit à la misère un père vertueux dont soixante ans de travail avaient assuré la fortune; une femme qu'on aime et qui, par ses imprudences, aiguise à chaque instant pour nous le poignard de la jalousie; un roi cruel, un ami perfide; un ministre qui trahit la confiance de son maître et amène des révolutions terribles à la place du bien qu'il aurait pu faire; tous ces êtres, fléaux de la société, ne

représentent-ils pas le vampirisme ? En effet , si l'on pouvait toujours écarter les nuages dont on entoure les cruautés inexplicables de ces hommes qu'on appelle vampires , on verrait souvent que l'épouvante qu'ils inspirent n'est produite que par des malheurs au-dessus des bornes de notre intelligence , ou par des méprises qui , une fois éclaircies , nous font rougir de notre crédulité. Cette idée me rappelle une histoire orientale qui fortifie mon opinion. La voici :

LE VAMPIRE DE BAGDAD.

HISTOIRE ORIENTALE.

Non loin de Bagdad, de cette superbe ville bâtie par le calife Abugiafar Almanzor, et qui servit depuis de résidence aux maîtres de l'Orient, vivait, dans une cabane adossée à un petit bois, un pauvre pêcheur nommé Gia Hassan. Les ustensiles de son état, quelques nattes de jonc que tressait Phaloé, sa fille, tel était son patrimoine. Le Tigre, dont les eaux roulaient à peu de distance, leur fournissait de quoi suffire à leur nourriture et à leurs

besoins. Chaque jour , après la pêche du matin , Phaloé partait pour la ville , et allait vendre le poisson pris dans les filets de son père , et les corbeilles arrondies par ses jolis doigts. Phaloé n'attendait pas long-temps pour placer ses provisions. Elle était si jolie ! les marchands accouraient en foule autour d'elle , et bientôt elle revenait en chantant déposer , dans les mains de Gia Hassan , qui lui donnait le baiser paternel , le produit de la vente de la journée , et du travail de la veille. Un repas simple et frugal et la prière du soir , terminaient ces douces occupations ; et c'est ainsi que pauvres , mais heureux ; ignorés , mais tranquilles ,

Gia Hassan et Phaloé coulaient des jours sans remords, sans regrets, et qu'eût peut-être envié le commandeur des croyans.

A cette époque régnait dans l'Orient le grand et redoutable Haroun al Raschild, calife puissant, non-seulement par la force de ses armes, qu'il avait su faire respecter au dehors, mais encore par l'assemblage des plus rares et des plus heureuses qualités, qui lui avaient mérité l'amour de son peuple. Haroun, plein de grandeur, de générosité, ne s'en rapportait pas à ses ministres seuls, du soin de rendre ses sujets heureux. Il s'informait lui-même de leurs moindres réclamations, il ju-

geait leurs débats en faisant comparaître les parties intéressées devant lui ; et, plus d'une fois, lorsque la justice lui fit un devoir de condamner un malheureux, ce dernier s'en alla comblé des consolations du calife, et emportant un dédommagement double de la perte qu'il venait de faire.

La paix venait de terminer une guerre suscitée par l'ambition d'un des gouverneurs de province soumis au calife. Haroun s'était couvert de gloire, il avait rétabli l'ordre et puni les coupables. Son retour dans Bagdad excita une joie universelle. Ses sujets le reçurent non comme un roi, mais comme un père. Le calife attendri

par leurs transports , sentit mieux que jamais le bonheur d'être aimé, la seule récompense , le seul plaisir que doivent ambitionner les souverains.

Parmi les soldats qui formaient la garde du calife, il y en avait un nommé Kaled. Ce jeune homme , employé long-temps dans un corps retenu dans une place éloignée , fut rappelé au moment de la paix. L'avancement honorable qu'il reçut lui prouva que sa bonne conduite avait été appréciée ; mais comme son goût le portait au négoce, état dans lequel ses parens l'avaient élevé , il attendait une occasion favorable pour se livrer à ce penchant, et obtenir

de ses chefs le premier bien nécessaire à ses projets, la liberté.

Kaled, en se promenant un jour devant le palais, vit passer une jeune fille dont la grâce, les attraits, et surtout l'air de modestie, le frappèrent au point qu'il en fut troublé. O divin prophète ! s'écria-t-il, si les houris que tu promets aux vrais croyans ont autant d'appas que cette jeune beauté, quelles félicités ne leur as-tu pas réservées ! et Kaled, en disant ces mots, suivit la jeune fille qui, fraîche comme la rose du matin, légère comme un chevreau du Liban, se hâtait d'atteindre le bazar, pour y déposer sans doute le fardeau qu'elle portait dans ses bras.

Près d'arriver au but de son voyage, la jeune fille fit un faux pas, et allait tomber ; mais Kaled qui l'avait suivie de près fut assez heureux pour la recevoir dans ses bras. Plusieurs corbeilles pleines de poisson, échappèrent à ses mains. Le marchand à qui elle avait coutume de vendre la reconnut sur-le-champ. Il accourut et lui dit : Belle Phaloé ! combien je vous plains de n'avoir pas les secours d'un frère ou d'un ami ! Daigne notre saint prophète vous envoyer le modèle des époux, afin de récompenser vos vertus.

Phaloé, effrayée d'abord par la crainte de tomber, n'avait pas fait



attention à l'étranger qui l'avait secourue. Mais maintenant elle le regarde, et son front se colore de la plus vive rougeur. L'étranger est à côté d'elle, c'est lui qui l'a garantie du danger ;... pourtant il a l'air de trembler plus qu'auparavant... Il a entendu le son de la voix touchante de l'aïnée, ... et toutes les sensations qu'il éprouve se rapportent à une seule ;... l'aimer et s'unir à elle pour toujours.

La fille de Gia Hassan adresse, les yeux baissés, de timides remerciemens à l'inconnu qui proteste de son dévouement et de sa délicatesse, et ne veut pas souffrir qu'elle s'en retourne seule. Il prend le marchand à témoin de ses bon-

nes intentions, et ajoute : « Je suis
» Kaled, soldat du calife. A Dieu
» ne plaise que je souille jamais de
» la moindre tache, une conduite
» irréprochable. et considérée de
» tous mes chefs. Je conduirai
» cette jeune fille, et la remettrai
» saine et sauve dans les bras de
» son père. »

Déjà Phaloé a reçu le prix de sa marchandise. Déjà Kaled, sur le bras daquel elle s'appuie en rougisant, a franchi la porte de la ville ; un moment encore ils sont dans la plaine, et n'entendent plus au loin que le bruit sourd du fracas de Bagdad ; plus près à leur droite, le mugissement cadencé des flots du Tigre, et, autour d'eux, les

chants harmonieux des oiseaux du soir qui font retentir les airs de mille cris variés. O combien leur âme était émue ! combien le spectacle imposant de la nature , spectacle d'amour et de bonheur dans ces heureux climats , plongeait leur âme dans une douce langueur ! Ils ne disaient rien , ils ne se regardaient qu'à la dérobée ; mais il leur semblait que ce tableau magique avait un langage connu des âmes sensibles , et que l'un ne pouvait l'interpréter d'une manière différente de l'autre.

Ces douces pensées les absorbaient encore , lorsque la vue de la cabane paternelle frappa les regards de Phaloé. Elle crut sortir d'un

songe. Toute entière au nouveau sentiment qui l'occupait, elle ne chanta pas le refrain accoutumé en approchant de l'asile du bonheur. Le vieillard parut inquiet de voir sa fille avec un étranger. Il fut vite rassuré par Kaled qui lui donna les éclaircissemens nécessaires, mais qui ne put s'empêcher de laisser percer à travers ses discours, l'ardeur qu'il ressentait et l'espoir dont il osait se flatter.

Kaled était doué d'une physionomie heureuse. Ses traits réguliers exprimaient la douceur. Il avait vécu dans les camps, mais sa vertu qui ne s'effarouchait pas du plaisir, avait en horreur la licence. Son âme était pure, et,

lorsqu'il parlait, l'accent de la vérité semblait sortir de ses lèvres. Il eut bientôt gagné la confiance de Gia Hassan et la tendresse de sa fille. Il revint plus d'une fois visiter le pêcheur, et Phaloé qui le voyait toujours avec un plaisir nouveau, ne s'apercevait pas qu'il était devenu nécessaire à son existence et à son bonheur.

Un matin Kaled vint à l'heure de la pêche. Il n'avait pas cette habitude : une sombre tristesse altérait les traits de son visage. Sa pâleur, son abattement, présageaient une mauvaise nouvelle. Phaloé frémit sans savoir pour quoi ; son cœur se glaça d'épou-

vante; Gia Hassan accourut aussi vite qu'il pouvait à la voix de sa fille, et Kaled un peu reposé, mais non rassuré, leur parla en ces termes :

« Bon Hassan ! et vous char-
 » mante Phaloé, vous savez quel
 » était le rêve de mon bonheur.
 » Vous connaissez l'attachement
 » que je vous porte, et mon amour
 » pour Phaloé n'est plus un mystè-
 » re. Vous n'ignorez pas que, résolu
 » d'en faire mon épouse, et cer-
 » tain de son consentement, j'avais
 » demandé à mes chefs la retraite
 » honorable que m'ont valu mes
 » services, et la permission de
 » conduire ma compagne à la mos-
 » quée. Nadir, cet officier du

» calife, sous les ordres duquel je
» suis encore, me l'avait promis.
» Cependant les jours se passaient
» et mon sort, était toujours le
» même. Un secret pressentiment
» me faisait tout craindre de cette
» lenteur. O fatal contre-temps !
» funeste pensée ! elle ne se réalise
» que trop ! Hier, lorsque je ren-
» trai, une nouvelle affligeante ve-
» nait de se répandre. La guerre
» se rallume avec plus de fureur
» que jamais, et le calife, qui a eu
» le temps de se reposer et de jouir
» de tous les plaisirs auprès de ses
» nombreuses maîtresses, se dis-
» pose à partir. O Phaloé ! ô
» Hassan ! il faudra le suivre,
» vous quitter... périr peut-être...

» loin de ces lieux, loin de vous
» et de la beauté qui eût fait mon
» bonheur!.. » Il dit, et la voix
expire sur ses lèvres... sa tête re-
tombe sur sa poitrine.... il ne peut
pleurer ;... mais le mouvement
précipité de ses soupirs,... la lan-
gueur de ses regards,... tout décèle
le trouble douloureux dont il est
tourmenté.

Le vieillard et Phaloé ne répon-
dent pas un mot. La fille d'Hassan
croit rêver ; mais le réveil lui pa-
raîtrait si pénible qu'elle n'ose se
mouvoir de peur d'acquérir une
effrayante certitude. Enfin elle sort
de cette stupeur, c'est bien lui...
c'est Kâled... il va partir... A cette
idée son cœur se brise, et ses

belles paupières sont humides de larmes.

« Ma fille, dit le pêcheur, ne
» t'abandonne point aux soupirs.
» Tout n'est peut-être pas aussi
» désespéré que tu le crois. Le
» calife n'est point insensible. Je
» veux te mener demain en sa
» présence. Nous embrasserons
» ses genoux, tu lui demanderas
» la liberté du brave Kaled, et si
» l'aspect de mes cheveux blancs
» ne peut fléchir sa clémence, ta
» jeunesse, ta beauté et tes pleurs
» obtiendront ce bienfait de son
» cœur noble et généreux. »

Ainsi parla Hassan. L'âme des deux amans semblable à la mer agitée dont un ouragan furieux.

soulève les vagues et les brise contre le roc, sembla s'apaiser tout à coup et comme par enchantement ; le sourire reparut sur leurs lèvres , et bientôt , avec le sourire , un doux rayon d'espoir vint colorer leurs joues.

Animé de cette douce espérance, Kaled se remit en route pour Bagdad où l'appelait son service. Les deux amans se jurèrent de nouveau une fidélité à toute épreuve. Le vieux pêcheur , qui n'avait pas eu besoin de prendre de renseignemens sur Kaled pour juger de ses bonnes qualités , souriait de voir l'innocente ivresse de ces jeunes amans. Il les bénissait en secret. Ils devaient être l'appui ,

la consolation de sa vieillesse. C'était tout son avenir, et l'avenir d'un vieillard est si court ! Gia Hassan fit promettre à Kaled de revenir pour partager avec eux le modeste repas du soir.

Phaloé n'alla pas à la ville ce jour-là. L'absence de son amant lui rendit ses inquiétudes. Si le calife était inexorable ! S'il dédaignait la prière d'un pauvre pêcheur ! Elle commençait à sentir que si l'amour a des douceurs, elles sont entremêlées de peines bien cruelles.

La fille d'Hassan, en faisant ces réflexions, allait, sans y penser, au-devant de son amant. Elle était seule au milieu de la plaine,

lorsqu'un étranger enveloppé d'un large manteau s'approcha, et d'un air qui respirait la bonté : « Vous pleurez, jeune fille, lui dit-il? qui donc peut attrister d'aussi beaux yeux? Par Mahomet! périsse le traître qui fait couler vos larmes ! Seigneur, répond la timide Phaloe, le calife seul est cause de mon chagrin. — Le calife! — Lui-même. — Par quel hasard?... » Alors Phaloe raconte ingénument à l'étranger ses amours, son espoir, et la disgrâce nouvelle qui venait de le détruire. Elle dit la pauvreté et les vertus de son père, la bravoure et les services de Kaled, enfin le dessein qu'ils avaient d'aller se jeter le lendemain aux pieds du com-

mandeur des croyans. L'inconnu, touché de sa candeur, lui témoigne l'intérêt qu'elle a su lui inspirer. Il ramasse une brique qui se trouve par hasard sur la terre, et trace dessus un portrait. « Prenez ce dessin, belle Phaloé, dit-il, et, lorsque vous viendrez au palais, ayez soin de le montrer. Je suis un officier des gardes du calife, et je ferai tous mes efforts auprès de lui pour le rendre favorable à vos vœux. » Il a dit, et suit la jeune fille dans la cabane du pêcheur. Phaloé présente l'inconnu à son père comme son libérateur. Le vieillard s'empresse de lui offrir de partager un modeste repas. L'officier accepte, mange, boit de bon appétit, et

chanté quelques versets de l'Alcoran. Bientôt il se lève : « Je regrette, dit-il, d'être obligé de vous quitter si tôt ; mais voici l'heure où mon service m'appelle auprès du prince. Adieu, mes bons amis, adieu ; charmante Phaloe, n'oubliez pas ce que je vous ai recommandé ; souvenez-vous au surplus du nom de Nadir. » En achevant ces paroles, l'étranger est sur le seuil de la porte, il presse dans sa main la main tremblante de Phaloe, et disparaît.

A peine est-il sorti que Kaled entre dans la cabane ; il a rencontré l'étranger, qui cachait son visage ; Kaled aime passionnément Phaloe, il en est aimé, il en est

certain ; mais jeune , ardent , impétueux , il ne peut se défendre d'un mouvement de jalousie. Son trouble , ses questions précipitées , tout le trahit. Il semble méditer un projet qu'il veut cacher. Lorsque Phaloé raconte le tendre intérêt que lui a témoigné l'inconnu , elle n'omet aucune circonstance : le portrait sur la brique , le souper , l'air de tendresse avec lequel il lui serra la main , tout est rapporté avec la simplicité de l'innocence. Le jeune homme demande alors si ce mortel compatissant a daigné se nommer. « Mon fils , dit » Gia Hassan , Nadir est son nom. » — Nadir ? — Oui , Nadir , officier » des gardes du calife. — C'est un

» imposteur, un fourbe, un traî-
» tre. Nadir est mon chef, et je
» le quitte à l'instant même. O
» charmante Phalœé! je m'en dou-
» tais; vos charmes ont séduit cet
» étranger dont la démarche ne
» m'est pas inconnue... Je me rap-
» pelle même,... oui je suis certain
» maintenant de l'avoir vu rôder
» plusieurs fois, à la nuit tom-
» bante, dans le rues de Bagdad,
» et sur les bords du Tigre. C'est
» un être dangereux, je n'en puis
» plus douter. Craignez, craignez
» ses perfides desseins. Savez-vous
» de quoi est capable ce subor-
» neur infâme? Savez-vous quels
» dangers peut causer sa présence
» funeste? Apprenez que c'est un

» vampire. — Un vampire , dit
» Hassan. Un vampire ! répète , en
» se serrant près de son père ; la
» craintive Phalœe. — Oui , un
» vampire. C'est un de ces mon-
» stres qui ont fait long-temps la
» terreur de ces contrées , et dont
» tant de jeunes amans , de parens
» infortunés ont eu à pleurer les
» victimes. Hélas ! il ne me man-
» quait plus que ce malheur pour
» me réduire au désespoir. »

Le bon vieillard et sa fille s'ef-
forcèrent de dissiper les alarmes
qui s'élevaient dans le cœur agité
de Kaled ; mais le jeune homme ,
impatient comme tous les amans ,
leur apportait un nouveau sujet de

chagrin. Le calife n'était pas visible le lendemain. Le conseil assemblé devait délibérer sur des mesures importantes que réclamaient les soins de la guerre. Il ne leur serait donc possible d'aborder le palais que le surlendemain, et un jour de retard pouvait amener de grands événemens. Phaloé éloigna tous ces obstacles ; et, par des raisons légères, mais que le désir de réussir fait trouver suffisantes, elle parvint à ramener l'espérance dans le cœur de son amant. Il lui semblait, soit qu'une voix secrète promît à ses charmes de faire consentir le calife, soit qu'un pressentiment heureux lui montrât comme exagérées les craintes de

son amant, il lui semblait qu'elle touchait au moment du bonheur. Les femmes ont une espèce de prescience et de rapidité dans le jugement qui les sert d'une manière admirable, et le hasard amène souvent ce qu'elles désirent, ou ce qu'elles ont prévu. Le lendemain, mais de meilleure heure que la veille, l'étranger revint à la cabane. Phaloé, qui était seule en ce moment, ne put se défendre d'un mouvement de frayeur. — « Qu'avez-vous, belle Phaloé? Qui peut vous causer cette crainte? — Ah! seigneur, s'il faut en croire ce qu'on dit, vous êtes un homme bien terrible. — Comment, bien terrible! — Un monstre. — Un

monstre? Qui donc a pu vous donner sur moi des renseignemens si flatteurs? — Kaled. — Kaled? — Oui, seigneur, il dit que vous êtes un vampire. — Un vampire, moi! un vampire, comment l'entend-il? Et l'étranger retint un mouvement de colère prêt à lui échapper. — Pouvez-vous croire, charmante Phaloé, que je veuille vous faire du mal? Mes yeux ne le disent pourtant pas. — Les hommes sont bien perfides. — Eh bien! allez trouver le calife, vous connaîtrez bientôt jusqu'où va ma perfidie; je me vengerai de Kaled... Mais... adieu!... Il dit et disparaît comme la veille. Phaloé commence à trembler : l'inconnu avait des yeux ter-

ribles lorsqu'il a prononcé le nom de Kaled. Gia Hassan rentre; Phaloé lui fait part de ses craintes : et cette fois elles sont fondées. Ah ! combien le jour leur paraît lent à s'écouler ! le soir arrive, enfin ; Kaled se présente à la porte de la cabane : mais à peine y pose-t-il le pied, que des gardes, qui étaient cachés, fondent sur lui, s'en emparent et le désarment. Épouvantés de cette apparition subite, Gia Hassan et Phaloé poussent des cris inutiles ; ils se jettent aux genoux des soldats ; on leur répond que c'est par ordre du calife qu'ils arrêtent Kaled. Le jeune homme interdit demande quel est son crime ; on ne peut rien lui dire, sinon

qu'il doit être conduit dans la prison du palais. A ces mots, la malheureuse Phaloé tombe sans connaissance ; le pauvre pêcheur la couvre de larmes et de baisers, et l'infortuné Kaled, que les soldats emmènent malgré sa résistance, a perdu toute espérance de bonheur.

Le lendemain était un jour d'audience publique au palais. Le calife Haroun al Raschid, entouré de ses principaux officiers, et assis sur un trône dont l'éclat éblouissait la vue, rendait la justice lui-même, et écoutait les réclamations de ses sujets. On amène devant lui Kaled, libre, mais désarmé. Son visage consterné annonce son désespoir.

Il baisse les yeux, se prosterne, et attend en silence qu'on daigne l'interroger. Un murmure d'intérêt s'élève autour de lui. Il est sourd. Il ne détourne pas les yeux pour voir la foule qui l'environne, et à ses côtés une jeune beauté couverte d'un voile éclatant de richesse, et qui porte sur lui des regards attendris. Une seule pensée l'occupe, c'est l'inquiétude de Phaloe, et la présence même du calife ne peut l'en distraire.

Aussitôt une voix se fait entendre : — « Quel mal t'a fait le calife pour avoir osé proférer des injures contre sa personne sacrée ? réponds, Kaled ? »

— Mes services auprès du com-

mandeur des croyans, et mon sang versé pour sa cause, répondent pour moi de ma fidélité à sa personne. Ma langue n'a jamais pu démentir mon cœur. J'en jure par Mahomet !

— Tu vantes tes services ; cependant tu sollicites depuis longtemps la faveur d'être libre.

— J'adore la charmante Phaloe, fille de Gia Hassan le pêcheur. Je ne puis vivre que pour elle. J'ai pensé que mon bras avait payé sa dette à mon maître, et que je pouvais exister pour moi maintenant.

Il y a peu de jours que tu as porté une accusation grave contre un inconnu.

— Un étranger s'est introduit

près de ma maîtresse. Je l'ai soupçonné, j'ai pu le soupçonner de mauvaises intentions. Je l'avouérai, j'ai cru que c'était un vampire, et je l'ai dit.

— Lève les yeux, et regarde ce vampire.

— Ciel! le calife! Quelle surprise! »

Et Kaled tombe à genoux.

Relève-toi, dit Haroun al Raschid; reçois mille bourses pour ta bonne conduite, sois libre, et épouse Phaloe.

A ces mots, Kaled tourne la tête, et la jeune personne voilée se découvre. O bonheur! C'est Phaloe elle-même! c'est elle que son père accompagne, et qui

tombe dans les bras de son amant. Tous trois se prosternent, émus de reconnaissance pour le calife; et le peuple attendri manifeste par ses acclamations le plaisir qu'il éprouve en voyant triompher la justice et l'amour.

Quand le ministre eut cessé de parler, chacun lui témoigna le plaisir qu'on avait eu à l'entendre; le duc par un mot flatteur, les courtisans par des louanges, les dames par un doux regard, et la princesse par un sourire.

Ainsi le crédit de lord Seymour s'accroissait chaque jour davantage; et déjà il semblait être au comble de ses vœux, lorsqu'un

événement malheureux , mais favorable à ses vues , lui donna encore de nouveaux droits à l'entière confiance du prince.

La princesse Éléonore avait donné dans ses appartemens un concert où avait assisté toute la cour. La nuit était avancée ; on se sépare , le chant a cessé , la harpe ne retentit plus , et déjà tout est calme , tout dort ; mais une épaisse fumée , croissant par degrés , a troublé le sommeil du duc. L'air qu'il respire porte avec lui un poids qui oppresse sa poitrine ; il se lève , appelle , se traîne , chancelle et tombe dans les bras d'un sujet dévoué qui se précipite pour l'arracher à la mort ; il était temps.

Un effroyable incendie se déclare ; un feu caché éclate avec violence , la flamme croît , dévore tout ce qu'elle peut atteindre. La cloche d'alarme glace tout le monde d'épouvante ; la frayeur augmente le tumulte ; les portes embrasées s'écroulent avec fracas , et des débris encore fumans marquent bientôt la place d'un palais superbe.

Le duc voulut connaître son libérateur. C'était son ministre, lord Seymour lui-même ; il ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance d'un dévouement que d'autres interprétèrent différemment ; il le conduisit par la main à sa fille et lui dit en le présentant :
« Voilà celui qui m'a sauvé la vie ;

c'est à toi à juger de la récompense qu'il mérite, et à payer la dette de ton père. »

Restée seule avec lord Seymour, la princesse, interdite des dernières paroles du prince, balbutia quelques remerciemens, puis elle ajouta : « Le souvenir d'un pareil service me sera toujours cher, l'expression de ma reconnaissance doit vous suffire : quelle récompense peut désirer un ministre au faite de la puissance ? — Il en est une bien au-dessus des honneurs de la cour. — Laquelle ? — Elle dépend de vous. — De moi ? — Mes soins assidus, mon respect, mon empressement à vous plaire, à vous parler, et mon silence quand je suis près de

vous, tout a dû vous l'apprendre. — Seigneur ! — Peut-être condamnez-vous des vœux trop indignes de vous. Pardonnez, j'ai sauvé la vie à votre père, et, pour sauver la vôtre, je courais... — Quoi ! c'est vous qui au milieu du désordre d'une nuit affreuse m'avez arrachée à une mort certaine ? — Que dites-vous, princesse ? qui donc vous a arraché à la mort, quand et comment, en quel lieu ? Achèvez. — L'incendie avait fait des progrès rapides ; Iside et Placida, mes compagnes fidèles, avaient fui pour demander des secours. Effrayée du danger qui m'environnait j'avais presque perdu l'usage de mes sens, et me croyais pour toujours rayie.

à la tendresse d'un père , lorsque je me sentis emportée par un officier qui s'éloigna rapidement après m'avoir remise entre les bras de mes amies. — Quel est cet officier ? quel est son nom ? — Je l'ignore , l'obscurité ne permit pas de le reconnaître. — Aucun indice n'a pu le faire découvrir ? — Le panache de son casque est resté à mes pieds. Il prouve que c'est un officier du palais. C'est tout ce que je sais. — Eh bien ! madame , il faut le connaître. Le fils du duc Albini commande les gardes du palais ; il va paraître , il nous aidera dans nos recherches. Celui qui exposa ses jours pour vous ne saurait être trop honoré. Que les plus éclatan-

tes faveurs soient le prix d'un péril que j'aurais payé de ma vie. Les Vénitiens nous ont déclaré la guerre, l'armée est sous mes ordres; donnons-en le commandement au guerrier qui sut le mériter en conservant la princesse de Modène: voilà l'ordre, vous le remettrez à Albini; votre libérateur doit le recevoir en votre nom: si la puissance que je tiens de votre père a de précieux avantages, c'est surtout en ce moment que je les apprécie. »

Ce mouvement de générosité du ministre était plutôt inspiré par le désir d'éloigner un rival dangereux que son amour redoutait, que par un sentiment de justice et de

bienveillance; Éléonore s'y trompa. Elle en fut attendrie, c'est alors que le jeune Albini parut. Un crêpe noir voilait son armure, et une douce mélancolie respirait dans tous ses traits. Princesse, dit-il, j'ai reçu l'ordre de me présenter devant vous. Daignez m'apprendre quel est le sujet d'une si grande faveur. — Seigneur, dit Éléonore; avant tout, permettez que je vous demande pourquoi vos armes sont couvertes d'un appareil funèbre. — Madame, répond Albini avec embarras, ne cherchez point à pénétrer un mystère que je ne puis vous révéler. Le deuil qui m'environne m'est cher, et j'ai juré de le

porter jusqu'au jour où je retrouverai mon panache perdu... —
Votre panache perdu... Attendez...
On peut le remplacer par un autre. Je veux que vous le teniez de ma main. — Eh quoi! madame... — Le voilà. — Ciel! — Le reconnaissez-vous? — Madame, dit Albini avec embarras... Non... je ne puis... — Non! reprit Éléonore avec un soupir. A qui appartient-il donc? — Un jour peut-être vous le saurez. — Albini, dit le ministre en l'interrompant, cet officier est sous vos ordres, c'est à vous à le découvrir, l'armée l'attend, qu'il se montre digne de l'honneur que la princesse a sollicité pour lui. — Tenez, Albini, ajoute Éléonore,

voilà sa récompense, qu'il parte. — Vous l'ordonnez, il va partir. — Je garde son panache, je veux le lui remettre moi-même. — Tant de bontés sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont remplies de charmes. — Je ferai des vœux pour le succès de ses armes et pour lui. — Et pour lui ! s'écrie Albini avec transport. Adieu, madame, adieu donc ! il mourra pour vous, ou il reviendra vainqueur. »

Avant la fin du jour, la princesse apprit qu'Albini était parti pour l'armée. C'était donc lui qui lui avait sauvé la vie ! mais par quel motif avait-il fait un mystère de son dévouement ? Son trouble en parlant à Éléonore, la crainte peut-

être de s'expliquer devant un témoin dangereux, tout faisait soupçonner son amour pour la princesse, et son silence qui prouvait sa délicatesse donnait encore plus de prix à des sentimens qu'il n'avait point osé déclarer.

Éléonore, à la fleur de l'âge, brillait de cette beauté qui porte avec elle une séduction irrésistible. Sa taille élancée dans sa proportion élégante dessinait comme par magie des formes qui étaient la perfection de la nature. Ses traits étaient éclatans d'expression et de vivacité. Rien ne fut jamais plus expressif que son regard, plus ravissant que son sou-

rire, plus léger que ses pieds délicats. L'art aurait vainement cherché des défauts dans le mélange piquant de tant de qualités diverses ; les grâces couvraient tout. L'œil charmé ne voyait qu'elles. Enfin toute sa personne était un enchantement ; et, si ce n'était point la beauté, c'est qu'elle était cent fois plus belle.

La princesse était absorbée dans des rêveries qui avaient Albini pour objet, lorsque le duc se présenta chez elle, et lui exprima le désir de lui voir partager l'amour de son ministre dont elle devait être l'épouse. Les volontés d'un père étaient un ordre pour elle ; ne sachant que répondre, elle promit

d'obéir. Le ministre, enchanté de son consentement, donna les fêtes les plus galantes pour lui plaire ; il était aimable , il parvint à intéresser Éléonore et leur union fut décidée.

Cependant Albini ne tarda pas à signaler son courage ; chaque jour on apprenait à la cour le succès de l'armée sous ses ordres ; mais , par une politique qu'on ne pouvait comprendre , loin de récompenser le service de ses officiers , on prodiguait à des factieux des faveurs qu'on leur refusait , et le ministre couvrait de son appui les ennemis du prince. Le gouverneur du palais , ancien ami du duc , avait en vain cherché à ébranler son cré-

dit. Le duc ne voyait que par les yeux de son favori, il lui avait cordé sa fille ; l'hyménée allait s'accomplir, une brillante fête se prépare, un rendez-vous de chasse est donné et commence les plaisirs de cette journée.

On part, un nombreux cortège suit la princesse, on se sépare dans la forêt prochaine, les chevaux secondent l'ardeur des chasseurs ; la chaleur était excessive. La princesse s'éloigne de sa suite, et s'arrête sous un ombrage écarté : là, solitaire et pensive, elle se livre à des souvenirs qu'elle veut en vain oublier. Une inquiétude secrète la poursuit, dans quelques

heures elle engagera sa foi à lord Seymour. Elle n'éprouve aucune répugnance à former ce lien, et cependant un sentiment plus tendre lui fait regretter le généreux Albini. Son esprit flottait ainsi dans l'incertitude lorsqu'une étrangère parut devant elle : « Aimable princesse, dit-elle à Éléonore, je me présente ici pour vous sauver la vie. Redoutez les nœuds que vous allez former ; le jour de votre hymen sera celui de votre mort ; l'époux que vous avez choisi est un monstre, et votre vie se perdra dans ses premiers embrassements. Ce langage vous étonne, hélas ! il n'est que trop véritable ; vous voyez en moi une de ses

» victimes , le temps vous appren-
» dra le reste ; ne négligez pas mes
» avis , et fuyez le malheur qui est
» près de vous atteindre. »

Éléonore , troublée de ce qu'elle vient d'entendre , veut rappeler l'étrangère ; mais elle était à peine revenue de la stupeur que lui a causée le discours de ce messager mystérieux , que toute la cour arrive près d'elle. On l'entoure. Lord Seymour lui présente son coursier. Le signal du départ est donné , et l'on reprend le chemin du palais.

Après un banquet somptueux , les danses commencent. Mille jeux variés embellissent la fête. La princesse , tourmentée par des craintes que rien ne peut dissiper , évite les

hommages des courtisans, et sous un déguisement qui favorise son désir de se cacher à tous les yeux, elle cherche partout des distractions qui fuient devant elle. Tout à coup un personnage masqué l'arrête et lui dit : « Écoutez, ô la » plus adorable des femmes ! c'est » en vain qu'un voile impénétrable » vous dérobe à tous les regards. » Les miens vous ont suivie, de- » vinée, reconnue. A cette dé- » marche noble, à ces grâces qui » animent tous vos mouvemens, » à cette légèreté enchanteresse, » qui pourrait méconnaître la belle » Éléonore ? Pardonnez à un amant » qui vous adore un aveu qui peut » lui coûter la vie. En votre pré-

» sence, son cœur n'a point osé se
» déclarer, et sa voix se faire en-
» tendre. Cet amour par comme
» celle qui l'inspire, délicieux
» comme elle, aurait pu se trahir
» devant vous; mais alors il a
» gardé le silence, et il faut tout
» le mystère dont il s'enveloppe
» en ce moment pour s'abandon-
» ner au plaisir de vous le dire.
» O Éléonore!.. » A ces mots, la
princesse courroucée arrache le
masque de l'inconnu. Un cri s'é-
lève dans l'assemblée. C'est Al-
bini!.. « Jeune homme, dit le duc
» d'un air sévère, pourquoi avez-
» vous quitté l'armée sans mon
» ordre? Seigneur, dit Albini, j'ai
» souvent pour vous exposé ma

» vie dans les combats. Mon cou-
» rage qu'attestent des exploits
» glorieux me donne des droits à
» la confiance de mon prince, et
» je quitte mes soldats pour vous
» rendre un service plus signalé.
» Je sais qu'on m'a perdu dans
» votre esprit. Je connais mon en-
» nemi ; mais, moins soigneux de
» me défendre de ses coups que
» de vous éclairer sur les malheurs
» qui vous menacent vous-même,
» je viens accuser hautement le
» ministre qui vous trahit. — Qui
» donc accusez-vous, dit le prince ?
» — Lord Seymour, reprend Al-
» bini. Oui, c'est le ministre lui-
» même qu'ici j'accuse, et vous en-
» tendrez avant peu les témoins

150 LORD RUTHWEN.

» de ses crimes. » Au même instant s'ouvre un rideau qui décorait le théâtre où étaient placés les musiciens et les chanteurs, et l'on voit paraître Aubrey, Léonti et Nadour-Héli, déguisés en troubadours.

AUBREY.

Tout rit, tout plaît, au luth du troubadour;
Tendre romance exprimant tendre amour,
Dit le doux mal qui le dévore.
Près de l'objet qui fait battre son cœur,
Heureux, il chante un trouble inspirateur;
Et malheureux, il chante encore.

LÉONTI.

Mais, las ! nos voix ne sauraient retentir
Pour le bonheur : quel chant peut-on sentir,
Lorsque le cœur n'a plus d'amie ?
Quand l'amour fuit, on trouve, au même lieu
Où l'on entend un douloureux adieu,
Le dernier rêve de la vie.

LORD RUTHWEN.

151

NADOOR-HÉLI.

Palmiers chéris ! beau ciel de nos climats !

Sable brûlant où s'imprimaient mes pas

En suivant partout Cymodore ,

Dans le désert elle a reçu ma foi !

Vous l'avez vue !... Elle n'est plus ! et moi ,

Pour la venger, je vis encore.

ENSEMBLE.

Prince ! sujets ! vous tous ! écoutez-nous.

Riche , honoré , le crime est parmi vous.

En vain il se croit redoutable.

Le cœur des rois du faible entend les vœux.

Le cri vengeur du mortel vertueux

Fait pâlir le front du coupable.

« Arrêtez ! dit lord Seymour, insolens aventuriers, introduits dans ce palais pour y porter le trouble et la calomnie. — Je le reconnais, dit Aubrey avec force. Lord Sey-

mour est lord Ruthven, c'est lui qui a fait périr ma sœur. — C'est lui! dit Léonti, c'est lui qui m'a ravi ma chère Bettina. — Oui, ajoute Nadour-Héli, c'est lui qui dans les déserts de l'Arabie a laissé Cymodore sans vie. — C'est encore lui poursuit une autre voix, qui a donné l'ordre secret de porter la flamme dans le palais du prince pour faire à son ambition un titre d'un dévouement sans danger. — Méfiez-vous du vampire! s'écrient-ils tous avec véhémence. »

La frayeur et l'étonnement sont peints sur tous les visages; on attend l'issue d'une scène si extraordinaire. Le prince paraît inquiet, irrésolu; et déjà l'on prévoit qu'a-

joutant peu de foi à ce qu'il vient d'entendre, il veut écouter la justification de son ministre. Il ordonne que la fête continue, que les portes du palais soient fermées, et il se retire dans son cabinet. Lord Seymour le suit, et telle est la force de l'ascendant qu'il a pris sur le prince que peu d'instans lui suffisent pour l'égarer encore et l'amener à faire tout ce qu'il désire. Bientôt on apprend que le gouverneur du palais est exilé, Aubrey, Léonti et Nadour-Héli sont arrêtés. Dès ce moment Albini sentit qu'il serait sacrifié à la vengeance du ministre. Surpris d'être libre encore, il suit la foule des courtisans saisis d'effroi et fuyant de toutes

parts. Il ne s'aperçoit pas que près de lui quelqu'un marche à pas précipités; il était déjà arrivé aux portes du palais, lorsque; sur le point de les franchir, des gardes qui avaient long-temps servi sous ses ordres lui ferment le passage, l'entourent, le pressent : « O vous, » notre digne chef, lui disent-ils à » voix basse, notre compagnon » d'armes, notre bienfaiteur, de » vieux guerriers qui vous aiment » vous offrent leur vie. Nos bras » sont armés. — Contre qui? — » Contre vos ennemis. — Mes ennemis sont ceux du prince que nous servons. C'est dans les combats que des guerriers tels que vous doivent montrer leur cou-

» rage. — Vos jours sont menacés.
» Notre reconnaissance veut vous
» sauver. — Mon honneur s'y op-
» pose. — Nous devons nous empa-
» rer de votre personne. — Obéis-
» sez. — Le ministre l'a ordonné. —
» Et moi, je vous le défends, dit
» avec force la princesse en se dé-
» couvrant, gardes du palais ! re-
» connaissez ma voix. — Madame,
» vous l'avez voulu. Je ne me plains
» point de mon sort. — Cruel ! la dé-
» marche que je fais en ce moment
» vous dit assez quelle a été mon
» erreur. Albini, le temps presse,
» fuyez, c'est moi qui vous en con-
» jure. — Gardes ! faites votre de-
» voir. — Notre devoir est de vous
» venger. Parlez, quelle est la vic-

» time qu'il faut frapper?—Moi! je
 » vous ai donné l'exemple de la va-
 » leur, je vous dois celui de la fidé-
 » lité. L'ordre est revêtu du serment
 » du prince; obéissez, vous dis-je.
 » —Nous embrassons vos genoux,
 » cédez au moins à nos prières, à nos
 » larmes.—Ah! dit Albini attendri,
 » relevez-vous, je vous l'ordonne,
 » amis, je vous en prie. Le prince a
 » parlé, voilà mes amies. Partons:
 » — Les vœux d'Éléonore ne peu-
 » vent donc rien sur le cœur d'Al-
 » bini! —Éléonore!.. il s'arrête, re-
 » garde la princesse, et dit en s'éloi-
 » gnant : « Adieu, madame, je sens
 » qu'il est doux de mourir par vos
 » coups. »

« Il m'aime, il voit ma douleur

et il m'accuse ! dit la princesse en sanglotant. Hélas ! irritée d'une déclaration qui m'offensait , j'ai cru punir l'audace d'un amant indigne de moi , et c'est Albini que j'ai perdu , Albini qui m'est cher , à qui je dois la vie ! Eh bien , c'est à moi maintenant de le sauver ; oui , je le sauverai même aux dépens de mes jours. » Elle dit , court s'enfermer dans ses appartemens , et roule dans sa tête mille projets conçus dans un moment et détruits l'instant d'après. Enfin elle s'arrête à l'espoir de fléchir son père. La nuit s'est écoulée et le sommeil n'a point fermé sa paupière ; pâle , abattue et les yeux encore gros de larmes , elle se pré-

sente à la porte du duc, et demande à l'entretenir sans témoins.

Introduite devant lui : « Mon père, dit-elle, le commandant de vos gardes, le chef de vos armées, le guerrier si fidèle qui servit son prince, vainquit les ennemis de la patrie, et dont la gloire a donné de l'éclat à la vôtre, Albini, arrêté aux portes d'un palais qu'il a si long-temps défendu, a été traité comme un vil criminel. Je viens vous demander justice. — Ma fille, quel intérêt si grand prenez-vous à un sujet coupable. — Coupable ? Il ne l'est point. — Il a quitté l'armée. — Pour vous donner un avis important. — Il a calomnié mon ministre. — On a pu le tromper.

— Il ose vous aimer ; il vous l'a dit. — C'est alors que ma main a déchiré le voile qui le couvrait. — Le motif qui a dirigé votre démarche vous accuse. — Il me justifie ; si je l'avais connu j'aurais respecté son secret. — Il est donc vrai que vous partagez son amour insensé, et que , déshonorant votre père et vous-même , vous avez reçu Albini la nuit dans ce palais ? On a trouvé son panache dans vos appartemens. — O ciel ! quel outrage veut-on me faire ! et vous pouvez le souffrir ? — Votre chaleur à le défendre prouve assez qu'il est coupable, et il payera de sa tête.... Arrêtez, mon père, connaissez mon innocence et la générosité d'Al-

bini. C'est lui qui , dans l'incendie qui a éclaté dans le palais, a sauvé mes jours ; dans le désordre inséparable du péril auquel il s'est exposé , il a laissé tomber son panache que j'ai conservé pour connaître un jour mon libérateur, et le conduire à vos pieds. Seigneur, daignez faire amener Albini devant vous ; vous l'interrogerez vous-même ; vous saurez tout, vous lui rendrez justice ; ô mon père ! ne soyez pas sourd aux prières de votre fille et à l'accent de la vérité ; j'embrasse vos genoux ; vous êtes attendri, je le vois, j'espère ; je cours chercher la preuve du dévouement d'Albini. » Elle sort avec précipitation, arrive dans ses appartemens , de-

mande, cherche le panache désiré; mais en vain. En ce moment, on vient lui apprendre qu'un tribunal composé par le ministre juge son libérateur; saisie d'effroi, elle se rappelle alors les reproches de son père. Le panache ne se trouve plus; quel soupçon ! Qui donc a osé s'en emparer ? Un seul homme, dépositaire de ce secret, et poussé par la jalousie, est capable de le faire servir à ses projets de vengeance. Mais elle est résolue à tout tenter pour confondre cette odieuse imposture; l'indignation lui donne de l'énergie, et déjà elle se préparait à se présenter elle-même au tribunal lorsque le ministre paraît, et lui annonce qu'Albini est condamné.

Cet arrêt est injuste , dit Éléonore ; il ne s'exécutera pas. J'irai , je parlerai , je le défendrai , et mon père m'entendra. — Perdez cette espérance. Votre père a approuvé la condamnation d'Albini. — Cruel ! c'est vous qui avez tout conduit. Vous n'avez que trop de puissance dans cette cour ; mais vous me répondez de la vie d'Albini. Il faut que vous détruisiez cet odieux arrêt. — Ce que vous me demandez est au-dessus de mon pouvoir. — Favorisez donc sa fuite , et signez à l'instant l'ordre de sa liberté , ou craignez mon désespoir. — Si je trahis mes devoirs pour ne vous rien refuser , ne donnerez-vous aucun espoir à l'homme

qui vous aime? — Qu'exigez-vous de moi? — Que vous cédiez aux désirs de votre père qui veut qu'aujourd'hui même, sans plus de retard, je reçoive votre main au pied des autels. — Signez donc, je consens à tout. — Vous le voulez. — Donnez. — Songez à vos promesses. Vous serez à moi. — Je le jure. — Eh bien, princesse, il faut vous obéir. Voilà l'ordre que vous désirez. A ce soir, à minuit, dans la chapelle du palais.

Ainsi tout cède à la politique de l'astucieux Ruthwen. Il ordonne et dirige les apprêts de son hyménée. Lui seul dispose de tout au palais, et son maître n'a que l'ombre de l'autorité suprême. Mais

on remarque dans l'esprit du duc une inquiétude qui est d'un mauvais présage pour son ministre. Il semble éviter sa présence, l'éconter avec embarras, et se livrer avec méfiance à ses conseils. D'un seul mot il pourrait briser un joug dont il n'a pas prévu le danger; et ce mot, il n'a pas la force de le prononcer. Depuis la condamnation d'Albini, il s'est renfermé dans son cabinet, invisible à tout le monde, excepté pour lord Ruthwen, qu'il n'aime plus, mais qu'il redoute encore. Tel est le sort d'un prince qui abandonne les rênes de l'état à un favori. Il gémit des malheurs que repousse sa bonté, mais que sa faiblesse autorise; et,

sévère pour ses plus fidèles amis, il est indulgent envers ceux qui le trahissent.

Pendant que tout annonce une catastrophe prochaine au palais, Albini, chargé de fers, attend l'heure fatale qui doit éclairer son supplice. Il avait paru sans crainte devant ses juges. Fier de son innocence et des services qu'il a rendus à l'état, il était impatient de se justifier. Mais, lorsqu'après lui avoir reproché sa désertion de l'armée, on lui montra son panache comme une preuve de ses tentatives criminelles auprès de la princesse de Modène, surpris de cette attaque imprévue, il crut qu'Éléonore s'était déclarée contre

lui, et cette idée fit une impression si profonde sur son esprit, qu'il refusa de se défendre.

Condamné maintenant et sans espérance, sa prison retentit d'un seul gémissement. « Eh quoi ! dit-il, Éléonore est donc mon ennemie ? Elle aussi fournit des preuves pour me faire condamner ! et quelles preuves, grand Dieu ! Celles qui rappellent tout ce que j'ai fait pour elle. Ah ! mortelle pensée ! voilà la récompense de mon dévouement. Hélas ! mon cœur est brisé de douleur, et pourtant ce cœur l'aime encore, il ne cessera de battre pour elle qu'en cessant de respirer. Mais, tandis que je la pleure, l'ingrate, au milieu des

plaisirs peut-être... Quels sanglots se font entendre? Qui s'avance vers moi?... O toi, être inconnu qui seul as pitié de mon malheur, que me veux-tu? que viens-tu faire dans cet affreux séjour? tu soupîres, tu me presses, tu me baignes de tes larmes; parle, qui donc es-tu? — Peux-tu me méconnaître? — Ciel! Éléonore! — Je viens briser tes fers. — Vous en ces lieux, à cette heure? — Ah! tu ne sais pas ce que me coûte ta liberté. — Explique-toi, femme céleste. — Je te fais un sacrifice épouvantable, horrible; puisque je t'aime, puisque je t'adore. — Qu'entends-je? — Apprends que, pour prix de l'ordre que j'ai obtenu pour t'arracher au

supplice, il faut que je m'unisse...
— A qui? — A ton ennemi. —
Grand Dieu! — Je l'ai promis. —
Non, cet hymen affreux ne s'accomplira pas. Songe qu'il y va de ta vie. — Je ne songe qu'à te sauver. Suis-moi, je le veux, je l'ordonne, obéis ou je mets à tes pieds. — Eh bien, oui, je te suis. Un nouvel espoir vient de luire à mes esprits troublés. Il m'inspire, il m'enflamme. C'est le seul espoir qui me reste. Oui, femme adorée, ange du ciel, je te sauverai encore, et j'y cours. — Quel est ton dessein? — Rentre au palais. Demain, au lever de l'aurore, nous serons vengés. Adieu!

La princesse ne peut le retenir,

elle craint que la fureur qui l'anime ne le conduise à sa perte. Un effrayant silence règne autour d'elle. En courant à la prison de son amant, elle n'avait qu'un sentiment, qu'une idée ; elle oubliait tous les dangers ; maintenant il est délivré, elle est seule , à travers les ombres de la nuit , elle guide sa marche incertaine et parcourt des espaces déserts. Elle erre ainsi longtemps dans les ténèbres. Enfin, éperdue et tremblante , elle arrive au palais : on l'attendait, déjà la cérémonie est prête. On se plaint de son retard à paraître. Ses amies la parent en dépit d'elle ; bientôt conduite à la chapelle redoutable, la pâleur sur le front et le cœur

déchiré, elle revêt le bandeau nuptial, bandeau funeste, signal d'une mort prochaine.

Le duc remarque son abattement, il s'en alarme. Le ministre l'attribue à un mal passager, il presse le moment qui doit le rendre le plus heureux des hommes. Éléonore cède à l'ordre de son père, et sa bouche laisse échapper un consentement qui, à peine prononcé, devient irrévocable. Un instant encore et la belle Éléonore, la généreuse amie d'Albini verra sa vie s'éteindre sur la couche d'hyménée où le bonheur devait l'attendre.

Cependant le lendemain le plus

grand désordre règne au palais. On annonce au duc que sa fille est expirante , le triste son de la cloche religieuse rassemble au temple les fidèles accourus de toutes parts. Des prières publiques commencent, elles sont interrompues par un murmure général. Une femme s'élance sur les marches de l'autel, c'est Bettina : « Peuple, dit-elle, écoutez-moi. Cette nuit je me suis présentée au palais pour avertir la malheureuse Éléonore du sort qui la menaçait. Ma voix s'est perdue dans les airs, et tout à coup une main inconnue m'a frappée d'un dard empoisonné. Un vampire est mon assassin et celui de la

princesse de Modène. C'est le ministre de votre prince, vos vœux pour sa fille sont inutiles. Éléonore est mourante, vengez-moi, vengez-la. » Elle dit, tombe, roule sur les parvis sacrés et meurt dans d'horribles convulsions. Mais alors, les portes du temple sont ébranlées, une troupe armée se précipite. Léonti vole, atteint lord Ruthwen, plonge son glaive dans sa poitrine, et le retire aussitôt tout sanglant pour s'en frapper lui-même.

Le tumulte est à son comble. Un cri de vengeance s'élève de tous côtés. Albini se montre, harangue le peuple, dépose ses armes

aux pieds du prince et jure de le défendre. Ses guerriers imitent son exemple, et d'après son conseil on court au palais pour rendre la vie à la princesse.

Il n'était plus temps. A son dernier soupir, Éléonore avait nommé Albini.

Le deuil d'une si grande perte s'accroissait chaque jour par de nouvelles douleurs; les femmes les plus belles de la cour mouraient sans que l'on pût en deviner la cause; Édoline, la fleur des beautés d'Italie, la comtesse Azelina, l'aimable Zerbine, la tendre Pétrilie périssaient d'un mal inconnu. Après mille conjectures vaines, on

consulta des souvenirs , Aubrey éveilla de justes soupçons sur son ennemi. Le génie du mal ne meurt jamais pour le crime , et tel est l'horrible privilège d'un vampire ; mais comment pénétrer ces ténébreux mystères ? Que résoudre ? Que faire ? On court enfin au lieu où l'on avait déposé le corps de l'infâme Ruthwen , la terre est soulevée , la tombe s'ouvre ; ô surprise !.... Une hideuse pâleur couvre le visage de l'odieux cadavre ; mais par un contraste miraculeux , il offre des vestiges sanglans de la vie. Ses yeux pétillans brillent d'une affreuse expression , ils lancent des traits de feu et ses lèvres rouges

de sang s'agitent , se tournent , et semblent se repaître encore d'une effroyable pâture.

A la vue de ce phénomène tous les assistans reculent d'horreur ; les messagers de la cour forcés de reconnaître la vérité d'un événement au-dessus de toute croyance, en tracent les preuves irrécusables sur un papier qui va en conserver le récit dans les annales de Modène. Le prince en est instruit, et, sur-le-champ , il ordonne que, pour prévenir de nouvelles calamités , un fer brûlant crève les yeux et traverse le cœur du monstre.

Après cette exécution la mort

cessa ses ravages. Le duc était inconsolable de la perte de sa fille chérie et de tant de malheurs. Albini combla de bienfaits Aubrey et Nadour-Héli, et les détermina sans peine à se fixer à Modène auprès de lui. Nommé premier ministre, il déploya tous les efforts de son génie et de son zèle pour fermer les plaies de l'état. Mais tel est l'abîme affreux que laisse après lui le rapide passage d'un coupable ministre, qu'une longue période de soins et de sacrifices suffit à peine pour rétablir l'ordre et la paix dans le duché de Modène. Enfin le généreux libérateur d'Éléonore, le fut aussi de l'état : il étouffa par

des mesures sages , mais énergiques, l'esprit de révolte et de discord civile qui infestait alors l'Italie ; et l'histoire , qui flétrit les perfides dépositaires du pouvoir , et signale aux races futures la vertu et la fidélité , a transmis pour jamais à la reconnaissance des Modenais , le nom honoré d'Albini.

FIN DE LORD RUTHWEN.

MANUSCRIT TROUVÉ.

~~~~~

LORD RUTHWEN ne croyait pas sa fin si prochaine, lorsqu'il se rendit au temple avec le duc de Modène; il n'avait pris aucune précaution. Après sa mort, on fit des recherches dans ses appartemens, et l'on trouva, sous un marbre artistement adossé contre un mur et caché dans une alcove obscure, un petit coffre de fer fermé sur tous les points; il fallut le briser pour l'ouvrir. Ce coffre mystérieux renfermait un manuscrit qui portait ce titre singulier :

### HISTOIRE DE MA PREMIÈRE VIE.

Ce manuscrit fut déposé à cette époque déjà éloignée, à la bibliothé-

que ducale, et enlevé par un Vénitien pendant les guerres d'Italie. La même famille l'a conservé plusieurs générations dans des archives abandonnées aux ravages de la poussière et du temps, et il est enfin devenu la propriété d'un artiste français qui, apprenant la publication de *Lord Ruthwen*, est venu nous offrir cet écrit. Voici comment il est tombé entre ses mains.

En 1797, dans une soirée d'hiver, rentré dans son logement pour dessiner les vues de Venise qu'il avait étudiées plusieurs heures de la journée dans une gondole placée au milieu des lagunes, il demanda du feu. Un domestique apporta pour l'allumer un monceau de vieux papiers, parmi lesquels se trouvait l'histoire de la première vie de Lord Ruth-

wen. Ce titre piqua sa curiosité. Il s'empessa de se livrer à cette lecture, et les événemens racontés dans cette histoire curieuse l'intéressèrent si vivement, qu'il renferma avec soin ce bizarre manuscrit dans son portefeuille. Nous pourrons peut-être nous en occuper et le publier, si nous y sommes encouragés par quelque succès,

# NOTES



## DES VAMPIRES.

---

**L**ES singularités de lord Byron , dans sa vie privée, n'ont pas moins contribué que l'originalité de son talent à le rendre fameux en Angleterre. Atteint, jeune encore , d'une noire mélancolie , aigri par des malheurs domestiques et d'injustes calomnies , il a renoncé à sa patrie , et , errant de contrée en contrée, on le croirait devenu étranger à l'espèce humaine. Indépendant par sa fortune comme par son génie , il n'écrit que par inspiration , et , s'inquiétant peu des critiques et des louanges , il dédaigne les règles de l'art comme les conventions de la société. Par une préférence bizarre , il a choisi pour ses héros des hommes qui se mettent au-dessus de toutes les lois et

qui sacrifient à leur orgueil tous les droits de l'humanité. C'est une route nouvelle qu'il a voulu suivre. Dans ses compositions hardies il aime à peindre avec des couleurs sombres tout ce qui frappe son imagination, et la mâle énergie qui caractérise sa muse, dégénère quelquefois en âpreté. Cependant, à travers les tableaux rembrunis dans lesquels il semble se complaire, il échappe à sa muse des détails remplis de grâces et de fraîcheur qui prouvent son talent pour la poésie descriptive.

Dans le nombre de ses peintures remarquables dans ce genre, nous ne citerons qu'un passage du *Corsaire*. Lorsque Médora retrace à Conrad les inquiétudes de l'absence, le récit de ce qu'elle éprouvait loin de lui a un charme inexprimable dans l'original. Nous avons essayé de traduire ainsi ce passage :

La nuit ma couche est un lieu de douleur,  
Au moindre bruit qui frappe mon oreille,  
Tremblante, aussitôt je m'éveille,  
J'écoute. Un long silence ajoute à ma frayeur.  
Le vent sifflant sur l'humide bruyère  
Trouble d'un vain danger mon esprit éperdu.

Si de l'oiseau des mers le cri s'est entendu ,

Au ciel j'adresse ma prière.

Le zéphyr, agitant le feuillage des bois ,

Semble le ton plaintif d'une mourante voix

Qui dit : Pleure Conrad ! une vague cruelle

Déjà , pour l'engloutir , s'est ouverte... il t'appelle...

Où donc est-il ? m'écrié-je... et soudain...

Je me lève , je fuis , et ma fidèle main ,

Jusques au lever de l'aurore ,

Rallume un feu vainqueur de la nuit et des flots ,

Afin que d'un fanal , ami des matelots ,

La clarté le dirige encore.

Les ouvrages de lord Byron ont cela de remarquable que , joignant au mérite du poëme l'intérêt du roman , ils reposent sur des aventures extraordinaires qui , après avoir vivement piqué la curiosité , la laissent incertaine sur la fin de ses héros. Ils font ainsi d'autant plus désirer un dénouement , qu'en cherchant à le deviner on lui prête un intérêt que l'imagination augmente à son gré. Ce genre , qui n'est pas exempt de reproches , est très-piquant et remplit peut-être mieux le but que doit se proposer un auteur qui ne dédaigne



pas d'unir les inspirations du poète aux combinaisons moins élevées du romancier.

Mais, quelque soit la place que doit occuper lord Byron dans la littérature anglaise, notre intention n'est point d'agiter ici cette question, et de m'étendre davantage sur les beautés ou les défauts de ses ouvrages.

Le *Vampire* est, sans contredit, la plus extraordinaire de toutes les compositions de lord Byron. Elle est bien dans le genre de ses idées; mais on n'y reconnaît point sa touche. Ce sont de ces débauches d'esprit que le génie n'ose avouer. On raconte que dans une société lord Byron, pressé de conter à son tour une nouvelle, improvisa les aventures du vampire qui ont été recueillies depuis et livrées à l'impression par le médecin Polydory, son ami. Cet ouvrage ne porte aucune empreinte du talent de lord Byron. La donnée en est bizarre, effrayante, et c'est sans doute ce qui en a fait le succès. C'est la vogue extraordinaire de ce roman qui a fait naître le projet de lui attacher la suite que nous publions aujourd'hui.

On ne cherchera pas à expliquer ici la folle

superstition du vampirisme. Ce désordre incroyable de l'imagination des peuples ignorans n'est peut-être que le résultat d'une maladie encore mal connue. Les auteurs de *dictionnaires* définissent un vampire « un homme » mort depuis plusieurs années, ou plusieurs » mois, qui reparait, se fait voir, marche, » parle, et boit le sang des vivans. »

---

## NOTES

### DU SECOND VOLUME.

---

#### SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

L'AVENTURE D'ANTONIO est arrivée à Saint-Remy, jolie petite ville de Provence, renommée par des antiquités romaines et une maison de fous. Cette maison est adossée à la chaîne des Alpes et dans un vallon délicieux. Des jardins entretenus avec un soin extrême, des eaux abondantes et d'une pureté admirable, un air vif, excellent, et que rend plus salubre un vent qui se brise sur les rochers, des sites enchanteurs embellis par le beau ciel du midi, tout se réunit pour faire un séjour enchanté d'un lieu qui sert d'asile à des malheureux perdus pour la société.

M. Mercurin, médecin célèbre, consacre ses talens variés à la prospérité de ce bel éta-

blissement qui est habité par des insensés de tous les climats, et auquel même le pays a quelquefois payé son tribut.

Mais indépendamment des secours pharmaceutiques prodigués à ces infortunés privés de la raison, deux ressources puissantes concourent aux succès nombreux qu'obtient la réputation méritée du médecin : la musique et la réunion des deux sexes, pendant deux heures chaque jour, sous la surveillance des domestiques attachés à la maison. Il est impossible d'exprimer l'impatience de ces malheureux lorsqu'ils attendent le moment qui doit les réunir dans la vaste salle du concert. Plusieurs d'entre eux sont musiciens, ils chantent, l'orchestre les accompagne et ils s'applaudissent eux-mêmes du plaisir qu'ils éprouvent.

Mais un spectacle encore plus curieux est de les voir se livrer à la danse après le concert. Ils choisissent leurs dames pour la contre-danse et la walse. Une décence parfaite règne dans ces réunions où se rendent en foule, au son joyeux du tambourin, toutes les jolies Provençales qui forment indifférem-

ment des quadrilles avec les habitants de la maison et les jeunes amans qui les accompagnent. Une douce joie brille sur tous les visages., et, parmi ce tumulte qui plaît et présente les contrastes les plus bizarres, il est difficile de reconnaître les malheureux qui sont fous, au milieu de ceux qui passent pour ne pas l'être.

Le fou qui, pour sortir de sa retraite, a employé le moyen extravagant que nous avons raconté dans l'épisode d'Antonio, existe encore. Il se nomme Renaud. A part sa folie, et peut-être même à cause d'elle, c'est, dit-on, l'être le plus aimable, le plus enjoué et le plus spirituel qu'on puisse rencontrer dans ces demeures, où l'absence de la raison offre le plus souvent aux regards des voyageurs l'affligeant spectacle de la dégradation humaine. C'est encore l'établissement de M. Mercurin qui nous a inspiré quelques scènes de l'épisode de la jeune Morave.

Nous ne terminerons point cette note sur Saint-Remy, sans relever une erreur essentielle dans laquelle tombent plusieurs écri-

vains d'ailleurs très-recommandables. C'est à une lieue de poste de cette petite ville que se trouve l'ancienne cour d'amour qui fut présidée par l'abbesse de Sade et la belle Laure. On voit encore dans le bois de Romarin les ruines du château où cette cour galante tenait ses séances. Nous ignorons pourquoi madame de Genlis, dans son nouveau roman de *Pétrarque et Laure*, et l'estimable auteur de la *Gaule poétique*, ont placé la cour d'amour près d'Avignon. Ce monument des temps chevaleresques est assez curieux et par lui-même et par les souvenirs qu'il rappelle, pour que sa véritable situation soit fixée avec exactitude.

---

La Femme Blanche est un conte de revenant, accrédité dans quelques villages de la Normandie. Nous avons entendu raconter cette apparition dans une aimable réunion, chez madame la comtesse de B\*\*. Le reste est d'invention, et nous avons transporté la scène à Naples.

## DES VAMPIRES.

193

A Rome ; comme dans tous les climats du midi , la chaleur est si brûlante pendant le jour , qu'on attend la soirée avec impatience. Alors , comme des ombres errantes aux Champs Élysées , les hommes et les dames se promènent , d'autres respirent la fraîcheur du soir sur la porte de leurs maisons. Des chants et le bruit des guitares se font entendre de toutes parts ; et si l'on joint à ce tableau magique les effets variés de la lune , dont la clarté blanchâtre se dessine à travers les arbres , on se fera une idée de tout le plaisir qu'inspire un pareil spectacle. -

---

C'est d'après l'ouvrage piquant d'un poète arabe que nous avons conçu l'idée d'une jeune femme-vampire.

---

## TROISIÈME PARTIE.

Les Éphémérides politiques , littéraires et religieuses , nous ont fourni la narration his-

194      NOTES DES VAMPIRES.

torique du duché de Modène, et un savant article du *Journal des Débats*, qui a paru en 1812, les détails curieux sur la superstition du *mauvais œil*.

---

Le genre de mort que nous avons choisi pour notre vampire, au dénoûment, est indiqué dans les *Préjugés de tous les peuples*, ouvrage de M. Salgues.

FIN DES NOTES.

59705461